



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>

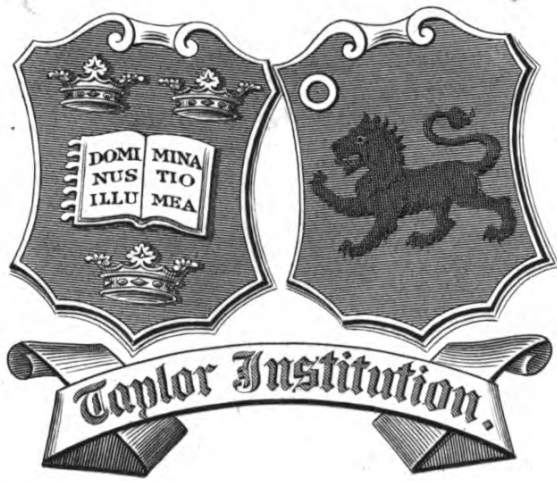


This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



J. 56.

(Finch Adols.)

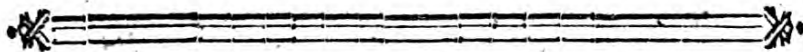




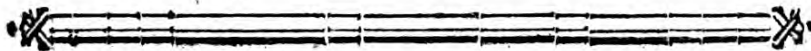


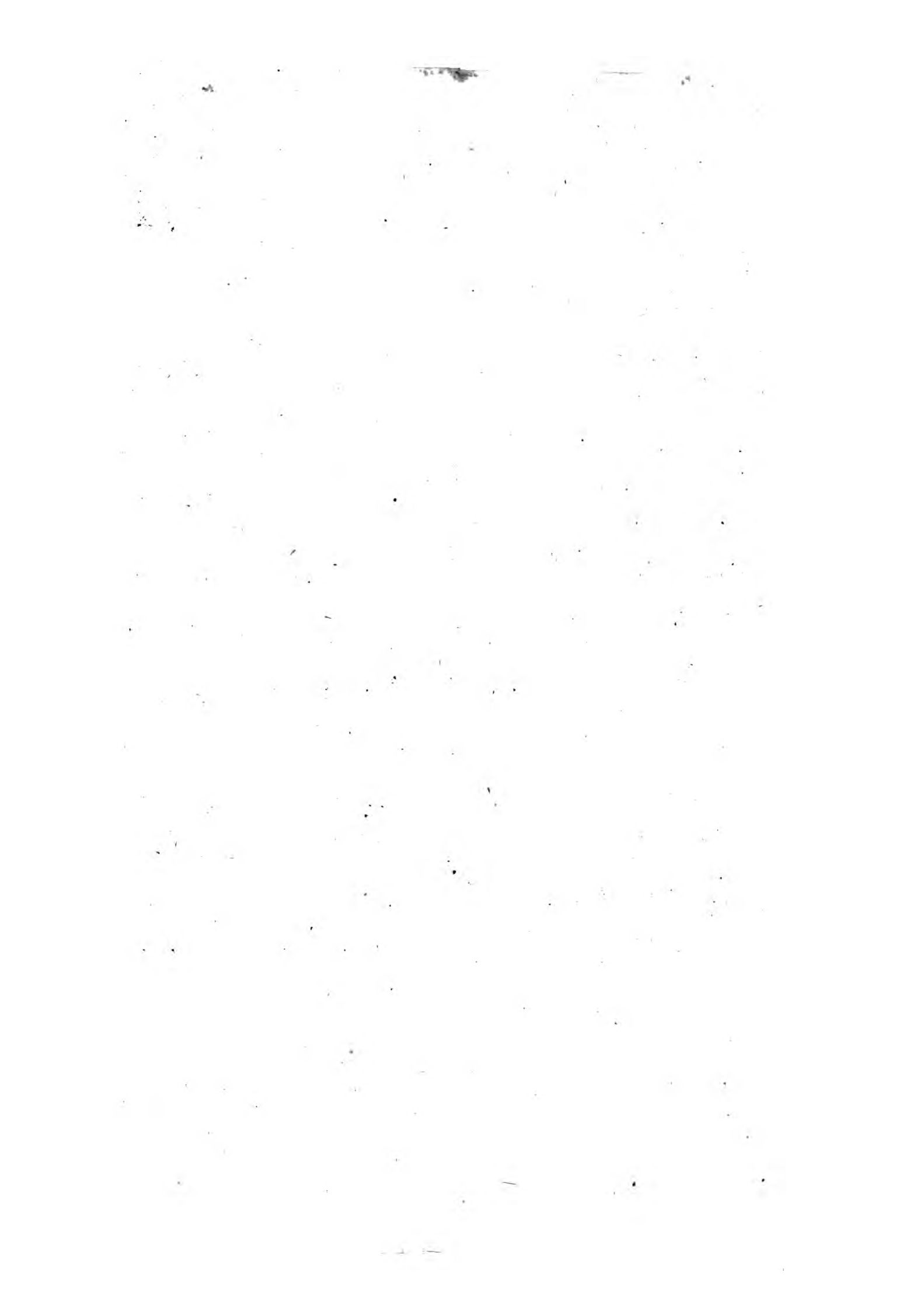
PROVERBES

DRAMATIQUES.



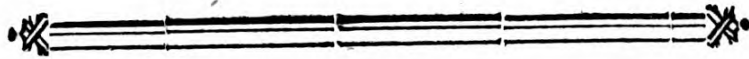
TOME CINQUIEME.



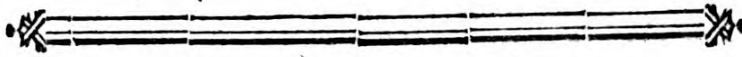


PROVERBES

DRAMATIQUES.



TOME CINQUIEME.



A, P A R I S,

Chez L E J A Y, Libraire, rue Saint - Jacques,
au Grand Corneille.

M. D C C. L X X I I I.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.



T A B L E

D E S P R O V E R B E S

Contenus dans ce cinquieme Volume.

LX. <i>L'IMPORTUN.</i>	3
LXI. <i>Le Chien Jupiter.</i>	23
LXII. <i>L'Ambassadeur.</i>	47
LXIII. <i>Le Prince Wourstberg.</i>	65
LXIV. <i>Le Bossu.</i>	101
LXV. <i>La Robe-de-Chambre.</i>	127
LXVI. <i>Le Sot & les Fripons.</i>	157
LXVII. <i>La Sonnette.</i>	207
LXVIII. <i>Le Trompeur Favorable.</i>	235
LXX. <i>La Guinguette.</i>	261
LXIX. <i>L'Amateur du Tragique.</i>	299



L'IMPORTUN.

L'IMPORTUN.

SOIXANTIEME PROVERBE.

Tome V.

A



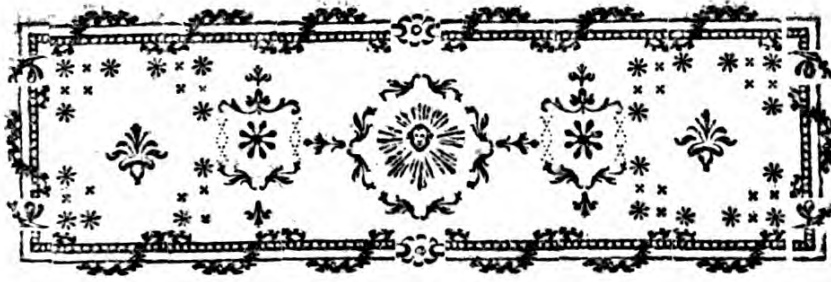
P E R S O N N A G E S .

LA COMTESSE DE CLÉRANCY ,
LE CHEVALIER DE SOURVILLE. } *bien mis.*
LE MARQUIS DE BLANPRÉ ,

LE VICOMTE DES BORNES, *habit brun à
Brandebourgs d'or, veste d'or, jarretieres noires,
grande perruque à nœuds brune, épée & canne.*

LE GRIS, *Valet-de-chambre de la Comtesse, habit
& veste rouge à boutons d'or.*

La Scène est chez la Comtesse dans son salon.



L'IMPORTUN.

P R O V E R B E.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS, LA COMTESSE.

Le MARQUIS.

JE vous jure , Madame , que le Chevalier n'est point coupable.

La COMTESSE.

Non , Marquis , je ne veux plus entendre seulement parler de lui.

Le MARQUIS.

Vous renvoyez ses lettres , vous ne voulez plus le voir & sans être sûre du tort que vous croyez qu'il a.

La COMTESSE.

Sans être sûre ?

Le MARQUIS.

Mais oui , j'avoue que les apparences sont contre lui.

La COMTESSE.

Quoi, un billet écrit de sa main ?

Le MARQUIS.

Il est vrai.

La COMTESSE.

Et vous croyez pouvoir le justifier ? Non, Monsieur, ce seroit en vain que vous l'entreprendriez.

Le MARQUIS.

Mais qui vous a remis ce billet ?

La COMTESSE.

Une femme masquée, au bal de l'Opéra.

Le MARQUIS.

Assez grande ?

La COMTESSE.

Oui.

Le MARQUIS.

Et vous n'avez-vous pas reconnu la Baronne de Belleville ?

La COMTESSE.

Pardonnez-moi, & c'est ce qui m'a fait sentir la noirceur du procédé. Il a feint de m'aimer pour me sacrifier à elle. Le voilà ce billet ; lisez pour voir comment vous pourrez le justifier. Vous connoissez son écriture ?

Le MARQUIS.

Oui, c'est de lui. (*Il lit.*) » Ne croyez donc pas, Madame, que je puisse aimer la Com-

» tesse; j'ai voulu m'amuser de ses prétentions,
» en feignant pour elle une passion, que vous
» seule êtes capable de m'inspirer toute ma
» vie. »

La COMTESSE.

Eh bien, Monsieur, que direz-vous à cela?

Le MARQUIS.

Que la Baronne a voulu se venger de ce que vous lui avez enlevé le Chevalier? Elle l'a mandé elle-même à une femme de ses amies qu'elle croyoit brouillée avec le Chevalier, & qui lui a montré sa lettre: & si vous vouliez il vous l'apporterait; car je lui ai conseillé de tâcher de l'avoir.

La COMTESSE.

Cette lettre prouvera-t-elle que ce billet n'est pas du Chevalier?

Le MARQUIS.

Non vraiment; mais vous y verrez que la Baronne a retrouvé par hasard ce billet que lui écrivit un jour le Chevalier, qui dans un souper avoit feint de l'amour pour la Comtesse de Rénicart, une femme de Province, si ridicule, que vous avez vu ici il y a un an.

La COMTESSE.

Quoi, Marquis, vous ne me trompez point?

Le MARQUIS.

Vous verrez cette lettre, si vous permettez que le Chevalier vous l'apporte.

La COMTESSE.

Mais en vérité....

Le MARQUIS.

Pouvez-vous hésiter, après tout ce que vous lui avez fait souffrir aussi injustement ?

La COMTESSE.

Ai-je été plus tranquille que lui ?

Le MARQUIS.

Je vais dire à votre porte qu'on le laisse entrer, n'est-ce pas ?

La COMTESSE.

Il faut bien y consentir, puisque vous le voulez.

Le MARQUIS.

J'admire l'effort que vous faites.

S C E N E I I.

La COMTESSE, Le VICOMTE, Le GRIS.

Le GRIS, *annonçant.*

MONSIEUR le Vicomte des Bornes.

La COMTESSE.

Pourquoi l'a-t-on laissé entrer ? Dites que le Chevalier de Sourville doit venir.

Le GRIS,

Oui, Madame.

Le VICOMTE.

Madame la Comtesse , veut bien que j'aie l'honneur de lui présenter mon respect.

La COMTESSE.

Asseyez-vous donc. Vous me paroissez en bonne santé ?

Le VICOMTE.

Oui , Madame , assez , comme cela ; c'est-à-dire , toujours goutteux , tantôt bien , tantôt mal.

La COMTESSE.

Et la Vicomtesse ?

Le VICOMTE.

Mais comme à son ordinaire , pas mal ; c'est dire pourtant avec les vapeurs.

La COMTESSE.

La campagne ne l'a pas guérie ?

Le VICOMTE.

Pardonnez - moi , tout l'été elle n'en a pas eu ; c'est-à-dire , jusqu'à la S. Jean , qu'elles lui sont revenues.

La COMTESSE.

C'est un triste état que celui-là.

Le VICOMTE.

Oh ! on ne peut pas plus triste ; c'est-à-dire , quand je dis triste , c'est quand on est seule ; car quand on a du monde , & puis moi surtout qui cherche à l'égayer , cela suspend

fa douleur ; & ce qui me le prouvoit , c'est qu'elle s'endormoit l'après-dîner , presque toujours.

La COMTESSE.

Comment avez-vous pu la quitter ?

Le VICOMTE.

Ce font les affaires qui m'ont appelé ici , & rien ne cède à cela , comme vous savez ; cependant quand je dis les affaires , c'est-à-dire , que je n'en ai point , car je n'ai rien à demander , aucun procès à solliciter : j'ai un revenu fixe qui ne peut s'accroître ni diminuer ; mais il faut se mettre au courant de Paris , on se rouille dans la Province ; quand je dis on se rouille , c'est-à-dire , qu'on ne se rouille pas quand on a toujours vécu avec des gens comme moi , ou d'autres , cela est égal.

La COMTESSE , *bâillant.*

Ce que vous dites-là bien vrai.

Le VICOMTE.

Quand on est amusant on a toujours des ressources ; quand je dis des ressources , c'est-à-dire , que hors Paris il n'y en a gueres ; mais nous savons nous en faire , & c'est là-dessus que je voulois vous demander des conseils , & comme vous faites quand vous êtes à votre terre de Clérancy.



S C E N E I I I.

La COMTESSE, Le CHEVALIER,
Le VICOMTE, Le GRIS.

Le GRIS, *annonçant.*

MONSIEUR le Chevalier de Sourville,
Le CHEVALIER.

Ah! Madame, vous permettez enfin.....

Le VICOMTE.

Quoi, c'est le Chevalier? Que je suis aise de vous voir! Mais faites vos complimens, je vous parlerai après.

La COMTESSE.

Asseyez-vous donc, Messieurs.

Le CHEVALIER.

Madame, je vous apporte une lettre que je vous prie en grace de lire, vous verrez....

La COMTESSE.

Donnez.

Le CHEVALIER, *donnant la lettre.*

La voici.

La COMTESSE, *mettant la lettre dans sa poche.*

Je la lirai.

Le VICOMTE.

Madame, si je vous gêne.... (*Il se leve.*)

Le CHEVALIER, à part.

Sûrement.

La COMTESSE.

Point du tout, Vicomte.

Le VICOMTE.

J'en suis très-aise. (*Se rassoyant.*) C'est une chose très-agréable que les lettres.

Le CHEVALIER.

Il y en a, Monsieur, qui causent quelquefois bien du chagrin.

Le VICOMTE.

Ce que vous dites-là est bien vrai, par exemple; quand je dis bien vrai, c'est-à-dire, pas toujours, car....

Le CHEVALIER.

Monsieur, quand une lettre vous fait paroître coupable, & que vous ne l'êtes pas....

Le VICOMTE.

Ah diable! vous parlez-là de choses fort fâcheuses, mais très-fâcheuses.

Le CHEVALIER.

Désespérantes, Monsieur!

Le VICOMTE.

Oui, désespérantes; quand je dis désespérantes, c'est-à-dire, cependant qu'il y a du remède à tout.

Le CHEVALIER.

Mais comment persuader qu'on est innocent ? Madame , croyez-vous que cela soit aisé ?

La COMTESSE.

Il faut avoir patience, Monsieur.

Le VICOMTE.

Oui , oui , rien ne se fait aussi promptement qu'on le voudroit ; on rencontre souvent des obstacles que l'on n'a pas prévu.

Le CHEVALIER.

Eh , Monsieur ! je ne le fai que trop , dans ce moment-ci sur-tout.

Le VICOMTE.

Quand je dis des obstacles , c'est-à-dire , qu'il n'y en a pas toujours que l'on ne puisse vaincre ; par exemple , j'ai eu beaucoup de difficultés pour la terre que je voulois acheter ; il y avoit des substitutions , des je ne fai pas trop comment vous dire , enfin des choses qui m'empêchoient de l'acquérir ; cela ne m'a point rebuté , parce qu'elle me plaisoit. Savez-vous ce que j'ai fait ? J'en ai acheté une autre qui me plaît davantage.

La COMTESSE.

Vous avez des expédiens admirables pour tout.

Le VICOMTE.

Ah oui , voilà ce que j'ai au-dessus de tout le monde , c'est un grand avantage ; quand je

dis un avantage , c'est-à-dire , qu'il n'y en a pas dans cela , l'imagination fait tout ; il faut savoir imaginer comme je fais toujours.

Le CHEVALIER.

Si vous pouviez imaginer , par exemple , un moyen de se défaire des importuns , ce seroit un secret bien agréable.

Le VICOMTE.

Vous avez bien raison , les importuns sont insupportables : quand je dis insupportables pourtant , c'est-à-dire , que cela ne me fait rien à moi.

La COMTESSE.

Je le crois , sans cela on seroit trop à plaindre.

Le VICOMTE.

A plaindre , sans doute ; quand je dis à plaindre , c'est-à-dire , qu'on ne l'est pas ; parce qu'il n'y a qu'à faire comme je fais : quand je suis dans une maison auprès d'une belle Dame , comme Madame la Comtesse , par exemple , je me trouve si bien , que j'y passerois la journée , sans que personne pût m'y déplaire : aussi je ne fais souvent qu'une visite dans toute une après-dîner ; voilà comme je suis.

Le CHEVALIER.

Ah ! je suis perdu ! (*A la Comtesse.*) Madame....

La COMTESSE.

Quoi ?

Le CHEVALIER.

Est-ce qu'il ne s'en ira jamais ?

La COMTESSE.

La conversation de Monsieur vous plaît ?

Le VICOMTE.

Écoutez donc, vous êtes bien honnête ; mais quand on s'amuse, on amuse toujours les autres. Quand je dis on amuse, c'est-à-dire, qu'on n'amuse pas, mais qu'on doit amuser.

Le CHEVALIER.

S'il y en a qu'on amuse, il y en a bien que l'on impatiente.

Le VICOMTE.

Oui, oui, comme vous dites.

Le CHEVALIER.

Mais, Monsieur, est-ce que vous n'allez jamais au Spectacle ?

Le VICOMTE.

Non, jamais ; quand je dis jamais, c'est-à-dire, à Paris, car je l'aime beaucoup ; on joue la Comédie tout l'été dans ma terre des Bornes.

La COMTESSE.

Tout l'été, cela doit être charmant !

Le CHEVALIER, *à la Comtesse.*

Il ne finira jamais si vous lui laissez entamer cette conversation-là.

Le VICOMTE.

Quand je dis tout l'été, c'est-à-dire, dans

l'automne ; parce que dans l'été il fait trop chaud. Nous avons des piéces charmantes , parce que je les faisois ; quand je dis je les faisois , c'est à dire , que je ne les faisois pas entièrement , parce que je prenois des scénes toutes faites des meilleurs Auteurs , que je joignois ensemble.

La COMTESSE.

Je ne comprends pas bien cela.

Le VICOMTE.

Je m'en vais vous l'expliquer.

La COMTESSE.

Vous me ferez plaisir.

Le CHEVALIER, *à part.*

Pour moi j'en mourrai d'impatience.

Le VICOMTE.

Vous savez , Madame ; quand je dis vous savez , c'est-à-dire , peut-être que vous ne le savez pas , parce que vous n'y êtes pas obligée ; mais il faut le savoir pour m'entendre. Pour bien faire une Comédie , il faut que chaque personnage ait un caractère : or on les a tous faits & très bien : je prends donc la meilleure scéne de l'Avare , que je mets avec la meilleure du Joueur , du Glorieux , du Misantrope ; vous concevez bien , ou plutôt vous ne pouvez pas concevoir cela sans l'avoir vu. Quand il me manque des vers , & que je n'en trouve pas absolument , j'en fais pour joindre le tout ensemble.

La COMTESSE.

Quoi, vous faites des vers?

Le VICOMTE.

Oui vraiment, & de très bons; quand je dis que j'en fais, c'est-à-dire, que je n'en fais pas; mais j'ai de la mémoire, je prends une rime d'un côté, une rime d'un autre, dans tout ce que je me rappelle, & voilà comme cela va, en cherchant un peu.

La COMTESSE.

Vous devriez bien en faire pour moi.

Le VICOMTE.

Avec grand plaisir, quand vous voudrez.

Le CHEVALIER.

Oh, oui, Madame, vous donnera du tems.

La COMTESSE.

Non, je voudrais que ce fut tout-à-l'heure.

Le VICOMTE.

Je ne demande pas mieux; quand je dis pas mieux, c'est à-dire....

La COMTESSE.

Il n'y a qu'à sonner, on vous apportera du papier, de l'encre....

Le CHEVALIER.

Si Monsieur passoit dans votre cabinet, il ne seroit point distrait.

Le VICOMTE.

Oui , je ferois beaucoup mieux , c'est-à-dire
pourtant qu'ici.

La COMTESSE.

C'est que j'aurois voulu le voir travailler.

Le CHEVALIER.

Non , non ; Monsieur , voulez-vous bien
passer. (*Il le conduit.*)

Le VICOMTE.

Très-volontiers , très-volontiers. (*Il revient.*)
Je ne ferai pas long-tems , ne vous impatientez pas ; quand je dis.

Le CHEVALIER.

Eh , vous perdez du tems.

Le VICOMTE, *allant dans le cabinet.*

Allons , allons ; vous avez raison ; quand je
dis que vous avez raison , c'est-à-dire.

SCENE IV.

La COMTESSE, Le CHEVALIER.

Le CHEVALIER.

AH ! Madame , je n'ai jamais autant souffert
de ma vie !

La COMTESSE.

J'ai vu toute votre impatience , & elle m'a
fait le plus grand plaisir.

Le CHEVALIER.

Le CHEVALIER.

Comment !

La COMTESSE.

Elle vous a justifié entièrement vis-à-vis de moi, & si bien que je vous rends votre lettre, que je ne veux pas lire seulement.

Le CHEVALIER.

Ah ! Madame, quel bonheur de ne plus vous paroître coupable !

La COMTESSE.

Me pardonneriez - vous cette petite vengeance dont je viens de jouir ?

Le CHEVALIER.

Je ne la méritois pas ; puisque je n'ai jamais cessé de vous adorer ; & si j'avois à me plaindre, c'est de ce que vous m'en avez pu soupçonner : mais je crains que le Vicomte ne vienne encore troubler mon bonheur.

La COMTESSE.

Eh bien, passons par le jardin, pour aller chez ma mere. Sonnez.



S C E N E V.

La COMTESSE, Le CHEVALIER,
Le GRIS.

La COMTESSE.

JE vais chez ma mere; vous direz au Vicomte qui est dans mon cabinet, que j'ai été obligée de fortir, que j'en suis bien fâchée, & que je le prie de me revenir voir, & recommandez bien au Suisse de ne le plus laisser entrer.

Le GRIS.

Oui, Madame.

La COMTESSE.

Allons, Chevalier. (*Ils sortent.*)

S C E N E V I.

Le VICOMTE, Le GRIS.

Le VICOMTE, *un papier à la main.*

JE n'ai pas été long-tems, comme vous voyez....
Mais où est-elle donc, la Comtesse ?

Le GRIS.

Monfieur, elle est très-fâchée d'avoir été obligée de fortir.

Le VICOMTE.

Elle est partie ? quand je dis partie....

Le GRIS.

Oui, Monsieur le Vicomte.

Le VICOMTE.

Pendant que je fais des vers pour elle ?
c'est-à-dire....

Le GRIS.

Elle vous en fait bien excuses, & elle vous
prie de revenir bientôt la voir.

Le VICOMTE.

Sûrement ; quand je dis sûrement....

Le GRIS.

Vous n'y manquerez pas ?

Le VICOMTE.

Je n'ai garde ; c'est une femme charmante.
Ah ça, tenez, vous lui donnerez ces vers que
je viens de faire : si elle n'en est pas contente,
je les corrigerai quand je reviendrai : quand je
dis que je les corrigerai, c'est-à-dire....

Le GRIS.

En ce cas-là elle les trouvera bien.

Le VICOMTE.

Je suis pressé un peu ; quand je dis que je
suis pressé, c'est-à-dire, que j'attendrais, si elle
revenoit bientôt.

Le G R I S.

Elle est sortie pour toute la journée.

Le V I C O M T E.

Je reviendrai demain ou après demain ; c'est-à-dire.... si je le peux.

Le G R I S.

Ce fera la même chose ; c'est égal.

Le V I C O M T E.

Adieu : n'oubliez pas de lui donner ces vers ; toujours ; c'est-à-dire....

Le G R I S.

Oui, oui. (*Ils s'en vont.*)

Fin du soixantieme Proverbe.

**LE CHIEN
JUPITER.**

SOIXANTE-UNIEME PROVERBE.



P E R S O N N A G E S .

M. DE SAINT-AURELE, *robe-de-chambre brune à grandes fleurs, bonnet de nuit, pantoufles & mouchoir de col.*

Mlle DE SAINT-AURELE, *Fille de M. de Saint-Aurele, en robe-de-chambre, tablier vert, & coëffée en petit bonnet.*

M. DE VALBERT, *habit rouge galonné, épée, & chapeau uni.*

FLAMAND, *Laquais de M. de Saint-Aurele, redingotte croisée à boutons plats, & petite perruque ronde.*

La Scène est chez M. de Saint-Aurele, dans un salon.



LE CHIEN JUPITER.

PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

Mlle. De SAINT-AURELE, M. De
VALBERT.

Mlle. De SAINT-AURELE.

COMPRENEZ-VOUS bien ce que je vous dis?

M. De VALBERT.

Oh, sûrement, je vous écoute avec attention.

Mlle. De SAINT-AURELE.

C'est que quelquefois vous êtes si distrait
en écoutant. . .

M. De VALBERT.

Je vous jure que je ne pense qu'à vous, que
je ne parle que de vous, & que je ne suis ja-
mais occupé d'autre chose.

Mlle. De SAINT-AURELE.

Oui, quand il ne le faut pas ; & je suis sûre que ce sont vos distractions qui auront appris à mon pere que nous nous aimons.

M. De VALBERT.

Oh, je ne suis plus distrait.

Mlle. De SAINT-AURELE.

Vous ne l'êtes plus ?

M. De VALBERT.

Non, non, je me suis bien corrigé.

Mlle. De SAINT-AURELE.

Oui, très bien ; en sortant hier de la maison où nous avons soupé, vous avez fait à Madame de Berly toutes les questions que vous me faites ordinairement, & toujours en l'appellant Mademoiselle.

M. De VALBERT.

Moi ?

Mlle. De SAINT-AURELE.

Je vous ai entendu lui parler de son pere, qui est mort il y a dix ans ; vous lui demandiez s'il sortiroit aujourd'hui.

M. De VALBERT.

Cela n'est pas possible.

Mlle. De SAINT-AURELE.

Cela ne devrait pas être ; mais, avec vous,

cela n'est pas étonnant. Songez donc à tout ce que vous devez faire pour déterminer Madame votre mere à faire parler à mon pere ; car , comme je vous le répète , je suis persuadée qu'il songe très-sérieusement à me marier : & s'il s'entête une fois de quelque projet , vous pouvez compter que rien ne le fera changer de systême.

M. De VALBERT.

Vous croyez donc qu'il n'aura pas de réprgnance à vous marier avec moi ?

Mlle. De SAINT-AURELE.

Non , à présent. Il y a huit jours cela auroit été différent ; votre procès n'étoit pas gagné , & votre fortune n'étoit pas assurée comme elle l'est actuellement.

M. De VALBERT.

Je ne vous en aimois pas moins , & ce ne feroit pas votre fortune qui me feroit changer de sentiment.

Mlle. De SAINT-AURELE.

Je le crois ; mais ce n'est pas de ma fortune qu'il étoit question , c'étoit de la vôtre.

M. De VALBERT.

Ai-je dit autre chose ?

Mlle. De SAINT-AURELE.

Voilà ce que j'avois de pressé à vous dire ,

& c'est ce qui m'a fait desirer de vous voir ce soir, avant que mon pere fût rentré.

M. De VALBERT.

Quoi! vous n'avez pas autre chose à me dire?
Ah! vous ne m'aimez plus!

Mlle. De SAINT-AURELE.

Mais je crois que vous êtes fou?

M. De VALBERT.

Oui, je le suis, d'aimer une ingrâte....

Mlle. De SAINT-AURELE.

Sûrement, vous plaisantez: où est l'ingratitude de vous presser de faire tout ce qu'il est possible, pour déterminer mon pere en votre faveur?

M. De VALBERT.

Ah! je vous demande pardon.

Mlle. De SAINT-AURELE.

Vous voyez bien que j'avois raison de vous reprocher vos distractions; puisque même dans ce moment-ci, vous..... Mais qu'entends-je? je crois que c'est mon pere qui rentre déjà.

M. De VALBERT.

Je vais m'en aller.

Mlle. De SAINT-AURELE.

Et par où? vous le rencontreriez sûrement.

Ecoutez , je vais vous cacher dans ce cabinet....

M. De VALBERT.

C'est bien dit. (*Il va pour y entrer.*)

Mlle. De SAINT-AURELE.

Attendez donc , il ne viendra peut-être pas ici tout de suite : il se déshabille toujours de l'autre côté.

M. De VALBERT.

Eh bien , que faut-il que je fasse ?

Mlle. De SAINT-AURELE.

Quand il sera endormi , vous sortirez du cabinet.

M. De VALBERT.

Pour vous aller trouver dans votre chambre ?

Mlle. De SAINT-AURELE.

Non pas , s'il vous plaît ; pour vous en aller chez vous.

M. De VALBERT.

Rien n'est plus aisé.

Mlle. De SAINT-AURELE.

Oui , pour un autre ; mais pour vous....

M. De VALBERT.

Ne craignez rien.

Mlle. De SAINT-AURELE.

S'il éteint sa lumière , vous ne trouverez jamais la porte , & vous ferez du bruit.

M. De VALBERT.

Oh, la porte, elle est à gauche. (*Il montre à droite.*)

Mlle. De SAINT-AURELE.

Qui, à gauche, de ce côté-là ?

M. De VALBERT.

Qu'est ce que cela fait ? pourvu que je vous réponde de la trouver.

Mlle. De SAINT-AURELE.

Mais je crains que vous ne fassiez du bruit, & que mon pere ne se réveille.

M. De VALBERT.

Eh bien, il croira que c'est son chien.

Mlle. De SAINT-AURELE.

Et pourquoi voulez vous qu'il le croie ?

M. De VALBERT.

C'est que je le contrefais à merveille.

Mlle. De SAINT-AURELE.

Vous ?

M. De VALBERT.

Oui, vous ne vous souvenez pas qu'avec mon mouchoir je contrefaisois le bruit qu'il fait, quand il se gratte la teigne qu'il a à l'oreille.

Mlle. De SAINT-AURELE.

C'est de Jupiter que vous voulez parler ?

M. De VALBERT.

Oui; voulez-vous que je vous montre? (*Il secoue son mouchoir.*) Ecoutez, écoutez.

Mlle. De SAINT-AURELE.

Eh non, non.

M. De VALBERT.

Vous ne voulez pas entendre?

Mlle. De SAINT-AURELE.

Eh, Jupiter est mort il y a six mois.

M. De VALBERT.

Mais il en a un autre; c'est la même chose.

Mlle. De SAINT-AURELE.

Point du tout, Sultan ne se gratte pas. En vérité vous me faites trembler!

M. De VALBERT.

Soyez tranquille.

Mlle. De SAINT-AURELE.

Je ne saurois l'être; & si mon pere vient à découvrir que vous êtes ici, cela l'irritera contre nous deux, & détruira tous nos projets.

M. De VALBERT.

Ne craignez rien; je vous réponds de tout.

Mlle. De SAINT-AURELE.

Ne sortez pas qu'il ne soit bien endormi.

M. De VALBERT.

Oui, oui.

Mlle. De SAINT-AURELE.

Que lorsque vous l'entendrez ronfler. Je crois que le voilà qui vient; entrez dans le cabinet.
(*M. de Valbert entre dans le cabinet.*)

S C E N E I I.

Mlle. De SAINT-AURELE, M. De SAINT-AURELE, *en robe-de-chambre & en bonnet de nuit*, FLAMAND.

M. De SAINT-AURELE, *toussant.*

FLAMAND, vous n'oublierez donc pas demain matin, d'aller par-tout où je vous ai dit.

FLAMAND.

Oui, Monsieur.

Mlle. De SAINT-AURELE.

Papa, vous êtes rentré de bonne-heure.

M. De SAINT-AURELE.

C'est que ce soir je ne me porte pas bien; mon asthme me tourmente. (*Il touffe.*)

Mlle. De SAINT-AURELE.

Couchez-vous, au lieu de vous amuser à lire, comme vous faites toujours.

M. De SAINT-AURELE.

Je me garderai bien de me coucher ce soir.

Mlle. De SAINT-AURELE.

Pourquoi donc ?

M. De SAINT-AURELE.

A cause de mon oppression qui augmenteroit encore ; je vais me mettre sur ma chaise longue. (*Il touffe.*)

Mlle. De SAINT-AURELE.

C'est bien cruel de souffrir comme cela.

M. De SAINT-AURELE.

Que veux-tu, mon enfant, il faut bien vouloir ce qu'on ne peut empêcher.

Mlle. De SAINT-AURELE.

C'est que vous ferez mal à votre aise, & que vous ne pourrez pas dormir.

M. De SAINT-AURELE.

Je lirai.

Mlle. De SAINT-AURELE.

Oui ; mais cela vous échauffe. Ah ! papa, ne lisez pas ce soir.

M. De SAINT-AURELE.

Mais c'est que je m'ennuirai.

Mlle. De SAINT-AURELE.

Vous dormirez.

M. De SAINT-AURELE.

Je le voudrais bien. Flamand, vous irez chez mon Notaire, favoir s'il fera chez lui à midi, demain.

FLAMAND.

Oui, Monsieur.

M. De SAINT-AURELE.

Ma fille, j'ai bien des choses à te dire.

Mlle. De SAINT-AURELE.

Qu'est-ce que c'est donc, papa ?

M. De SAINT-AURELE.

Ah ! tu n'en feras pas fâchée.

Mlle. De SAINT-AURELE.

Mais encores ?

M. De SAINT-AURELE.

Va, va te coucher : tu ne te réveilleras pas toujours fille. (*Il touffe.*) Tu dois m'entendre ; je t'expliquerai cela.

Mlle. De SAINT-AURELE.

Mais, papa, tant que je serai avec vous, je ne m'ennuirai point d'être fille.

M. De SAINT-AURELE.

Oh, oui, elles difent toujours cela ; mais elles font bien aifes quand on les marie. (*Il touffe.*) N'est-ce pas, Flamand ?

FLAMAND.

FLAMAND.

Dame, Monsieur, écoutez donc, Mademoiselle est du bois dont on fait les femmes.

M. De SAINT-AURELE.

Demain, demain, nous parlerons de tout cela.

Mlle. De SAINT-AURELE.

Vous ne voulez me rien dire aujourd'hui, papa ?

M. De SAINT-AURELE.

Non, non : allons, bon soir.

Mlle. De SAINT-AURELE.

Que je vous voie assis, pour savoir si vous ferez bien.

M. De SAINT-AURELE.

Flamand m'arrangera ; va te coucher.

Mlle. De SAINT-AURELE.

Vous me promettez de ne pas lire ?

M. De SAINT-AURELE.

Si j'ai envie de dormir.

Mlle. De SAINT-AURELE.

Bon soir, papa, (*Elle l'embrasse.*) Flamand, ne laissez pas lire papa.

M. De SAINT-AURELE.

Adieu, adieu.

SCENE III.

M. De SAINT-AURELE, FLAMAND.

M. De SAINT-AURELE.

FLAMAND, je crois que ma fille ne sera pas fâchée d'être mariée ?

FLAMAND.

Elle aura raison, sur-tout si vous lui donnez un bon mari. Mais, Monsieur, sera-ce bientôt ?

M. De SAINT-AURELE.

Vous êtes curieux, Monsieur Flamand.

FLAMAND.

Oh, moi, cela ne me fait en rien du tout. Allons, Monsieur, voulez-vous vous coucher ; car j'ai encore bien des choses à faire ce soir ?

M. De SAINT-AURELE.

Eh bien, allons. (*Il se met sur la chaise longue.*) ai-je tout ce qu'il me faut ?

FLAMAND.

Affurément ; ne semble-t-il pas que je vous laisse jamais manquer de quelque chose ?

M. De SAINT-AURELE.

Si tu te fâches....

FLAMAND.

Je ne me fâche pas. Allons, êtes-vous bien?

M. De SAINT-AURELE.

Oui, oui.

FLAMAND.

Je m'en vais mettre le couvre-pied.

M. De SAINT-AURELE.

Il n'y aura pas de mal.

FLAMAND.

Vous avez-là votre table....

M. De SAINT-AURELE.

Oui; mais ici, où est l'autre?

FLAMAND.

Vous n'en avez que faire.

M. De SAINT-AURELE.

Et si, pour mettre la lumière.

FLAMAND.

La lumière?

M. De SAINT-AURELE.

Oui, mon livre, mes lunettes.

FLAMAND.

Vous n'avez que faire de lunettes ni de livre;
parce que vous n'aurez point de lumière.

M. De SAINT-AURELE.

Je n'aurai pas de lumière?

FLAMAND.

Non, non, Mademoiselle ne veut pas que vous lisiez.

M. De SAINT-AURELE.

Mais si je le veux, moi?

FLAMAND.

Ce qu'il faut que vous vouliez, c'est dormir.

M. De SAINT-AURELE.

Mais si je ne peux pas?

FLAMAND.

Bon; quand on n'a rien de mieux à faire, il faut bien qu'on dorme.

M. De SAINT-AURELE.

Oui, vous autres, qui dormez quand vous voulez.

FLAMAND.

Vous verrez que nous avons tort. A quelle heure faut-il entrer demain?

M. De SAINT-AURELE.

De bonne-heure; quand tu seras levé.

FLAMAND.

C'est bon.

M. De SAINT-AURELE.

Flamand?

FLAMAND.

Monfieur.

M. De SAINT-AURELE.

Mets toujours là une table, pour ma tabatiere
& la sonnette.

FLAMAND.

Ah ! mon Dieu , on ne finit jamais,

M. De SAINT-AURELE.

Veux-tu bien faire ce que je te dis ?

FLAMAND.

Eh bien , est-ce que je ne le fais pas ? (*Il
apporte la table.*)

M. De SAINT-AURELE.

La sonnette y est-elle ?

FLAMAND.

Oui , oui.

M. De SAINT-AURELE.

N'oublies pas ce que je t'ai dit pour demain :

FLAMAND.

Oh, demain il fera jour : dormez, dormez.



S C E N E I V.

M. De SAINT-AURELE, M. De
VALBERT.

M. De VALBERT, *ouvrant la porte
du cabinet.*

ECOUIONS quand il sera endormi.

M. De SAINT-AURELE.

Qu'est-ce que tu dis, Flamand?

M. De VALBERT.

Oh rien, rien.

M. De SAINT-AURELE.

Ce drôle-là fait le maître. — (a) On est bien à plaindre de dépendre de ses gens. — Heureusement qu'il me semble que je dormirai bientôt.

M. De VALBERT.

Tant mieux, tant mieux.

M. De SAINT-AURELE.

Ce coquin de Flamand parle toujours tout seul. Veux-tu bien te taire.

M. De VALBERT.

Je ne dirai plus rien.

(a) — Cette marque indique des momens de silence.

M. De SAINT-AURELE.

Je suis fâché de ne m'être pas couché dans mon lit. — Oui, mon oppression ne vient pas. — Je crois que je m'endors. — Oui. (*Il ronfle.*)

M. De VALBERT.

Écoutons ; il commence à ronfler. (*Il entre en reculant pour fermer la porte du cabinet.*) Voyons ; tantôt je disois la porte est à droite. (*Il marche, & touche une chaise qu'il renverse.*)

M. De SAINT-AURELE, se réveillant.

Qu'est-ce qui est là ? (*M. de Valbert tire son mouchoir, & fait le chien qui se gratte l'oreille.*) J'entends, je crois quelque chose, ou je rêve. Je suis bien fâché de m'être réveillé. — (*M. de Valbert marche encore, & touche une autre chose.*) Mais qu'est-ce donc que cela ? (*M. de Valbert secoue son mouchoir.*) Je n'y comprends rien. (*M. de Valbert renverse la table qui est auprès de lui.*) Répondez donc ; qu'est-ce qui est là ? (*M. de Valbert secoue son mouchoir.*) Je ne trouve point ma sonnette ; elle est tombée. (*M. de Valbert secoue toujours son mouchoir en cherchant la porte.*) Voulez-vous bien parler ? Qu'est-ce qui est là ?

M. De VALBERT.

Eh bien, Monsieur, c'est votre chien Jupiter

qui se gratte l'oreille. (*Il secoue son mouchoir.*)

M. De SAINT-AURELE.

Mon chien Jupiter ; il est mort il y a long-tems.

M. De VALBERT.

Je veux dire Sultan. (*Il secoue son mouchoir.*)

M. De SAINT-AURELE.

Sultan n'a point de mal à l'oreille.

M. De VALBERT.

Ah ! cela est vrai.

M. De SAINT-AURELE.

Qu'est-ce que cela veut dire ? (*Il appelle.*)
Flamand , Flamand.

S C E N E V.

Mlle. De SAINT-AURELE , M. De
SAINT-AURELE, M. De VALBERT.

Mlle. De SAINT-AURELE, *ouvrant la
porte de sa chambre, une lumiere à la main.*

EH ! mon Dieu, papa, qu'avez-vous donc ;
est-ce que vous vous trouvez mal ?

M. De SAINT-AURELE.

Non, non ; mais c'est qu'il y a quelqu'un ici

qui fait un bruit du diable, qui a tout renversé, & qui m'a réveillé.

Mlle. DE SAINT-AURELE, *regardant*
M. de Valbert, qui se cache derrière elle.

Comment donc ? cela n'est pas possible.

M. De SAINT-AURELE.

Je te dis que si ; puisqu'il m'a parlé.

Mlle. De SAINT-AURELE, *regardant*
M. de Valbert qui est embarrassé.

Il vous a parlé ?

M. De SAINT-AURELE.

Oui, il m'a dit qu'il étoit mon chien Jupiter, & puis Sultan.

Mlle. De SAINT-AURELE, *regardant*
M. de Valbert.

Bon ; c'est un rêve que vous avez fait.

M. De SAINT-AURELE.

Je te dis que non ; & ce qu'il y a de singulier, c'est que j'ai trouvé que c'étoit la voix de Monsieur de Valbert.

Mlle. De SAINT-AURELE.

De Monsieur de Valbert ?

M. De SAINT-AURELE.

Oui, de Monsieur de Valbert. Si c'est lui,

il a tort de venir si matin ; & sa mere auroit bien dû l'en empêcher.

Mlle. De SAINT-AURELE.

Comment sa mere ; vous croyez que c'est elle ?....

M. De SAINT-AURELE.

Elle doit le savoir toujours. Apparemment qu'elle lui aura dit ce que nous avons conclu ensemble.

Mlle. De SAINT-AURELE.

Je ne vous comprends pas bien , papa.

M. De SAINT-AURELE.

Je voulois te dire tout cela demain. J'ai su que tu aimois Monsieur de Valbert : j'ai été trouver sa mere pour savoir si elle en savoit quelque chose ; elle m'a tout avoué , & qu'il dépendoit de moi de faire le bonheur de son fils.

Mlle. De SAINT-AURELE.

Est-il possible : & qu'avez-vous répondu ?

M. De SAINT-AURELE.

Que si le parti te convenoit , ce seroit une affaire bientôt faite ; & je voulois raisonner de tout cela avec toi.

Mlle. De SAINT-AURELE.

Ah ! cher papa , que je vous aurai d'obligation !

M. De SAINT-AURELE.

Apparemment que cet étourdi de Valbert, est venu dès le matin pour me remercier.

Mlle. De SAINT-AURELE.

C'est cela même.

M. De SAINT-AURELE.

Il pouvoit bien attendre un peu plus tard. Mais où est-il donc ?

Mlle. De SAINT-AURELE.

Tenez, le voilà.

M. De SAINT-AURELE.

Ah ! Monsieur le drôle, vous m'avez fait grand tort de me réveiller ; mais je vous le pardonne.

M. De VALBERT.

Monsieur, je ne saurois vous exprimer ma joie : ah ! Mademoiselle.

Mlle. De SAINT-AURELE.

Mon pere !....

M. De SAINT-AURELE.

Oui, oui, vous direz tout cela demain. J'ai envie de m'aller coucher dans mon lit. Appelez-moi Flamand ; car je ne fai où est ma sonnette.

Mlle. De SAINT-AURELE.

Vous n'aurez pas besoin de lui, papa.

44 *LE CHIEN JUPITER.*

M. De VALBERT.

Oui, oui, nous allons vous aider à vous
coucher. Donnez-moi la main. (*M. de Saint-
Aurele se leve.*)

M. De SAINT-AURELE.

Passons dans ma chambre; mais allez-vous-en
tout de suite après, car je veux dormir. (*Ils
s'en vont.*)

Fin du soixante-unieme Proverbe.

L'AMBASSADEUR.

SOIXANTE-DEUXIEME PROVERBE.



P E R S O N N A G E S .

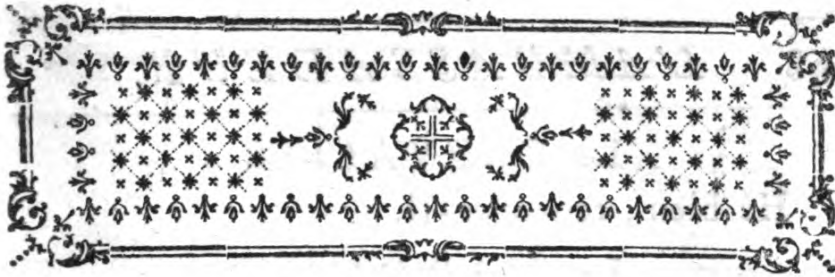
LE MARQUIS D'ARVILLE , *Ambassadeur ,
en habit de voyage galonné , croix de S. Louis ,
ensuite en robe-de-chambre assez belle.*

LA MARQUISE D'ARVILLE , *sa Femme ,
bien mise.*

LE CHEVALIER DE ROSEMONT , *en habit
vert galonné d'or , uniforme de Choisi.*

JULIE , *Femme-de-chambre de la Marquise d'Arville ,
en Femme-de-chambre.*

*La Scène est chez la Marquise d'Arville , dans
son salon.*



L'AMBASSADEUR.

P R O V E R B E.

SCENE PREMIERE.

La MARQUISE, Le CHEVALIER.

La MARQUISE.

ENTREZ donc ici, Chevalier.

Le CHEVALIER.

Me voilà, me voilà.

La MARQUISE.

Mais dites-moi donc, qu'est-ce que c'est que toutes ces folies que vous faites devant une Femme - de - chambre que je n'ai que d'hier, & que je ne suis pas encore déterminée à garder ?

Le CHEVALIER.

Bon ! ne sont-elles pas accoutumées à cela.

La MARQUISE.

Celle-ci me déplaît.

Le CHEVALIER.

Hé bien , renvoyez-là.

La MARQUISE.

Oui, & elle ira dire que vous êtes avec moi d'une familiarité.... Voyez à quoi vous m'exposez, à garder une créature qui est d'une maufaderie infoutenable.

Le CHEVALIER.

Mais est-ce qu'on ne renvoie jamais de Femmes-de-chambre?

La MARQUISE.

Je crois que c'est toujours très-mal fait. Je n'ai laissé marier Julie, que parce qu'elle vouloit me quitter : je lui ai même persuadé que le Brun en étoit amoureux, & il n'y pensoit seulement pas.

Le CHEVALIER, *riant*.

C'est délicieux !

La MARQUISE.

C'est pourtant vous qui en êtes la cause.

Le CHEVALIER.

Vous ne m'en avez jamais parlé. Ce pauvre le Brun a donc été sacrifié ?

La MARQUISE.

Comment sacrifié ?

Le

Le CHEVALIER.

Oui, Julie n'est rien moins que belle.

La MARQUISE.

Elle l'est assez pour lui. Mais pourquoi allez-vous à Choisi aujourd'hui?

Le CHEVALIER.

Parce que le Comte m'a mandé que j'étois sur la liste.

La MARQUISE.

Est-ce que vous l'en aviez chargé?

Le CHEVALIER.

Mais, oui.

La MARQUISE.

A propos de quoi, lui sur-tout qui ne se souvient jamais de rien? Il est bien étonnant qu'avec ses distractions il y ait songé!

Le CHEVALIER.

Mais c'est qu'il est fort mon ami.

La MARQUISE.

Votre ami? Ne lui faites pas de confiance toujours.

Le CHEVALIER.

Bon, vous croyez que par distraction....

La MARQUISE.

A propos, que je vous dise donc.

Le CHEVALIER.

Quoi ?

La MARQUISE.

Mon mari, qui est las de son ambassade, & qui veut demander à revenir ; j'ai peur même qu'il ne veuille être ici pour la promotion ; il s'est avisé de vouloir avoir le cordon bleu.

Le CHEVALIER.

Il faut lui mander qu'on n'en fera pas cette année. A-t-il trente-cinq ans ?

La MARQUISE.

Oui, vraiment ; & quand il s'est mis une fois une chose dans la tête, il n'est pas aisé de l'en faire revenir : il m'a écrit mille choses tendres il y a quinze jours.

Le CHEVALIER.

Il est peut-être amoureux de vous, ce cher Marquis.

La MARQUISE.

Je le croirois assez.

Le CHEVALIER.

C'est inconcevable que je ne l'aie jamais vu !

La MARQUISE.

Cela n'est pas possible ?

Le CHEVALIER.

Non, d'honneur. (*Il tire sa montre.*)

La MARQUISE.

Est-ce que vous vous en allez ?

Le CHEVALIER.

Oui, il est tard ; je n'ai pas trop de tems.
(*Il veut sortir par une autre porte que par celle où il est entré.*)

La MARQUISE.

Eh bien, par où allez-vous donc ?

Le CHEVALIER.

Par le jardin ; ma chaise m'attend sur le rempart.

La MARQUISE.

Il est bien nécessaire d'avoir cet air de mystère à l'heure qu'il est. Que diront mes gens qui ne vous auront pas vu sortir ?

Le CHEVALIER.

Cela est vrai.

La MARQUISE.

Quel étourdi ! Quand reviendrez-vous ?

Le CHEVALIER.

Mercredi ; ne vous l'ai-je pas dit ?

La MARQUISE.

Non, vraiment. Vous m'écrirez ?

Le CHEVALIER.

Sûrement. (*Il lui baise la main.*) Adieu, belle Marquise.

La MARQUISE.

Vous ferez bien aise de trouver la Vicomtesse à Choisy.

Le CHEVALIER.

Allons, vous êtes folle. Où souperez-vous ce soir ?

La MARQUISE.

Mais ici, tout seule.

SCÈNE II.

La MARQUISE, JULIE.

JULIE.

MADAME, voilà Monsieur le Marquis qui va arriver.

La MARQUISE.

Quoi, mon mari ?

JULIE.

Oui, Madame; son valet-de-chambre est ici depuis une heure.

La MARQUISE.

Il falloit donc m'avertir : à quoi m'exposez-vous !

JULIE.

Mais, Madame, je ne viens de le savoir que

tout-à-l'heure ; Monsieur le Marquis veut vous surprendre : ne dites pas que je vous l'ai dit.

La MARQUISE.

Voilà une belle imagination !

JULIE.

Je savois bien que cela ne feroit pas plaisir à Madame ; mais j'ai cru bien faire de l'avertir.

La MARQUISE, *à elle-même.*

C'est son projet qui le fait venir apparemment.

JULIE.

Je crois que je l'entends.

La MARQUISE.

C'est lui-même.

SCENE III.

Le MARQUIS, La MARQUISE,
JULIE.

Le MARQUIS, *embrassant la Marquise.*

Vous ne m'attendiez pas sitôt, Madame.

La MARQUISE.

Non, vraiment.

Le MARQUIS.

Vous êtes plus belle que jamais , & vous vous portez à merveille.

La MARQUISE.

Ce soir ; j'ai été malade toute la journée. Vous êtes engraisfé.

Le MARQUIS.

Trouvez - vous ? Je suis pourtant venu de Strasbourg, fans coucher en chemin.

La MARQUISE.

Vous avez dormi dans votre voiture ?

Le MARQUIS.

Ah ! oui : je suis bien fatigué. Avez - vous quelqu'un à souper ce soir ?

La MARQUISE.

Non ; je comptois aller chez ma mere.

Le MARQUIS.

Je vais envoyer savoir de ses nouvelles , & lui faire dire que vous n'irez pas.

JULIE.

Monfieur le Marquis, voulez - vous que j'y envoie ?

Le MARQUIS.

Non, non. Bon jour Julie. Madame, voulez vous bien que je me mette en robe - de - chambre ?

La MARQUISE.

Mais sûrement. J'aime bien cette question.

Le MARQUIS.

Je m'en vais envoyer des lettres que j'ai à faire remettre, & je reviens dans l'instant.
(*Il sort.*)

S C E N E I V.

La MARQUISE, JULIE.

La MARQUISE.

EH bien, Mademoiselle, vous attendiez-vous à ce retour-là ?

J U L I E.

Non, sûrement, Madame.

La MARQUISE.

C'est son frere l'Abbé qui aura négocié tout cela : il a une ambition insoutenable ! Toute cette famille m'est odieuse.

J U L I E.

Madame est bien heureuse que Monsieur le Marquis ne l'emène pas avec lui dans son ambassade.

La MARQUISE.

Ah! mon Dieu, que dites-vous là! il ne me manqueroit plus que cela. Mais vraiment il faut que j'avertisse le Chevalier de ce retour. Dites à votre mari qu'il faut qu'il aille à Choisy,

JULIE.

Ce soir?

La MARQUISE.

Sûrement. Je m'en vais écrire; je crains que le Chevalier ne fasse quelque étourderie.

JULIE.

Madame a bien raison,

La MARQUISE.

Avertissez le Brun, de se tenir prêt.

JULIE.

Il le fera dans le moment. Voici Monsieur le Marquis.

La MARQUISE.

Allez vite, & revenez; je vous donnerai ma lettre.

JULIE.

Oui, Madame.



S C E N E V.

Le MARQUIS, La MARQUISE.

Le MARQUIS, *en robe-de-chambre, des lettres à la main.*

JE viens de dire qu'on ne laisse entrer personne.

La MARQUISE.

Pendant que vous allez lire vos lettres....

Le MARQUIS.

Où allez-vous ?

La MARQUISE.

Je vais revenir.

Le MARQUIS.

Mes lettres ne sont pas pressées.

La MARQUISE.

Je ne ferai pas long-tems.

Le MARQUIS.

Je ne veux les lire que demain, hors une de l'Abbé ; rien ne m'intéresse dans tout cela.

La MARQUISE.

Lisez, lisez. (*Elle entre dans un cabinet.*)

SCÈNE VI.

Le MARQUIS, Le CHEVALIER.

Le MARQUIS, *lisant, assis.*

BON, le Roi est à Choisy ; je ne le verrai donc que mercredi. Si j'avois fû cela....

Le CHEVALIER, *entrant par la porte par où il vouloit sortir.*

Vous aviez raison, Marquise, le Comte s'est trompé ; je viens de le rencontrer. Ah!...

Le MARQUIS, *se levant.*

Monieur, vous croyez parler à une autre personne.

Le CHEVALIER.

Monieur, je vous avoueraï que je suis fort surpris de vous trouver ici, & en robe-de-chambre encore.

Le MARQUIS.

Je le suis davantage moi, du ton sur lequel il me paroît que vous y êtes.

Le CHEVALIER.

Je vois que je suis sacrifié, & que pendant mon absence on ne perd pas un instant. On

a bien raison de dire qu'il faut s'attendre à tout avec les femmes. Notre fort est à peu-près égal ; & à vous dire le vrai , je ne me le persuadois pas.

Le MARQUIS.

Monfieur , vous m'apprenez des choses qui ne me font point agréables.

Le CHEVALIER.

Et croyez - vous , Monfieur , qu'il me foit plus agréable de vous trouver ici , & en robe-de-chambre ?

Le MARQUIS.

Je crois en avoir le droit.

Le CHEVALIER.

C'est ce qu'il faudra voir. Peut-on être plus cruellement trompé !

Le MARQUIS.

Monfieur , ces plaintes là me déplaisent très-fort , je vous en avertis.

Le CHEVALIER.

Eh bien , Monfieur , allez vous-en , vous ne les entendrez pas.

Le MARQUIS.

Vous ne me connoiffez pas apparemment ?

Le CHEVALIER.

Non , Monsieur , & je suis très-fâché de voir que ce soit à vous qu'on me sacrifie ; mais vous n'en jouirez pas long-tems , je vous le promets.

Le MARQUIS.

Monsieur , ce ton - là ne me convient point du tout.

Le CHEVALIER.

J'en suis fâché. Sortez , vous dis-je.

Le MARQUIS.

Il est singulier que vous croyiez devoir me chasser d'ici.

Le CHEVALIER.

Vous le prendrez comme il vous plaira ; si vous étiez de mes amis , je prendrais peut être un autre ton ; mais avec un inconnu....

Le MARQUIS.

Un inconnu ?

Le CHEVALIER.

Sûrement ; je ne vous ai jamais vu nulle part , & vous ne devriez pas vous faire presser davantage de fortir.

Le MARQUIS.

C'est à moi de vous en prier : apprenez que je suis le maître ici.

Le CHEVALIER.

Vous ?

Le MARQUIS.

Oui, Monsieur.

Le CHEVALIER.

Pas tant que j'y ferai.

Le MARQUIS.

Monsieur, je vous dis que je suis le maître,
encore une fois.

Le CHEVALIER.

Habillez-vous, & nous verrons.

SCENE VII.

Le MARQUIS, La MARQUISE,
Le CHEVALIER, JULIE.

La MARQUISE.

QU'EST-CE que vous avez donc, Monsieur ?
Ah, ciel ! (*Elle tombe dans un fauteuil.*)

Le MARQUIS.

Vous voyez, Madame, qu'après m'avoir
outragé, on veut encore me faire sortir de chez
moi.

Le CHEVALIER, *confondu.*

De chez vous ?

Le MARQUIS.

Oui, Monsieur, vous n'avez pas voulu l'entendre.

JULIE.

C'est Monsieur le Marquis.

Le CHEVALIER.

Monsieur, je vous croyois à votre ambassade. Madame, je vous demande bien pardon : je suis désespéré ! (*Il sort.*)

Le MARQUIS.

Madame, je ne ferai point de bruit ; mais que ce soit une chose dite, ne le revoyez plus.

La MARQUISE.

Vous allez peut-être croire, Monsieur....

Le MARQUIS.

Je ne veux point d'explication, & je ne vous en parlerai jamais. (*Il sort.*)

La MARQUISE.

Qu'elle imprudence ! le Chevalier m'a perdue. (*Elle s'en va.*)

Fin du soixante-deuxieme Proverbe.

**LE PRINCE
WOURTSBERG.**

SOIXANTE-TROISIEME PROVERBE.



P E R S O N N A G E S.

LE PRINCE WOURTSBERG , Souverain.

Habit vert brodé en Brandebourgs en or , cordon jaune bordé de rouge , plaque d'argent sur l'habit , chapeau & épée , coëffé en aîle de pigeon , grand toupet.

LA PRINCESSE GUDULE , } robes riches ,

LA PRINCESSE ULRIQUE , } beaucoup de
choses dans leurs coëffures en argent , en diamans & fleurs , contenance gênée , avec des éventails.

LE GRAND CHAMBELLAN , *Habit brun & veste jaune brodés en argent , grande perruque brune , gants , canne , chapeau , & l'ordre du Prince.*

LE BARON SCHLOFF , *habit à paremens magnifiques , coëffure comme le Prince , chapeau , épée , & l'ordre du Prince.*

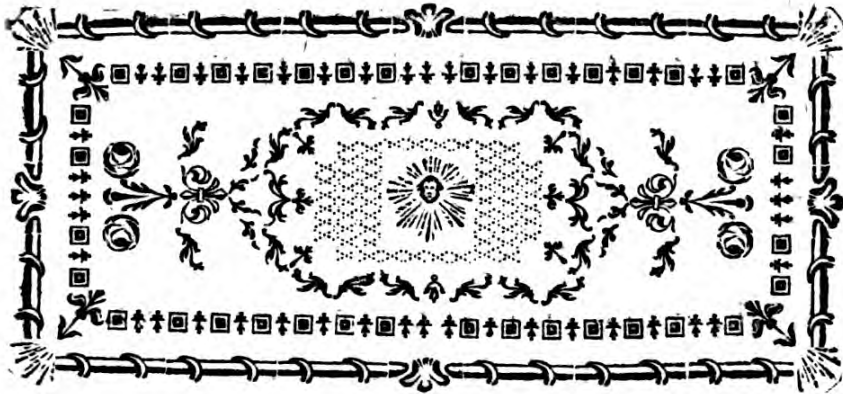
M. BRILLANTSON , *Chanteur François , habit & veste gris-de-fer , galonné d'un petit galon d'argent , chapeau & épée.*

FRÉDERIC , *Valet-de-chambre du Prince. Habit vert galonné en or avec des revers , boutons plats , petite perruque ronde.*

LES MUSICIENS du Prince , *en uniforme vert , paremens jaunes , petit galon d'argent.*

La Scène est dans le palais du Prince , dans un salon.

LE



LE PRINCE
WOURTSBERG.

PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

M. BRILLANTSON, FRÉDERIC.

FRÉDERIC.

ENTRE-VOUS ici, Monsieur le François?

M. BRILLANTSON.

Est-ce ici que demeure Monsieur le Baron
Schloff?

FRÉDERIC.

Oui, il va venir tout présentement à cette
chambre.

M. BRILLANTSON.

Je demande si c'est ici son logement.

Tome V.

E

FRÉDÉRIC.

Logement ?

M. BRILLANTSON.

Oui, si c'est où il se couche, où il s'habille ?

FRÉDÉRIC.

Ah, vous voulez dire son quartier.

M. BRILLANTSON.

Son quartier ?

FRÉDÉRIC.

Oui, ce n'est pas à le droite du Château, il faut marcher encore plus.

M. BRILLANTSON.

Eh-bien, je vais aller chez lui.

FRÉDÉRIC.

Non, il faut attendre ici, il viendra parler à vous. Tenez, je entends je crois.

M. BRILLANTSON.

Je vais.....

FRÉDÉRIC.

Non, reste vous-là, il m'a dit : je vais regarder. *Il regarde à la porte.* C'est point encore.

M. BRILLANTSON.

Comment appelez-vous cet endroit-ci ?

FRÉDÉRIC.

Endroit-ci ?

M. BRILLANTSON.

Oui, cette chambre ?

FRÉDÉRIC.

C'est le quartier du Prince, il dort encore plus là-bas, dans les autres.

M. BRILLANTSON.

J'entends.

FRÉDÉRIC.

Tenez, je crois que voilà, Monsieur Baron.
Oui, c'est lui véritablement. Je suis plus bon présentement, j'ai marche sur la princesse.

SCENE II.

Le BARON, BRILLANTSON.

Le BARON.

EH bonjour, Monsieur Brillantson, je suis fort content de vous voir dans cette pays.

M. BRILLANTSON.

Je craignois bien que vous ne fussiez pas de retour de vos voyages.

Le BARON.

Pardonne-moi, je suis retourné il y a plus que cinq mois. Paris il est toujours joli ? je suis été

E ij

fort charmé de ma dernière voyage ; c'est un Ville qu'il est fort agréable , fort charmant ! Pourquoi-donc vous , il quitte la France ?

M. BRILLANTSON.

C'est que je suis bien-aise de voir un peu l'Allemagne, on m'a dit qu'il falloit tout connoître.

Le BARON.

Cette Pays il est bon. Et Mademoiselle Perfil, comment il est à présent ?

M. BRILLANTSON.

Elle danse toujours à l'Opéra.

Le BARON.

Oui, mais je dis son santé ?

M. BRILLANTSON.

Est-ce que vous l'avez connue ?

Le BARON.

Oh, tiaplement !

M. BRILLANTSON.

Je ne sçavois pas.

Le BARON.

Il m'a coûté encore plus avec cela de l'argent beaucoup ; mais j'ai aimé encore grandement. Son mere il boit fortement ; mais il aime encore beaucoup l'argent bien plus fort.

M. BRILLANTSON.

C'est une vilaine femme ; mais Mademoiselle
Perfil , est une fille charmante !

Le BARON.

Oh , je sçai fort bien ; c'est là ou j'ai fait avec
vous mon connoissance , vous avez oublié ?

M. BRILLANTSON.

Ah , c'est vrai. Eh bien ; c'est elle qui est cau-
se que j'ai été obligé de sortir de France.

Le BARON.

Tiuple ! je sçavois pas.

M. BRILLANTSON.

Il y a huit jours ; c'est un malheur qui m'est
arrivé , à quoi je ne m'attendois pas ; c'est Mon-
sieur le Comte de Rondeville , qui est son
amant à présent , il étoit allé à Versailles pour
trois jours , elle m'a dit de venir souper avec elle ,
il nous a surpris ; il est entré l'épée à la main ;
en voulant l'éviter , je l'ai poussé contre une porte
qui l'a blessé ; il est tombé sans connoissance , on
m'a dit qu'il étoit fort malade , & on m'a con-
seillé de me sauver ; j'ai pensé que vous pour-
riez me rendre service , soit ici où ailleurs , &
je suis venu vous trouver , Monsieur le Baron.

Le BARON.

Voulez-vous rester avec le Prince ? il donne-

ra à vous de l'argent , pour chanter à son Concert.

M. BRILLANTSON.

Je ne demande pas mieux.

Le BARON.

Il a un pon musique.

M. BRILLANTSON.

Je le sçais : si par votre moyen , je pouvois lui être présenté.....

Le BARON.

Je ferai fort content ; mais il faut parler avec Monsieur la Chambellan , & je dirai ; il vient ici , à ce moment. Je vais montrer vous à lui , & je dirai comme vous il chante fort pon.

M. BRILLANTSON.

Je vous en ferai très-obligé.

Le BARON.

Il faut que je dise encore , avant que le Chambellan il vient.

M. BRILLANTSON.

Qu'est-ce que c'est ?

Le BARON.

C'est que quand il parle , il faut toujours vous dire à lui , votre Excellence.

M. BRILLANTSON.

Je le dirai.

Le BARON.

Et au Prince , votre Altesse...

M. BRILLANTSON.

Cela n'est pas bien difficile , parlent-ils François ?

Le BARON.

Il parle pas beaucoup la Chambellan ; mais il entend le langue.

M. BRILLANTSON.

Et le Prince ?

Le BARON.

Il parle fort pon , comme moi je parle.

M. BRILLANTSON.

Et vous parlez bien.

Le BARON.

Plus que quand je suis été à Paris. Voilà Monsieur la Chambellan. Laisse-moi dire à lui , & éloigne-vous ; la respect ici il est fort en recommandation.



SCENE III.

Le CHAMBELLAN, Le BARON,
M. BRILLANTSON, *se tenant loin.*

Le BARON.

Entrez, Monsieur le Chambellan. Je n'ai pas encore eu l'honneur de vous voir aujourd'hui : comment vous êtes-vous trouvé du vin d'hier ?

(a) **H**EREIN, Herr Chambellan. Ich hab die ehre nicht gehabt sie heute zu sichen, wie haben sie sich nacd dem gestrigen wein befunden ?

Le CHAMBELLAN.

Fort mal, Baron ; le vin m'a fait mal à la tête & au ventre ; je n'ai pas dormi de toute la nuit.

Gar nicht gut, Baron ; der wein hat mir kopff und bauch wehe gemacht ; ich habe die gantze nacht nicht geschlaffen.

Le BARON.

Que ne buviez-vous aussi du vin de Champagne ? Il étoit en vérité excellent, & il passe tout de suite.

Sie haben auch keinen Champagnier wein trincen wollen ? Er war warhaftig recht gut, 'und ist gleich passirt.

(a) Tout ce qui est en Allemand peut se dire, en contrefaisant cette langue, sans rien exprimer.

Le CHAMBELLAN.

Oui ; mais je le crains
à cause de la goutte.
Quel est cet homme-
là , n'est - ce pas un
François ?

Ja ; aber ich fürcht ihn
wegen dem podagra. Wer
ist dieser mensch , ist er
nicht ein Franzose ?

Le BARON.

Oui , & c'est un fort
galant homme.

Ja ; es ist ein sehr galan-
ter mensch.

Le CHAMBELLAN.

Est-il Gentilhomme ? Ist es ein Edel-mann ?

Le BARON , *présentant M. Brillantson.*

Non , Monsieur le
Chambellan ; c'est un
Virtuose , c'est un Mu-
sicien que j'ai connu
à Paris , dans mon der-
nier voyage en France.

Nein , mein Herr Cham-
bellan ; es ist ein Virtuose ,
ein großer Muscant , den
ich in meiner letzten reize
nach Franckreich hab ken-
nen lernen.

Le CHAMBELLAN.

Ah ! fort bien , fort
bien.

Ah ! gut , gut.

Le BARON.

Je voulois vous de-
mander si vous vou-
driez avoir la bonté
de le présenter au
Prince.

Ich hab sie fragen wol-
len ob sie ihn an ihro ho-
heit dem Herrn Prince pre-
sentiren wolten.

Le CHAMBELLAN.

Si vous le connois-
sez , je le veux de tout

Wenn sie ihn kennen ,
so will ich es von hertzen

mon cœur. Quel est son talent ? Joue-t-il du violon, du clavecin, de la flûte, ou du baf-son ?

gerne. Was ist sein talent ? Spielt er die violin, die floete, das clavier oder den tagott ?

Le B A R O N.

Non ; mais il a une très-belle voix , & il chante fort bien.

Nein ; er hat eine schone stimme , und singt sehr gut.

Le C H A M B E L L A N.

Ah ! c'est fort bien , j'en suis ravi ; je le présenterai au Prince : a-t-il une voix de des-fus ; est-il comme les Italiens ?

Ah ! das ist sehr gut , das freuet mich ungemein ; ich werde ihm dem Printzen presentiren : hat er eine discant stimme ; wie die Italianer ?

Le B A R O N.

Point du tout.

Nein , nein , es fehlt ihm nichts. (à M. Brillantson.)

Il demande si vous êtes Italien ; vous m'entendre pon ?

M. BRILLANTSON , *riant.*

Il me fait bien de l'honneur.

Le B A R O N.

Il ne save pas qu'il n'y a point en France.

M. BRILLANTSON.

Affurez-le bien que nous ne suivons pas cet usage-là.

Le CHAMBELLAN.

Eh bien , je n'entends pas. Nun , nun , ich versteh mich nicht darauf.

Le B A R O N.

Ce n'est pas l'usage en France ; & vous voyez bien qu'il a de la barbe. Es ist die mode nicht in Frankreich ; und sie sehen , ja wohl dafs er einen bart hat.

Le CHAMBELLAN.

Barbe y a ; je vous fais ma compliment.

M. BRILLANTSON.

Je vous remercie bien mon Excellence. (*au Baron.*) Qu'est-ce qu'il a dit ?

Le B A R O N.

Il vous fait compliment sur ce que vous avez de la barbe.

Le CHAMBELLAN.

Comment vous appelez-vous ? Wie heisset ihr ?

Le B A R O N.

Il demande votre nom.

M. BRILLANTSON.

Brillantson , mon Excellence.

Le CHAMBELLAN.

Brillantson ?

M. BRILLANTSON.

Oui, mon Excellence.

Le CHAMBELLAN.

Monsieur le Baron,
a-t-il été a quelques
Spectacles en France?

Mein Herr Baron, ist er
in einigen Spectackeln in
Franckreich gewesen?

Le BARON.

Non, point du tout.

Nein, gantz und gar
nicht. (*à M. Brillantson.*)
Il demande si vous chantiez à quelque Spec-
tacle à Paris.

Le CHAMBELLAN.

Hé bien, Baron; wie?

M. BRILLANTSON.

Dites-lui que j'allois être reçu à la Comédie
Italienne, quand je suis parti de Paris.

Le BARON.

J'entends le Prince.

M. BRILLANTSON.

Où faut-il que je me place?

Le BARON.

Là-bas.

M. BRILLANTSON.

Ici?

Le BARON.

Oui, fort bien.

Le CHAMBELLAN.

Où va donc notre chanteur ? Wo geht dann der singer hin ?

Le BARON.

C'est le Prince qui arrive. Der Prince kommt eben herein.

Le CHAMBELLAN.

Ah ! fort bien , fort bien. Ah ! gut , gut.

S C E N E I V.

Le PRINCE, Le CHAMBELLAN,
Le BARON, M. BRILLANTSON.

Le PRINCE.

Ah ! bon jour , Baron Schloff. Chambellan , vous n'avez pas voulu venir à la promenade ?

AH ! bon jour , Baron Schloff. Chambellan , ihr habt nicht auf die promenade kommen wollen ?

Le CHAMBELLAN.

Je demande pardon à votre Altesse ; mais je suis encore malade du souper d'hier : j'espère que cela ira mieux demain.

Ihre Hoheit werzeihen mir ; ich bin noch kranck von dem gestrigen nacht essen : aber ich hoffe es wird morgen besser gehen.

Le PRINCE.

Vous n'êtes plus bon à rien, Chambellan, si vous ne supportez pas mieux le vin que cela. Vous ne chassez plus: je ne vous conseille pas de vous marier non plus.

Ihr taugt nichts mehr, Chambellan, wann ihr nicht mehr trincken konnt. So jagt ihr auch nicht mehr: und ich rathe euch das ihr auch nicht mehr heurathet.

Le CHAMBELLAN.

Il plaît à votre Altesse de badiner.

Ihre Hoheit belieben zu fexiren.

Le PRINCE.

Baron Schloff.

Le BARON.

Votre Altesse.

Le PRINCE.

Je dis que la Chambellan, il n'est plus bon pour la plaisir, qu'il faut pas qu'il cherche non plus la mariage; il feroit aussi malade pour cela. (*Il rit.*)

Le BARON.

Je crois au contraire, votre Altesse, que Monsieur le Chambellan, il trouveroit mieux de son fanté.

Le PRINCE.

Le Baron a fort bonne opinion de vous, Chambellan.

Der Baron denckt sehr gut von euch, Chambellan.

Le CHAMBELLAN.

Mon Prince, je crois Ihre Hoheit, ich glaub
qu'il dit vrai. er sagt wahr.

Le PRINCE.

Je ne le crois pas. Ich glaub es nicht. Wer
Qui est cet homme-là? ist dieser mensch? Ist er
Est-ce un François? ein Franzose?

Le BARON.

Oui, votre Altesse. Oui, votre Altesse. Re-
Parlez donc, Monsieur den sie doch, Herr Cham-
le Chambellan. bellan.

Le CHAMBELLAN.

Tout-à-l'heure. C'est Gleich im augemblik.
un Musicien François Es ist ein Franzosicher Mu-
que le Baron a connu sificant den der Baron in
en France, & qui de- Franckreich gekennt hat,
sireroit avoir l'honneur und welcher die ehre ha-
d'entrer au service de ben mochte bey ihro Ho-
votre Altesse. heit in diensten zu sein.

Le PRINCE.

Ah! fort bien, je prendrai avec grand plaisir.
Baron Schloff.

Le BARON.

Votre Altesse?

Le PRINCE.

Faites venir plus proche cette Franzose.

Le **BARON**, à *M. Brillantson*.

Allons, approchez-vous du Prince.

Le **PRINCE**.

Il a un pon fifache.

M. BRILLANTSON.

Je me porte fort bien, mon Altesse.

Le **PRINCE**, *riant*.

Ah! ah! ah! je dis pas cela. Baron Schloff,
comment dit-on phifionomie en François? wie heisset phifionomie
auf Frantzofich?

Le **BARON**.

Phifionomie, votre Altesse.

Le **PRINCE**.

Ja, ja; phifionomie pou, je veux dire.

M. BRILLANTSON.

Vous avez bien de la bonté, mon Altesse.

Le **PRINCE**.

Chambellan, j'ai
douze chevaux Danois,
qui arrivent avec dix
Anglois.

Chambellan, ich hab
zwolff Danifche pferde die
an kommen mit noch zehn
Englifchen.

Le **CHAMBELLAN**.

Pour la chaffe?

Vor die jagt?

Le **PRINCE**.

Oui, oui.

Ja, ja.

Le

Le CHAMBELLAN.

Bon, bon.

Gut, gut.

Le PRINCE.

Baron Schloff.

Le BARON.

Votre Altesse ?

Le PRINCE.

Quel est le talent de ce François pour la musique ?

Le BARON.

Il chante fort bon.

Le PRINCE.

Est-ce un voix gros ?

Le BARON.

Non. (à M. Brillantson.) Dites au Prince comme il est votre voix.

M. BRILLANTSON.

C'est une haute-contre, mon Altesse.

Le PRINCE.

Haute-contre ? je sava pas.

Le BARON, à M. Brillantson.

C'est comme à l'Opéra, l'Amoureux il est ordinairement ?

M. BRILLANTSON.

Oui, Monsieur le Baron.

Le PRINCE.

Ah ! je dis présentement. Il y a un Chanteur que je voyois à Paris, dans ma voyage.

M. BRILLANTSON.

Le Gros ?

Le PRINCE.

Le Gros, quoi ?

M. BRILLANTSON.

C'est le Gros qu'il s'appelle.

Le PRINCE.

Qu'il s'appelle ?

Le BARON.

Oui, c'est le nom du Chanteur, le Gros.

Le PRINCE.

Ah ! je comprenois pas, le Gros. (*Il rit avec le Baron excessivement.*)

M. BRILLANTSON.

C'est son nom, mon Altesse.

Le PRINCE.

Non, non, je savois encore autrement la nom.

M. BRILLANTSON.

Ah ! c'est Geliote.

Le PRINCE.

Juliete, ja. C'est un Chanteur, qu'il n'y a point en Italie.

M. BRILLANTSON.

Non, mon Alteſſe.

Le PRINCE, *au Baron.*

Je voudrois entendre cette Chanteur, ſi il peut dire à ce moment.

Le BARON.

Monſieur Brillantſon, le Prince, il voudroit entendre vous chanter, à ce moment.

M. BRILLANTSON.

Il n'a qu'à ordonner.

Le PRINCE.

C'eſt pon. Il faut dire au Princeſſe Gudule, & au Princeſſe Ulrique.

Le BARON.

Je vais aller.

Le PRINCE.

Non, non; envoye-vous Frédéric, & dites auſſi à mon muſique pour l'accompagnement de venir avec.

Le BARON.

Frédéric, entendez-vous?

FRÉDÉRIC.

Fort pon. Je vais dire au musique, il est là : tout de suite il va entrer.

SCENE V.

Le PRINCE, Le CHAMBELLAN,
Le BARON, M. BRILLANTSON.

Le PRINCE.

BARON Schloff?

Le BARON.

Votre Altesse.

Le PRINCE.

Vous avez connu cette garçon à Paris?

Le BARON.

Oui, votre Altesse.

Le PRINCE.

C'est fort pon. Herr Chambellan?

Le CHAMBELLAN.

Qu'ordonne votre
Altesse?

Was befehlen ihro Ho-
heit?

Le PRINCE.

Aimez-vous la mu-
sique?

Liebet ihr die musique?

Le CHAMBELLAN.

C'est selon ce qu'elle est ; il faut savoir le genre. Nach dem sie ist, es ist zu wissen welche.

Le BARON.

Monsieur le Chambellan , il se plaira fort avec ce Musicien.

Le PRINCE.

Je crois aussi. Ah ! voilà le Princesse , je crois. Non , c'est le mousique. Baron Schloff , dites au Frantzouse qu'il parle avec mon musique.

S C E N E V I.

Le PRINCE , Le CHAMBELLAN ,
Le BARON , M. BRILLANTSON ,
Les MUSICIENS.

Le BARON.

PLACEZ les Musiciens du Prince , & dites à eux ce que voulez chanter.

M. BRILLANTSON.

Je vais leur dire. (*Il leur parle tout bas , & ils se placent.*)



SCENE VII.

Le PRINCE , La Princesse GUDULE ,
 La Princesse ULRIQUE , Le BARON ,
 Le CHAMBELLAN , FRÉDERIC ,
 Les MUSICIENS.

Le PRINCE.

PRINCESSE Gudule , marche-là , & vous Prin-
 cesse Ulrique , porte vous ici. (*Il les fait as-
 seoir , & il s'assied entr'elles deux.*)

La Princesse GUDULE.

Quel est ce Musi- Wer ist dieser Musi-
 cien ? cant ?

Le PRINCE.

C'est un François. Er ist ein Franzose.

La Princesse ULRIQUE.

Ah ! bon , un Fran- Ah ! gut , ein Franzose.
 çois.

Le PRINCE.

Baron Schloff.

Le BARON.

Votre Altesse.

Le PRINCE.

Dites au Musicien de chanter.

Le BARON.

Je dis à ce moment. (*Il va lui parler bas.*)

La Princesse ULRIQUE.

Princesse , il paroît que le Baron connoît beaucoup ce Musicien. Princesse, es scheint der Baron kenne diesen Muscanten wohl.

La Princesse GUDULE.

Oui ; il ne faut pas parler quand il chantera. Ja ; aber man muß nicht reden wann er singt.

Le PRINCE.

Oui, oui. Ja, ja.

La Princesse ULRIQUE.

Il n'arrive donc que d'aujourd'hui ? Er komt dann heute erst an ?

Le PRINCE.

Oui, oui. Ja, ja.

La Princesse ULRIQUE.

C'est donc un bon chanteur François ? Er ist dann ein guter Franzosicher singer ?

Le PRINCE.

Attendez, attendez : Paix. Warthet, warthet : stil.

M. BRILLANTSON, *chante.*

Fatal amour, cruel vainqueur !
Quel trait as-tu choisi, pour me percer le cœur ?

Le P R I N C E.

Baron Schloff?

Le B A R O N.

Altesse. (*Il se met derriere le fauteuil du Prince.*)

Le P R I N C E.

Dites à cette Mousicien qu'il marche plus vite avec le chant.

Le B A R O N.

Oui, oui.

Ja, ja.

M. B R I L L A N T S O N.

Je tremblois de t'avoir pour maître;
J'ai crains d'être sensible; il falloit m'en punir:
Mais devois-je le devenir
Pour un objet qui ne peut l'être?

Le P R I N C E.

Baron Schloff, dites donc qu'il marche plus vite.

Le B A R O N.

Je vais dire.

La Princesse G U D U L E.

Une autre, une autre. Ein anders, ein anders.

Le P R I N C E.

Une autre?

Ein anders?

La Princesse U L R I Q U E.

Oui, une autre; Ja, ein anders; dieses
ceci n'est pas bon. ist nicht gut.

La Princesse GUDULE.

Non, pas bon. Nein, nicht gut.

Le PRINCE.

Baron Schloff, dites qu'il chante une autre.

Le BARON.

Je dirai aussi. (*Il va parler à M. Brillantson.*)
Le Prince, il demande une autre chanson.

M. BRILLANTSON.

Eh bien, je vais chanter l'objet qui regne.

Le PRINCE.

Baron Schloff, qu'est-ce qu'il va chanter ?

M. BRILLANTSON.

L'objet qui regne dans mon ame, mon Al-
tesse.

Le PRINCE.

De qui c'est-il ? De Phildor ?

M. BRILLANTSON.

Non, mon Altesse ; c'est de Rameau.

Le PRINCE.

Rameau ? j'aime mieux Phildor.

M. BRILLANTSON.

Je chanterai aussi un morceau de Philidor ;
si mon Altesse le desire.

La Princesse GUDULE.

Que dit le Musicien François ? Was sagt der Franzosische singer ?

Le PRINCE.

Il veut chanter un air de Rameau. Er will ein aria vom Rameau singen.

La Princesse GUDULE.

Ah ! oui, oui ; c'est bon. Ah ! ja, ja ; gut.

La Princesse ULRIQUE.

Bon, bon. Gut, gut.

Le PRINCE.

Attendez, attendez ; paix. Warthet, warthet ; stil.

M. BRILLANTSON, *chante.*

L'objet qui regne dans mon ame...

Le PRINCE.

Baron Schloff.

M. BRILLANTSON.

Des mortels & des Dieux doit être le vainqueur.

Le PRINCE.

Baron Schloff.

M. BRILLANTSON.

Chaque instant il m'enflâme....

Le PRINCE.

Baron Schloff.

M. BRILLANTSON.

D'une nouvelle ardeur,

Il m'enflâ, me.

Le PRINCE.

Baron Schloff, Baron Schloff, Baron Schloff,
Baron Schloff.

Le BARON.

Quoi, votre Altesse? Was, Altesse?

Le PRINCE.

Venez ici. Com ihr.

Dites qu'il chante un autre. Plus vite.

La Princesse GUDULE.

Une autre d'un Opé-
ra-Comique.

Ein anders aus einer
Opera-Comique.

Le PRINCE.

Oui, oui. Ja, ja.

La Princesse ULRIQUE.

Opéra-Comique.

Si jamais je prends un époux. . . .

Le PRINCE.

Qui est l'Auteur de cet Opéra-Comique ? Wer ist der Autor von dieser Opera Comique ?

La Princesse ULRIQUE.

C'est Gretry ; c'est du Huron. Der Gretry ; aus dem Huron.

Le PRINCE.

Bon , bon. Baron Schloff. Gut , gut. Baron Schloff.

Le BARON.

Quoi , votre Altesse ? Was , Altesse ?

Le PRINCE.

Demandez-lui s'il fait. (*à la Princesse Ulrique.*) Comment avez-vous dit ?

La Princesse ULRIQUE.

Si jamais je prends un époux : Herr Franzose.

M. BRILLANTSON.

Princesse ?

La Princesse ULRIQUE, *chante mal.*

Si jamais je prends un époux....

M. BRILLANTSON.

Oui , Princesse , je vais le chanter tout-à-l'heure.

La Princesse GUDULE.

Voilà une charmante chanson, Ulrique. Das ist ein charmantes liedchen, Ulrique.

Le PRINCE.

Paix, paix. Stil, stil.

M. BRILLANTSON, *chante.*

Si jamais je prends un époux,
Je veux que l'amour me le donne.

Le PRINCE.

Plus vite.

M. BRILLANTSON.

Qu'à la fête il vienne avec nous,
Et que sa main nous y couronne.

Le PRINCE.

Baron Schloff, reste-vous là? Je trouve point
qu'il marche assez vite sur le chanson.

Le BARON.

Je dirai.

La Princesse GUDULE.

Bonne chanson. Ein gutes lied.

Le PRINCE.

Oui, oui, brave compositeur.

M. BRILLANTSON.

Un choix contraire à nos desirs,
Deviens une source de larmes.

Le PRINCE.

Marche, marche donc.

M. BRILLANTSON.

La liberté seule a des charmes,
Elle est la source des plaisirs.

Le PRINCE.

Baron Schloff, vous voyez bien qu'il ne
marche pas. Dites encore plus.

Le BARON.

Je dirai. (*Il va parler à M. Brillantson.*)

M. BRILLANTSON.

Mais c'est le mouvement.

Le BARON.

Faites toujours, puisque le Prince il veut.

M. BRILLANTSON.

Allons. (*Il chante plus vite.*)

Si jamais je prends un époux,
Je veux que l'Amour me le donne.

Le PRINCE.

Bravo.

La Princesse GUDULE.

Ja, ja.

M. BRILLANTSON.

Qu'à la fête il vienne avec nous,
Et que sa main nous y couronne.

La Princesse GUDULE.

Bravo.

La Princesse ULRIQUE.

Bravo.

Le PRINCE.

Nein, nein. Ecoute-moi ; & si vous voulez
chanter comme je dis, je prendre vous pour
mon service.

M. BRILLANTSON.

J'apprendrai de mon Altesse ; il n'a qu'à
dire.

Le PRINCE.

Ecoute un peu, Princesse Ulrique, Princesse
Gudule. Baron Schloff com ihr.

Il chante mal & vite.

Si jamais je prends un époux,
Je veux que l'Amour me le donne ;
Qu'à la fête il vienne avec nous,
Et que sa main nous y couronne.

M. BRILLANTSON.

Fort bien, fort bien, mon Altesse.

Le PRINCE.

Paix, paix. Stil, stil. (*Il chante, & il
fait un point d'orgue.*)

Et que sa main nous y couron... ne.

La Princesse GUDULE.

Bravo.

La Princesse ULRIQUE.

Bravo.

Le PRINCE.

Voilà comme je veux que la chant il soit
mené, voyez, voye-vous?

M. BRILLANTSON.

Oui, mon Altesse; c'est fort bien. Je ferai
des points d'orgue.

Le PRINCE.

Ja, toujours. Eh, Baron Schloff?

Le BARON.

Admirablement, votre Altesse.

Le

Le P R I N C E .

Si ce Musicien, il veut bien, je montre à lui comme je veux ; & s'il fait , je donne cinq cens ducats tous les ans.

M. BRILLANTSON.

Je ne demande pas mieux que de faire ce que mon Altesse voudra.

Le P R I N C E .

Je vous montre tous les airs de chant comme je voudrai ; & puis la point d'orgue que je veux toujours , dans tous les chansons ; voyez-vous ?

M. BRILLANTSON.

J'apprendrai avec grand plaisir de mon Altesse.

Le P R I N C E .

Eh bien , pour lors , je serai content. Alons , Chambellan , marchons sur le souper. Princesses Gudule , Ulrique , marche toujours avec la Chambellan. (*Elles s'en vont.*) Baron Schloff , je crois qu'il ira bien comme cela ; mais il fait pas encore comme je veux.

Le B A R O N .

Il fera sûrement.

Tome V.

G

98 *LE PRINCE WOURSTBERG.*

Le PRINCE.

Allons , marchons , le faim & le soif , ils
me font un grand invitation à souper. (*Ils
sortent tous.*)

Fin du soixante-troisieme Proverbe.

LE BOSSU.

SOIXANTE-QUATRIEME PROVERBE,



P E R S O N N A G E S .

LE CHEVALIER , sous le nom du PRÉSIDENT
DE ROUVIGNI , *bossu & borgne. Habit noir,
cheveux longs, sans chapeau.*

Mad. DE SAINT-CLAIR , *veuve. Bien mise,
avec prétentions.*

Mad. DE MOUSON , *veuve. Mise de bon goût.*

M. DE PIRMONT , *Officier de Cavalerie. En
uniforme.*

TOURANGEAU , *Laquais du Président, en
livrée.*

*La Scène est chez le Président, à Lyon, dans
un second salon.*



LE BOSSU.

P R O V E R B E.

SCENE PREMIERE.

Le PRÉSIDENT, TOURANGEAU.

TOURANGEAU.

IL y a un Monsieur qui a envoyé savoir si vous étiez chez vous, Monsieur le Chevalier.

Le PRÉSIDENT.

Monsieur le Chevalier ! Comment, depuis que nous sommes ici, tu ne peux pas t'accoutumer à dire Monsieur le Président ?

TOURANGEAU.

Je vous demande pardon, Monsieur le Président ; c'est que lorsque nous sommes seuls, je n'y pense jamais ; mais devant le monde vous savez bien....

Le PRÉSIDENT.

Allons, c'est bon. Qu'est-ce que c'est que ce Monsieur ?

TOURANGEAU.

C'est un Officier, à ce qu'on m'a dit.

Le PRÉSIDENT.

Je parie que c'est Pirmont.

TOURANGEAU.

Pirmont ? oui ; c'est comme cela qu'on l'a nommé.

Le PRÉSIDENT.

Il faut le laisser entrer.

TOURANGEAU.

J'entends quelqu'un ; c'est peut-être lui.

Le PRÉSIDENT.

Sors ; c'est lui-même.



S C E N E I I.

Le PRÉSIDENT, M. De PIRMONT.

Le PRÉSIDENT.

MONSIEUR, donnez-vous donc la peine d'entrer.

M. De PIRMONT.

Monsieur le Président, vous ferez sans doute étonné de ma visite ; mais j'ai été si surpris hier à l'assemblée, lorsque je vous ai vu, de vous trouver une parfaite ressemblance avec un de mes amis, que je me suis proposé d'avoir l'honneur de vous venir voir ; & plus je vous regarde, plus cette ressemblance augmente.

Le PRÉSIDENT.

Vous voulez apparemment parler de mon frere le Chevalier ; il est un peu mieux fait que moi pourtant, convenez-en ?

M. De PIRMONT.

Monsieur....

Le PRÉSIDENT.

Et puis il a ses deux yeux, & je ne lui ressemble gueres de ce côté-là : mais en quoi je

lui ressemble beaucoup, c'est que je vous aime réellement autant qu'il peut vous aimer.

M. De P I R M O N T.

Mon sieur, je voudrais fort mériter l'honneur que vous me faites.

Le P R É S I D E N T.

Il ne faudra pas attendre long-tems pour cela. (*Il hausse le bandeau qu'il a sur un œil.*)

M. De P I R M O N T.

Que vois-je ?

Le P R É S I D E N T.

C'est moi-même.

M. De P I R M O N T.

Ah, Chevalier ! (*Il l'embrasse.*) Par quelle aventure ?...

Le P R É S I D E N T.

Je vais te l'expliquer. (*Il remet son bandeau.*)
Asseyons-nous. (*Ils s'assoyent.*)

M. De P I R M O N T.

Je ne comprends rien à cette mascarade !
Pourquoi cette bosse aussi ?

Le P R É S I D E N T.

A présent ce n'est qu'une plaisanterie ; mais c'est une chose très-sérieuse qui m'a fait prendre

ce parti-là. J'ai eu une affaire avec un homme que j'ai dangereusement blessé : comme il se porte mieux, tout est fini. Dans le premier moment j'ai craint qu'il ne mourût, & j'ai voulu me mettre en sûreté. J'ai un frere qui se nomme le Président de Rouvigni, qui est bossu est borgne, & qui voyage en Italie ; j'ai pris le parti de prendre son nom & sa tournure, & de venir ici. Tu fais que Lyon rassemble la meilleure compagnie ; j'y ai mené la vie la plus agréable depuis que j'y suis, & sans la moindre inquiétude.

M. De PIRMONT.

Mais puisque ton affaire est arrangée, pourquoi ne pas reprendre ta forme ordinaire, & ne pas retourner à Paris ?

Le PRÉSIDENT.

Tu ne croiras pas que fait comme me voilà, j'ai fait deux conquêtes ici.

M. De PIRMONT.

Bon !

Le PRÉSIDENT.

Mais de tout ce qu'il y a de mieux. Ce sont deux veuves fort riches.

M. De PIRMONT.

Que tu trompes peut-être ?

Le PRÉSIDENT.

Pas toutes les deux ; mais une d'elles pour venger l'autre.

M. De PIRMONT.

Est-ce celle auprès de qui tu étoit hier ?

Le PRÉSIDENT.

Oui , Madame de Saint-Clair, que je ne peux pas souffrir.

M. De PIRMONT.

Tu as raison : malgré sa beauté, c'est une femme odieuse ; elle est vaine, orgueilleuse, présomptueuse....

Le PRÉSIDENT.

Méprisante , dédaigneuse, insoutenable ! Pour Madame de Mouson....

M. De PIRMONT.

C'est une femme comme il y en a peu ; elle n'emprunte aucun art pour se faire aimer ; elle enchante par une noble simplicité ; tout attire vers elle , & elle inspire une heureuse confiance ; sans oser espérer d'en être aimé , on desire de lui plaire. Le charme qu'elle répand sur tout ce qui l'environne , surpasse même ce qu'on appelle bonheur avec une autre. Si c'est elle que tu veux venger, tu as bien raison.

Le PRÉSIDENT.

Elle-même. Tout bossu & borgne que j'étois forcé de paroître , j'essayai de lui plaire , & j'y réussis au point que je fus préféré à tous ceux qui s'empressoient autour d'elle ; cela m'y attacha encore plus fortement : je lui proposai de l'épouser , & elle y consentit.

M. De PIRMONT.

Mais il n'y a pas de bonheur pareil au tien.

Le PRÉSIDENT.

Je n'en conçois pas de plus grand ! Madame de Saint-Clair , rivale en beauté de Madame de Mouson , fit des plaisanteries très amères sur son goût pour moi ; je fus un peu inquiet que cela ne l'en détachât.

M. De PIRMONT.

Il falloit te montrer tel que tu es.

Le PRÉSIDENT.

Je voulus pousser cela plus loin , & j'eus de quoi être content ; car Madame de Mouson me dit les propos que Madame de Saint-Clair avoit tenu sur son choix ; mais que cela n'étoit pas étonnant de sa part , que c'étoit plutôt la figure qui la déterminoit que le mérite personnel. Je fus enchanté de la façon de penser de Madame

de Mouson sur moi , & dans la joie où j'étois....

M. De PIRMONT.

Tu lui fis voir que tu ne méritois pas les plaisanteries de Madame de Saint-Clair ?

Le PRÉSIDENT.

Point du tout ; je formai le projet de l'en faire repentir.

M. De PIRMONT.

Et comment ?

Le PRÉSIDENT.

En la rendant amoureuse de moi.

M. De PIRMONT.

J'aime cela tout-à-fait ; je voudrais que tu eusses réussi.

Le PRÉSIDENT.

On ne peut pas plus. Mais j'entends Madame de Mouson : viens souper ici ce soir , & tu feras témoin de la vengeance que j'ai imaginée. Elles y souperont toutes les deux.

M. De PIRMONT.

Je vais faire une visite , & je reviens tout de suite.



SCENE III.

Mad. De MOUSON, Le PRÉSIDENT,
TOURANGEAU.

TOURANGEAU.

MADAME de Mouson.

Le PRÉSIDENT.

Ah ! Madame , il est bien honnête à vous d'arriver de si bonne heure.

Mad. De MOUSON.

Honnête ! ce n'est pas là le mot , Président, convenez-en ? Vous savez le plaisir que j'ai à être avec vous.

Le PRÉSIDENT.

Madame, il ne peut pas surpasser le mien, je vous le jure. Si vous pouviez concevoir le bonheur que je goûte en vous aimant, cette sorte d'admiration que j'ai pour moi, d'avoir pu toucher un cœur comme le vôtre ! réellement vous finirez par me rendre d'un amour propre excessif.

Mad. De MOUSON.

Vous en dites autant, peut-être, à Madame de Saint-Clair ?

Le PRÉSIDENT.

Sûrement ; j'étudie auprès de vous tout ce que je dois lui dire , & elle n'imagine pas que c'est à vous qu'elle le doit.

Mad. De MOUSON.

Mais elle est fort jolie , & je ne ferois pas surprise qu'à la fin elle ne parvînt à vous plaire réellement.

Le PRÉSIDENT.

Cela feroit honneur à mon goût , à ma façon de penser , sur-tout après la comparaison que je dois faire de vous à elle. Quelle différence ! Que son ame est loin de ressembler à la vôtre ! Quel esprit que le sien ! En vérité il n'y a que le desir de vous venger qui puisse me faire supporter l'excès d'ennui & de dégoût qu'elle m'inspire.

Mad. De MOUSON.

Vous le dites , & je le dois croire ; mais je n'aime point ce desir que vous avez de me venger ; je vous l'ai déjà dit : que m'importe ce qu'elle a pu dire & penser : étoit-elle faite pour sentir tout ce que vous valez ? Tenez , Président , c'est plus votre amour propre que ma gloire que vous voulez satisfaire.

Le PRÉSIDENT.

S'il n'étoit question que de mon amour propre, la maniere dont elle l'a attaqué m'inquiéteroie peu ; je ne tiens pas beaucoup aux défauts qu'elle m'a reprochés.

Mad. De MOUSON.

Eh bien , en voilà assez. Mandez-lui tout simplement que vous êtes revenu à moi , & que je vais vous épouser : si elle vous aime , elle sera assez punie par les regrets de vous perdre.

Le PRÉSIDENT.

Oui ; mais elle ne conviendrait pas qu'elle m'a aimé , & je veux que tout le monde le sache.

Mad. De MOUSON.

Vous dites qu'elle consent à vous épouser ?

Le PRÉSIDENT.

Il est vrai.

Mad. De MOUSON.

Que voulez-vous de plus ?

Le PRÉSIDENT.

Elle veut que nous partions secrètement pour la Terre de Saint-Clair , pour aller nous y marier , & ne revenir que quand elle croira qu'on ne parlera plus de ce mariage : moi je n'aime

pas le mystère avec elle; je veux que mon triomphe éclate.

Mad. De MOUSON.

Allons, vous êtes fou. Finissez cette plaisanterie-là.

Le PRÉSIDENT.

Dès ce soir même.

Mad. De MOUSON.

Comment?

Le PRÉSIDENT.

Elle vient souper ici avec vous.

Mad. De MOUSON.

Quel est votre projet?

Le PRÉSIDENT.

Puisque vous êtes arrivée avant elle, il faut que vous vous cachiez; sûrement elle va venir. Entrez dans ce cabinet, & vous n'en sortirez que quand vous le jugerez à propos. Vous me ferez des reproches de vous avoir sacrifié à elle; je ferai l'étonné de l'excès de jalousie que vous montrerez; elle sera enchantée de triompher devant vous, & je me charge du reste.

Mad. De MOUSON.

A quoi cela fera-t-il bon?

Le

Le PRÉSIDENT.

À l'humilier, & peut-être à la corriger.

Mad. De MOUSON.

Vous ne la corrigerez point; & je me suis bien des fois repentie de la lettre que vous avez exigé de moi, pour la faire tomber dans le piège que vous vouliez lui rendre. Il n'y a peut-être jamais eu que vous, qui ait désiré de celle qu'il aime, qu'elle lui écrive qu'elle ne l'aime plus.

Le PRÉSIDENT.

Cela a bien réussi. J'entends quelqu'un; sauvez-vous dans le cabinet.

Mad. De MOUSON, *se levant.*

Avouez que vous me faites faire tout ce que vous voulez. (*Elle entre dans le cabinet.*)

S C E N E I V.

Le PRÉSIDENT, Mad. De SAINT-CLAIR,
TOURANGEAU.

TOURANGEAU.

MADAME de Saint-Clair.

Mad. De SAINT-CLAIR.

En vérité, Président, il faut que je vous

aime beaucoup pour venir ici , aujourd'hui.

Le PRÉSIDENT.

Quand ce ne seroit que pour me charmer de nouveau par cette assurance. . . .

Mad. De SAINT-CLAIR, *s'affoyant.*

Sans votre souper , je ne ferois pas sortie , Président ; mais je vous avoue que j'ai tout espéré du plaisir de me trouver chez vous.

Le PRÉSIDENT.

Vous me comblez de joie ! Et je ne fai pas de quoi vous pouvez-vous plaindre ; car en honneur vous n'avez jamais été si belle : vos yeux. . . .

Mad. De SAINT-CLAIR.

Ne les regardez pas , Président.

Le PRÉSIDENT.

Que je me refuse au plaisir d'y lire mon bonheur : ah ! je ne me traiterai jamais avec tant de cruauté.

Mad. De SAINT-CLAIR.

Il semble que vous m'aimiez réellement ?

Le PRÉSIDENT.

Comment réellement ? Qui pourroit vous en faire douter un instant ? vous m'allarmez !

M. De SAINT-CLAIR.

Je ne fai , je crains que vous ne vous trompiez

vous-même : de plus , vous revoyez Madame de Mouson ; elle a bien des charmes , Président ! c'est une personne d'un si grand mérite ; elle en avoit tant découvert en vous , les hommes sont flattés de cela , c'est tout simple ; & puis elle a tant de graces , un peu gauches à la vérité ; mais vous autres , vous ne distinguez pas tout cela.

Le PRÉSIDENT.

Tout ce qui peut charmer en vous m'a-t-il échappé ?

Mad. De SAINT-CLAIR.

Ah ! point de comparaison , s'il vous plaît ; je craindrois trop d'être anéantie devant elle ; c'est une bonne petite femme , je l'ai aimée autrefois.

Le PRÉSIDENT.

C'est dans ce tems-là que vous avez blâmé son goût pour moi.

Mad. De SAINT-CLAIR.

Ah ! ne parlons plus de cela ; je me fais horreur à moi-même de vous avoir si mal connu ; je me suis fait justice depuis , en vous disant qu'elle n'étoit pas digne de vous , & je vous l'ai prouvé , je crois , en vous aimant.

H ij

Le PRÉSIDENT.

J'en suis pénétré de reconnaissance. Elle a été piquée que je vous préférasse.

M. De SAINT-CLAIR.

Oui, elle a eu la sottise de vous écrire qu'elle ne vous aimoit plus; je vous avoue que celui-là m'a charmé.

Le PRÉSIDENT.

C'étoit une noirceur que vous m'aviez fait là d'avoir ridiculisé son goût pour moi.

Mad. De SAINT-CLAIR.

Je vous l'ai dit, si je ne vous avois pas déjà aimé, est-ce que ce qu'elle peut faire m'importe assez pour m'en devoir occuper.

Le PRÉSIDENT.

Oui; mais la maniere dont vous vous êtes récriée par-tout, n'annonçoit rien qui me fût favorable; vous aviez même fait penser comme vous la plupart des femmes de Lyon. Puisque vous m'aimez, la réparation ne doit rien vous coûter.

Mad. De SAINT-CLAIR.

Mais je vous épouse, Président, que voulez-vous de plus?

Le PRÉSIDENT.

Que ce ne soit pas dans votre Terre ; que ce soit ici aux yeux de toute la ville.

Mad. De SAINT-CLAIR.

C'est une folie que cette prétention-là ! d'ailleurs la représentation me déplaît à mourir.

Le PRÉSIDENT.

Vous n'êtes pas accoutumée au monde ?

Mad. De SAINT-CLAIR.

Ce n'est pas cela ; mais....

Le PRÉSIDENT.

Mais, c'est que vous rougissez de votre choix ; après le langage que vous avez tenu.

Mad. De SAINT-CLAIR.

Quelle idée !

Le PRÉSIDENT.

Mais pourquoi ne pas déclarer ce mariage ? Si vous ne voulez pas qu'il se fasse ici, je vous suivrai par-tout où vous voudrez.

Mad. De SAINT-CLAIR.

Si vous voulez que je vous en dise la véritable raison, c'est que je promis à la mort de mon mari de ne me jamais remarier ; il est vrai que je n'étois qu'un enfant.

Le PRÉSIDENT.

On connoît la valeur de ces promesses-là, & elles ne doivent point vous arrêter.

Mad. De SAINT-CLAIR.

Rien ne peut vaincre mes répugnances là-dessus.

S C E N E V.

M. De PIRMONT, Le PRÉSIDENT,
Mad. De SAINT-CLAIR, TOURANGEAU.

TOURANGEAU.

MON SIEUR de Pirmont.

Mad. De SAINT-CLAIR.

Quoi ! vous connoissez Monsieur de Pirmont ?

Le PRÉSIDENT.

Il est mon ami depuis long-tems ; je n'ai point de secrets pour lui , Madame ; consentez que je lui apprenne mon bonheur.

Mad. De SAINT-CLAIR.

Puisqu'il est de vos amis, il partagera sûrement notre satisfaction : oui, Monsieur, j'épouse le Président ; mais j'exige de vous de n'en point parler encore.

SCENE VI.

Mad. De SAINT-CLAIR, Mad. De MOUSON, Le PRÉSIDENT, M. De PIRMONT.

M. De MOUSON, *sortant du cabinet.*

Pour moi, Madame, qui ne suis point dans le secret, j'espère que vous ne trouverez pas extraordinaire que j'apprenne à tout le monde, qu'après avoir si hautement blâmé mon goût pour le Président, vous voulez bien l'épouser pour réparer vos torts.

Mad. De SAINT-CLAIR.

Quoi, Madame? ...

Mad. De MOUSON.

J'ai tout entendu, & vos projets, & tout ce que vous avez dit de moi; & comme je ne veux pas que votre façon de penser sur mon compte soit un secret non plus, je vais l'apprendre à tout le monde, ainsi que votre mariage.

M. De PIRMONT.

Mesdames, si vous voulez passer dans le salon, il y a déjà nombreuse compagnie à qui vous ferez sûrement le plus grand plaisir.

H iv

Mad. De SAINT-CLAIR.

Eh bien , Madame , je vais y aller. Quelque chose que vous disiez , mon fort vous fait envie ; puisque la jalousie vous a portée à nous écouter ; & le choix d'une femme aussi parfaite que vous , ne peut que me faire honneur : il vous en restera toujours la gloire de m'avoir éclairée sur ce que vaut le Président. Oui , Madame , je l'épouse , & je vous l'apprends , & j'en recevrai vos complimens avec la plus grande satisfaction.

Le PRÉSIDENT.

Voilà tout ce que je voulois.

Mad. De MOUSON.

Vous jouissez de tout votre triomphe ; mais du moins vous ne blâmez plus l'amour qu'il m'a inspiré.

Mad. De SAINT-CLAIR.

Non , Madame , je vous promets de n'en plus parler.

Mad. De MOUSON.

Président , passons dans le salon.

Le PRÉSIDENT.

Non , Madame ; il faut savoir auparavant si Madame de Saint-Clair voudra souper ici.

Mad. De SAINT-CLAIR.

Oui , oui , Président , tous mes scrupules sont levés.

Le PRÉSIDENT , à *Mad. de Saint-Clair.*

Les miens ne le sont pas tout-à-fait : je vous ai fait une trahison abominable , j'en conviens ; mais vous m'aviez traité avec trop de mépris , j'ai voulu vous prouver que j'érois plus digne que vous ne pensiez , d'être aimé d'une honnête femme ; & après vous avoir tout avoué , je dois vous apprendre aussi que ce n'est que Madame de Mouson pour qui je puisse vivre , & que je l'épouse.

Mad. De SAINT-CLAIR.

Quoi ! monstre....

Le PRÉSIDENT.

J'ai pu vous le paroître jusqu'à présent ; mais je vais me montrer tel que je suis. (*Il ôte son bandeau , & fait disparaître sa bosse.*)

Mad. De SAINT-CLAIR.

Que vois-je?....

Mad. De MOUSON.

Est-il bien possible!....

Le PRÉSIDENT.

Oui , Madame , je ne suis point le Président de Rouvigny , mais son frere , le Chevalier de la Milliere , l'ami de Pirmont , qu'une affaire d'honneur avoit fait cacher sous le nom du Président.

Mad. De MOUSON.

Et vous m'avez laissé ignorer tout cela. Ah , Chevalier !....

Le PRÉSIDENT.

Je voulois vous venger de Madame , avant de vous rien apprendre , & que vous ne puissiez pas l'empêcher ; ce que vous auriez sûrement fait , si vous aviez tout sçû.

Mad. De SAINT-CLAIR , *avec dépit.*

Monsieur de Pirmont , donnez-moi la main , je vous prie.

Le PRÉSIDENT.

Quoi , Madame , vous ne foupez pas ici ?

Mad. De SAINT-CLAIR.

Je ne veux les revoir de ma vie. (*Elle s'en va.*)

Le PRÉSIDENT.

Pirmont , tu reviendras ?

M. De PIRMONT.

Sûrement.

SCENE VII.

Mad. De MOUSON, Le PRÉSIDENT.

Mad. De MOUSON.

JE voudrois pouvoir cacher cette aventure à tout le monde.

Le PRÉSIDENT.

Vous êtes trop bonne, Madame.

Mad. De MOUSON.

Ne paroissez encore aujourd'hui qu'en Président de Rouvigny.

Le PRÉSIDENT.

Je ne le puis ; je veux avoir le plaisir de voir approuver votre choix hautement, & ne plus vous exposer à trouver encore une Madame de Saint-Clair.

Mad. De MOUSON.

Ah ! Chevalier , je n'avois pas besoin de

vous voir mieux que vous n'étiez , pour vous aimer toujours.

Le P R E S I D E N T .

C'est ce qui fera que toute ma vie vous ne me verrez occupé que de ma reconnoissance & de mon bonheur.

Fin du soixante-quatrième Proverbe.

L A R O B E
D E C H A M B R E .

SOIXANTE-CINQUIEME PROVERBE.



P E R S O N N A G E S .

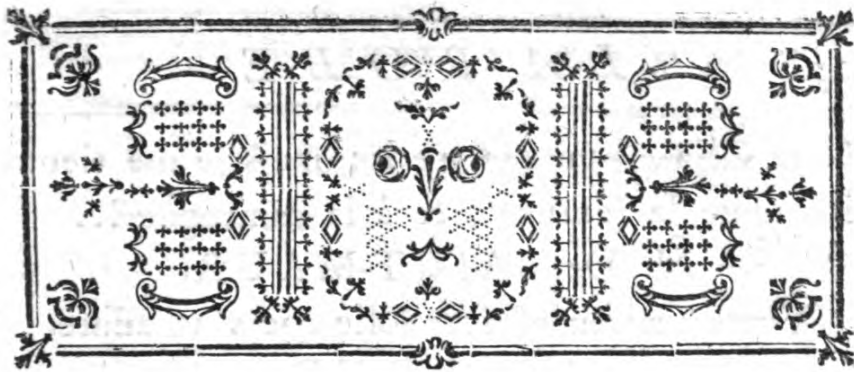
M. LE ROND , *veuf. Habit & veste brune à boutons d'or , perruque en bonnet.*

M. DE SAINT-MAUR. *Habit & veste à boutons d'or , couteau de chasse , perruque blonde à la brigadiere , canne & chapeau.*

Mlle. DE L'ÉPINÉ , *nièce de M. de Saint-Maur. En robe rayée , manteau de gaze noire , bonnet en papillon.*

DAME FRANÇOISE , *Gouvernante de M. le Rond. Robe d'Indienne brune , grand bonnet & tablier de cuisine.*

La Scène est à Vitri , près Paris , chez M. le Rond.



LA ROBE DE CHAMBRE.

PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

M. Le ROND, M. De SAINT-MAUR.

M. De SAINT-MAUR, *en entrant.*

VOILA le fallon, apparemment ?

M. Le ROND.

Oui ; n'est-il pas bien ?

M. De SAINT-MAUR.

Fort bien, fort bien.

M. Le ROND.

J'ai là ma chambre à coucher de plein pied
au jardin, un cabinet, & tout ce qu'il me

faut. Cela est un peu petit ; mais je me tiens ici toute la journée , & à la campagne....

M. De SAINT-MAUR.

Votre maison est fort jolie , je vous assure.

M. Le ROND.

Nous avons dans ce village une assez bonne compagnie , & j'y passe six mois de l'année. J'ai sept petits appartemens à donner qui ne font pas mal ; voulez-vous les voir ?

M. De SAINT-MAUR.

Non , je n'ai pas le tems.

M. Le ROND.

Pour un homme veuf il n'en faut pas davantage ; n'est-ce pas ?

M. De SAINT-MAUR.

Il y a bien des gens qui voudroient en avoir la moitié.

M. Le ROND.

Vous devriez venir passer comme cela quelque tems avec moi , & amener Mademoiselle votre nièce.

M. De SAINT-MAUR.

C'est ce que je viens vous proposer.

M. Le ROND.

Tout de bon ? Voilà qui est agir en ami. Et quand viendrez-vous ?

M. De

M. De SAINT-MAUR.

Aujourd'hui.

M. Le ROND.

Vous badinez ?

M. De SAINT-MAUR.

Non vraiment ; nous sommes venus dîner chez Madame de la Rue ; j'y ai laissé ma nièce pour venir vous faire cette proposition.

M. Le ROND.

Il falloit venir dîner ici tout de suite.

M. De SAINT-MAUR.

Je ne voulois pas venir m'établir comme cela de but en blanc tout d'un coup , sans vous prévenir.

M. Le ROND.

Voilà une jolie maniere , pour un ami de vingt-cinq ans ; car il y a vingt-cinq ans que nous étions ensemble chez le Procureur.

M. De SAINT-MAUR.

Il y en a vingt-huit , mon ami.

M. Le ROND.

Tant que cela ?

M. De SAINT-MAUR.

Oui , vraiment.

M. Le R O N D.

Ecoutez donc , je crois que vous avez raison ; car je me suis marié neuf ans après ; j'ai gardé ma femme onze ans , & il y a huit ans qu'elle est morte ; ceci est vrai. Comme le tems passe !

M. De SAINT-MAUR.

Qu'est - ce que cela fait , pourvu qu'on se porte bien.

M. Le R O N D.

Comme vous dites ; voilà le principal. Ah ça , je m'en vais prendre ma canne & mon chapeau , pour aller chercher Mademoiselle de l'Épine.

M. De SAINT-MAUR.

Voilà une belle cérémonie ! Elle joue au Wisth ; je vous l'amenerai : faites vos affaires.

M. Le R O N D.

Vous ne voulez pas ?

M. De SAINT-MAUR.

Non , non.

M. Le R O N D.

Mais c'est que cela seroit plus honnête.

M. De SAINT-MAUR.

Voulez-vous faire des façons avec nous ?

M. Le R O N D.

Vous savez bien que je n'en fais jamais.

M. De S A I N T - M A U R.

Tenez-vous donc tranquille.

M. Le R O N D.

Allons, puisque vous le voulez, je resterai pour donner des ordres à Dame Françoise, afin que votre nièce soit bien.

M. De S A I N T - M A U R.

Elle le fera toujours, dès qu'elle sera chez vous. Je vais la chercher.

M. Le R O N D.

Allez, allez, je vous attends.

M. De S A I N T - M A U R.

Bon jour, mon ami,

M. Le R O N D.

Vous me faites réellement plaisir. Adieu.
(*Il appelle.*) Dame Françoise, Dame Françoise ?



S C E N E I I.

M. Le ROND, Dame FRANÇOISE.

Dame FRANÇOISE, *apportant une robe-de-chambre.*

EH bien, me voilà, me voilà; il ne faut pas crier si fort.

M. Le ROND.

Je ne vous favois pas si près.

Dame FRANÇOISE.

Oh! vous croyez toujours qu'on ne pense pas à vous. Allons, voulez-vous mettre votre robe-de-chambre à présent?

M. Le ROND.

Non, pas encore: mettez-là sur cette chaise.

Dame FRANÇOISE.

Pourquoi cela donc?

M. Le ROND.

Parce que.... Où est Saint-Louis?

Dame FRANÇOISE.

Vous savez bien que vous l'avez envoyé à Paris.

M. Le ROND.

Ah! c'est vrai.

Dame FRANÇOISE.

Pourquoi ne mettez-vous pas votre robe-de-chambre aujourd'hui ? vous qui aimez tant à être à votre aise.

M. Le ROND.

Parce qu'il va me venir du monde.

Dame FRANÇOISE.

Du monde, du monde : Cela ne vous coûte rien à vous de prier les gens. C'est donc pour souper ? Je n'ai rien.

M. Le ROND.

Il faudra bien que vous trouviez quelque chose ; car ce n'est pas pour un jour. Cette vître est-elle raccommodée dans la chambre jaune ?

Dame FRANÇOISE.

Eh ! mon Dieu , non.

M. Le ROND.

Il faut aller chercher le Vitrier.

Dame FRANÇOISE.

Saint-Louis ira quand il sera revenu. Qu'est-ce qui vient donc loger ici ?

M. Le ROND.

Monsieur de Saint-Maur, &....

Dame FRANÇOISE.

Ah ! Monsieur de Saint-Maur , à la bonne heure.

M. Le ROND.

Et sa nièce.

Dame FRANÇOISE.

Mademoiselle de l'Épine ?

M. Le ROND.

Oui.

Dame FRANÇOISE.

Qu'est-ce que vous voulez faire de cela ? C'est une piegrieche plus droite , plus dédaigneuse , plus glorieuse , plus sèche !

M. Le ROND.

Voilà comme vous êtes ; vous dites toujours du mal des gens que vous n'aimez pas. Qu'est ce qu'elle vous a fait ?

Dame FRANÇOISE.

A moi ? oh rien ; je ne lui ai jamais parlé , & je ne lui parlerai jamais.

M. Le ROND.

Vous voilà toujours avec vos préventions.

Dame FRANÇOISE.

Mes préventions ? Et si c'étoit une Demoiselle comme une autre , est-ce qu'elle seroit

venue à trente ans fans être mariée? Moi, j'ai été mariée à dix-neuf; mais aussi, c'est que je ne faisois pas la sucrée comme elle.

M. Le ROND.

Allons, ne dites pas de ces choses-là.

Dame FRANÇOISE.

Oh, je n'aurai que faire de le dire, vous le verrez bien. Il semble qu'elle ne veuille pas des hommes, & elle croit qu'ils sont tous amoureux d'elle; mais je n'en dis rien, ce n'est pas-là mon affaire.

M. Le ROND.

Et qu'est-ce qui vous a fait ces contes-là?

Dame FRANÇOISE.

Des contes? Ah pardi! demandez à Saint-Louis, il vous dira si ce sont des contes.

M. Le ROND.

Saint-Louis?

Dame FRANÇOISE.

Oui; il a servi Monsieur de Saint-Maur.

M. Le ROND.

Je le fai bien.

Dame FRANÇOISE.

Il n'est forti de chez lui qu'à cause de cette belle Demoiselle-là.

M. Le ROND.

Vous le croyez ?

Dame FRANÇOISE.

Eh pardi, demandez-le à lui-même ; il vous dira qu'un jour elle s'est plainte à Monsieur de Saint-Maur que Saint-Louis étoit amoureux d'elle , parce qu'il la regardoit quand elle lui parloit. Monsieur de Saint-Maur a eu beau lui dire qu'elle se trompoit , parce que le pauvre garçon est louche , comme vous savez ; elle n'en a voulu rien croire.

M. Le ROND.

Allons , allons.

Dame FRANÇOISE.

Et elle l'a fait sortir.

M. Le ROND.

Arrangez toujours la chambre jaune & la chambre rouge pour eux.

Dame FRANÇOISE.

Oh, Saint-Louis les arrangera quand il fera revenu : il faut que je songe à mon souper , moi.

M. Le ROND.

Allez-vous-en donc ; car je crois que je les entends.

Dame FRANÇOISE.

Ah ! je ne veux pas la voir tant seulement.
(*Elle sort.*)

M. Le ROND.

Les domestiques font de drôles de gens !
tout ce qu'ils croient savoir ! ils voient tout
le monde avec envie , les pauvres malheureux !

S C E N E I I I.

Mlle. De L'ÉPINE, M. De SAINT-MAUR,
M. Le ROND.

M. De SAINT-MAUR.

EST-IL là, Monsieur le Rond ?

M. Le ROND, *allant à la porte.*

Oui, oui ; entrez ici.

M. De SAINT-MAUR.

Tenez , mon ami , voilà Mademoiselle de
l'Épine, ma nièce, qui est charmée que vous
vouliez bien la recevoir.

Mlle. De L'ÉPINE, *faisant une grande
révérence.*

Monsieur, c'est bien de l'honneur pour moi..

M. Le ROND.

Vous vous moquez, Mademoiselle, vous êtes la nièce de mon ami; & quand vous ne la feriez pas, une personne de votre mérite est toujours sûre de faire grand plaisir. Je vous ai vu bien petite, Mademoiselle. (*Il veut l'embrasser.*) Permettez-vous?

Mlle. De L'ÉPINE, *reculant.*

Quoi, Monsieur?

M. De SAINT-MAUR.

Elle est un peu scrupuleuse. Allons, allons, embrassez mon ami le Rond.

Mlle De L'ÉPINE.

Mais

M. Le ROND.

Il faut bien faire connoissance. (*Il l'embrasse.*)

Mlle. De L'ÉPINE, *s'essuyant le visage.*

Mais en vérité, Monsieur. . . .

M. De SAINT-MAUR.

Qu'est-ce que vous avez donc ma nièce?

Mlle. De L'ÉPINE.

C'est que Monsieur m'a jetté du tabac dans l'œil.

M. Le ROND.

Bon! je n'ai baisé que son oreille.

M. De SAINT-MAUR.

Cela ne fera rien.

M. Le ROND.

Il faut bien se faire à tout. Quand nous nous connoîtrons davantage , vous verrez que moi , je suis sans façons.

Mlle. De L'ÉPINE.

Monfieur , il y a des chofes que la pudeur ne permet pas.

M. Le ROND.

Quand on y entend pas de mal , je crois qu'on ne doit pas fe formalifer.

M. De SAINT-MAUR.

Non , non ; c'est qu'elle ne fait pas comme vous êtes.

M. Le ROND.

Mademoifelle verra que je ne vais point par quatre chemins moi : à quoi cela fert-il ? J'aime la franchife.

M. De SAINT-MAUR.

Il a raifon.

M. Le ROND.

Je ne vous montre pas encore votre chambre , parce qu'elle n'est pas arrangée ; mais j'efpere que vous en ferez contente.

Mlle. De L'ÉPINE.

Monfieur, tout ceci me paroît très-propre ; c'est la premiere chose que l'on doit désirer ; & quand on la trouve, on est toujours bien.

M. Le ROND.

Ecoutez donc , il y a encore une chose ; c'est que les lits soient bons ; & pour en être sûr , j'ai commencé par coucher dans tous mes lits pour les essayer.

Mlle. De L'ÉPINE.

Quoi , dans celui où je coucherai ?

M. Le ROND.

Oui , Mademoiselle ; & c'est le meilleur de la maison.

Mlle. De L'ÉPINE.

Mais , Monsieur , quand on destine un logement à des femmes , il ne faudroit pas que des hommes y logeassent jamais.

M. Le ROND.

Bon ! Et qu'est-ce que cela fait ?

M. De SAINT-MAUR.

Laissez-là dire. Je m'en vais retourner chez Madame de la Rue , à qui j'ai oublié de parler de quelque chose.

M. Le ROND.

Allez, allez; nous nous promènerons après dans mon jardin: je vous ferai voir tous les fruits que j'aurai cette année.

M. De SAINT-MAUR.

Je reviens tout de suite.

S C E N E I V.

Mlle. De L'EPINE, M. Le ROND.

M. Le ROND.

EH bien, Mademoiselle, vous ne vous asseyez pas?

Mlle. De L'EPINE.

Pardonnez-moi.

M. Le ROND.

Où voulez-vous donc vous asseoir? mettez-vous sur le canapé.

Mlle. De L'EPINE.

Effectivement, vis-à-vis d'un homme; cela feroit décent!

M. Le ROND.

Pourquoi pas? (*Il veut la faire asseoir sur le canapé.*)

Mlle. De L'ÉPINE.

Mais finissez donc, Monsieur ; en vérité ces manières là ne me conviennent point du tout.

M. Le ROND.

Allons, allons ; que de façons ! (*Il la fait asseoir.*) N'êtes-vous pas mieux là que sur un fauteuil ? Je veux chez moi que l'on soit à son aise.

Mlle. De L'ÉPINE.

Mais c'est que s'il venoit quelqu'un, en vérité....

M. Le ROND.

Eh bien, voyez le grand malheur ! mais il ne viendra personne. Oh ! quand j'ai des femmes chez moi, il faut qu'elles fassent tout ce que je veux déjà.

Mlle. De L'ÉPINE.

Tout ce que vous voulez ?

M. Le ROND.

Oui, je veux qu'elles y soient bien, qu'elles ne se gênent pas.

Mlle. De L'ÉPINE.

Cependant il y a des choses qui ne sont pas honnêtes.

M. Le ROND.

Bon , pas honnêtes ; je ne me gêne pas non plus moi.

Mlle. De L'EPINE.

J'espere pourtant.... (*M. le Rond veut s'asseoir sur le canapé.*) Que voulez-vous donc faire ?

M. Le ROND.

M'asseoir à côté de vous.

Mlle. De L'EPINE.

Non pas , s'il vous plaît , où je vais m'en aller.

M. Le ROND.

Allons donc , vous faites l'enfant. (*Il lui prend la main.*) Ecoutez-moi ; j'ai une grace à vous demander.

Mlle. De L'EPINE.

Lâchez ma main.

M. Le ROND.

Quand vous m'aurez promis....

Mlle. De L'EPINE.

Je ne vous promets rien. (*Elle retire sa main.*)

M. Le ROND.

Mais un petit moment.

Mlle. De L'EPINE.

Otez-vous de-là ; je vous écouterai après.

M. Le R O N D.

Bon ! tenez , voilà ce que je veux vous dire. Du vivant de la défunte , elle s'affoyoit toujours où vous êtes , toutes les après-dînés ; je l'aimois beaucoup ; je ne me suis jamais gêné avec elle ; je vous demande la même chose.

Mlle. De L'EPINE.

Quoi donc ?

M. Le R O N D.

Que vous m'accordiez les libertés du mariage.

Mlle. De L'EPINE.

Mais , Monsieur , y pensez-vous ? Où mon oncle m'a-t-il amenée ! (*Elle veut se lever.*)

M. Le R O N D.

Un moment donc ; quand vous me connoîtrez , vous ne vous fâcherez plus comme cela.

Mlle. De L'EPINE.

Je me fâcherai toujours.

M. Le R O N D.

En vérité , je vous croyois plus raisonnable.

Mlle. De L'EPINE.

Monsieur , vous ne savez pas à qui vous avez affaire.

M. Le R O N D.

Mais écoutez-moi ; votre vertu s'effarouche-là de rien.

Mlle.

Mlle. De L'EPINE.

Comment de rien ?

M. Le ROND.

Oui , j'ai eu bien des femmes ici , & elles ne m'ont jamais refusé ce que je vous demande.

Mlle. De L'EPINE.

Il faut savoir quelles femmes c'étoient.

M. Le ROND.

De fort honnêtes femmes , très-gaies , & qui n'y regardoient pas de si près.

Mlle. De L'EPINE.

C'étoient des femmes qui aimoient les hommes apparemment.

M. Le ROND.

Surement ; pourquoi pas ? A propos , on dit que vous vous piquez de les haïr ?

Mlle. De L'EPINE.

Mais quand ils seront faits comme vous , je crois que j'aurai raison.

M. Le ROND.

Ah ! Mademoiselle , cela n'est pas honnête ce que vous dites là ; mais je veux que vous m'aimiez.

Mlle. De L'EPINE.

Cela fera bien difficile.

M. Le ROND.

Nous allons passer un peu de tems ensemble ; si ce n'étoit que pour deux ou trois jours , je ne vous presserois pas de m'accorder ce que je vous demande , & je me contraindrois ; mais j'espère que nous ferons une connoissance si intime , qu'à la fin vous ne me refuserez pas toujours.

Mlle. De L'EPINE.

Je vous réponds , Monsieur , que je ne retournerai pas ici davantage , ou du moins seule avec vous.

M. Le ROND.

Où irez-vous ? dans votre chambre ? Quand on est chez ses amis , il faut bien vivre avec eux.

Mlle. De L'EPINE.

Oui , avec ses amis ; mais décemment du moins.

M. Le ROND.

Mais c'est-il plus décent avec un oncle qu'avec un autre ?

Mlle. De L'EPINE.

Comment ! avec un oncle ?

M. Le ROND.

Sans doute ; & je parie que Saint-Maur ne se gêne pas.

Mlle. De L'EPINE.

Vous avez là une jolie idée de lui & de moi ?

M. Le ROND.

Mais tous les oncles sont de même avec leurs nièces , je crois.

Mlle. De L'EPINE.

Monfieur , quand on respecte les femmes , on n'a seulement pas cette pensée.

M. Le ROND.

C'est parce que je vous respecte , que je vous ai demandé cette permission-là sérieusement : car avec les autres , quand je leur disois , Mesdames , vous permettez les libertés du mariage ? Elles rioient comme des folles , & il n'y avoit pas plus de difficultés que cela. Je vous dis , si vous vouliez , cela fera bientôt fait.



S C E N E V.

Mlle. De L'ÉPINE, M. Le ROND,
Dame FRANÇOISE.

M. Le ROND.

QU'EST-CE qu'il y a, Dame Françoisse ?

Dame FRANÇOISE.

Monfieur, c'est le Vîtrier qui a passé par ici ;
je l'ai appellé, & il a fini.

M. Le ROND.

C'est bon ; on lui payera cela avec le reste.

Dame FRANÇOISE.

Mais, Monfieur, est-ce que vous restez comme
cela aujourd'hui ?

M. Le ROND.

Oui, j'ai demandé la permission à Made-
moiselle, & elle ne veut pas.

Dame FRANÇOISE.

Je vous l'avois bien dit.

Mlle. De L'ÉPINE.

Qu'est-ce que vous voulez dire, ma bonne ?

Dame FRANÇOISE.

Je dis, Mademoiselle, que si j'étois de

Monsieur, je me moquerois de votre permission, & j'irois mon train.

Mlle. De L'EPINE.

Vous lui donnez là de jolis conseils.

Dame FRANÇOISE.

Mon Dieu, Mademoiselle, il ne faut pas faire tant la renchérie; j'aime mon maître, & je sai bien ce qu'il lui faut; mais il l'a voulu; je l'ai averti de tout ce qui arriveroit.

Mlle. De L'EPINE.

Je suis bien aise du moins que vous me connoissiez.

Dame FRANÇOISE.

Pour moi, je ne m'en soucie point du tout.

Mlle. De L'EPINE, *en colere.*

Vous êtes une impertinente. (*Elle se leve.*)



S C E N E V I.

M. De SAINT-MAUR , Mlle. De
L'ÉPINE , M. Le ROND , Dame
FRANÇOISE.

M. De SAINT-MAUR.

EH bien , ma nièce , qu'est-ce que c'est que
cette colere , qu'avez-vous donc ?

Mlle. De L'ÉPINE.

Mon oncle , je veux sortir tout-à-l'heure de
cette maison-ci.

M. De SAINT-MAUR.

Mon ami , qu'est-ce cela veut dire ?

M. Le ROND.

Moi , je n'y comprends rien.

Dame FRANÇOISE.

Allons , vous êtes trop bon , vous. Je m'en
vais vous expliquer cela , Monsieur de Saint-
Maur.

Mlle. De L'ÉPINE.

Monsieur prétend que vous prenez avec moi
des libertés....

M. De SAINT-MAUR.

Moi ?

Dame FRANÇOISE.

Oui ; eh bien , où seroit le mal avec sa nièce ? Il auroit raison ; & si j'avois un oncle , je ne voudrois pas qu'il se gênât avec moi.

M. De SAINT-MAUR.

Expliquez-moi donc....

Dame FRANÇOISE.

Tenez , Monsieur de Saint - Maur , Monsieur se met toujours en robe-de-chambre quand il est chez lui ; voilà la sienne que j'ai apporté tantôt ; il n'a pas voulu la mettre , parce qu'il m'a dit qu'il lui venoit du monde ; moi je fais que cela le gêne.

M. De SAINT-MAUR.

Eh bien ?

M. Le ROND.

Eh bien , voilà tout ; elle dit vrai.

Mlle. De L'EPINE.

Non , ce n'est pas cela.

M. Le ROND.

Pardonnez-moi , Mademoiselle , je vous ai demandé les libertés du mariage.

M. De SAINT-MAUR, *riant*.

Les libertés du mariage?

M. Le ROND.

Oui.

Mlle. De L'EPINE.

Vous voyez bien qu'il en convient.

M. Le ROND.

Parbleu, fans doute.

M. De SAINT-MAUR.

Qu'est-ce que vous vouliez dire?

M. Le ROND.

Eh! qu'elle me permît de me mettre à mon aise, en robe-de-chambre; il me semble que cela se dit comme cela.

M. De SAINT-MAUR.

Pas toujours.

M. Le ROND.

Pour moi, c'est ma maniere.

Mlle. De L'EPINE.

Quoi, c'étoit-là ce que vouliez dire?

M. Le ROND.

Oui, Mademoiselle; qu'est-ce que vous aviez donc entendu?

Mlle. De L'EPINE.

Rien, Monsieur.

Dame FRANÇOISE.

On ne se fâche pas pour rien.

M. Le ROND.

Dites-donc ce que vous aviez entendu?

M. De SAINT-MAUR.

Allons, allons voir votre jardin.

M. Le ROND.

Je le veux bien, si cela convient à Mademoiselle.

Dame FRANÇOISE.

Oui ; mais mettez toujours votre robe-de-chambre, & moquez-vous du qu'en dira-t-on.

M. Le ROND.

Non, je ne veux pas.

M. De SAINT-MAUR.

Allons, ne faites point de façons. (*Il sort avec Mlle. de l'Epine.*)

M. Le ROND.

Puisque vous le voulez....

Dame FRANÇOISE, *lui donnant sa robe-de-chambre.*

Vous voyez bien que j'avois raison de vous

154 *LA ROBE DE CHAMBRE.*

dire que c'étoit une piegrièche : nous avons bien affaire de l'avoir ici ; mais vous n'en faites jamais qu'à votre tête , malgré ce que je vous dis.

M. De SAINT-MAUR, *dehors.*

Eh bien, venez-vous ?

M. Le ROND.

Oui, oui, me voilà. (*Ils sortent.*)

Fin du soixante-cinquieme Proverbe.

LE SOT

ET

LES FRIPONS.

SOIXANTE-SIXIEME PROVERBE.



P E R S O N N A G E S .

Mad. DE LA TASSE, *Limonadiere. Robe jaune, bonnet & coëffe noire.*

Mlle. CÉCILE, *fille de Mad. de la Tasse. Robe couleur de rose rayée, petit bonnet, tablier vert.*

M. DU PONT, *Ecrivain, pas encore juré expert. Habit gris, petit galon d'argent, épée & chapeau.*

M. DU CROC. *En frac rouge à boutons d'or, épée, chapeau sur la tête, & col noir.*

M. DU CORNET. *Habit vert, petit galon d'or, épée & chapeau sur la tête.*

M. DU TROUILLET. *Habit canelle à boutons d'argent, veste bleue, boutons d'or, cheveux en queue, épée & chapeau, tous deux mis niaisement.*

LOUIS, *Garçon Cafetier. Veste brune & tablier.*

La Scène est dans le Caffé de Mad. de la Tasse, porte Saint-Michel à Paris.



LE SOT

ET

LES FRIPONS.

PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

M. DU PONT, LOUIS.

M. DU PONT.

EH bien , Louis , Mademoiselle Cécile a-t-elle paru aujourd'hui ?

LOUIS.

Non , Monsieur , pas encore ; vous savez bien qu'elle ne descend jamais que l'après-midi.

M. DU PONT.

Il est vrai ; mais c'est que je suis fort inquiet.

LOUIS.

Pourquoi donc ?

M. DU PONT.

Parce qu'hier au soir il m'a paru qu'elle avoit du chagrin.

LOUIS.

Je ne fai pas pourquoi ; car elle devroit être bien aise , au contraire.

M. DU PONT.

Bien aise ?

LOUIS.

Oui , car je crois que nous irons bientôt à la noce.

M. DU PONT.

A la noce ! & de qui ?

LOUIS.

Eh pardi , d'elle-même.

M. DU PONT.

On la marie ?

LOUIS.

Oui , vraiment : j'ai entendu parler de cela tout bas ; mais il n'en faut rien dire.

M. DU PONT.

Voilà pourquoi elle étoit si triste hier. Nous sommes bien malheureux !

LOUIS.

Est-ce que vous l'aimez ?

M. DU PONT.

Ah ! sûrement , je l'aime !

LOUIS.

Eh pourquoi ne l'avez-vous pas demandé en mariage ? Je suis bien sûr que Madame de la Tasse , sa mere , vous l'auroit donnée.

M. DU PONT.

Tu le crois , Louis ?

LOUIS.

Pour cela , oui : elle l'auroit bien donné à Monsieur Du Croc , s'il ne s'y étoit pas pris trop tard.

M. DU PONT.

Quoi ! ce fripon qui vient souvent ici avec Du Cornet ?

LOUIS.

Oui. Je ne sai pas si c'est un fripon ; Madame de la Tasse ne le croit pas , toujours.

M. DU PONT.

Tout le monde le connoît pour cela , ainsi que Du Cornet.

LOUIS.

En ce cas-là , je suis bien aise qu'il n'épouse

pas Mademoiselle Cécile. Tenez , la voilà , vous pourrez lui parler.

M. DU PONT.

Oui ; mais si sa mere....

LOUIS.

Elle ne vient peut-être pas encore. Je vais me tenir auprès de la porte , & je chanterai quand elle paroîtra.

SCENE II.

Mlle. CÉCILE , M. DU PONT ,
LOUIS.

LOUIS.

ENTREZ , entrez , Mademoiselle ; voilà Monsieur Du Pont qui vous attend.

Mlle. CÉCILE , *troublée.*

Monsieur Du Pont ?

M. DU PONT.

Oui , Mademoiselle ; je suis au désespoir de ce que je viens d'apprendre.

Mlle. CÉCILE.

Ah ! mon Dieu , cela n'est que trop vrai ; je n'ai pu vous rien dire hier à cause de ma
chere

chere mere ; mais vous avez dû voir combien j'étois fâchée.

M. DU PONT.

Aussi ai-je été très-inquiet ; mais je ne me croyois pas aussi malheureux que je le suis,

Mlle. CÉCILE.

Ah ! dites que nous le sommes ! mais il faut que je m'affoye, car ma chere mere va venir.

M. DU PONT.

Louis nous avertira. Quoi, vous croyez que rien ne pourroit rompre ce mariage ?

Mlle. CÉCILE.

Il n'y a pas d'apparence, car mon prétendu arrive aujourd'hui.

M. DU PONT.

Et qui est-il ?

Mlle. CÉCILE.

Il s'appelle Monsieur Du Trouillet, & il est de Poissy, où son pere a une charge dans les bœufs, à ce qu'on dit.

M. DU PONT.

Si j'avois pu prévoir qu'on eût dû vous marier sitôt, je me serois proposé à Madame votre mere ; peut-être m'auroit-elle accepté. Quelle différence ! Mais si je lui parlois, à Madame....

Mlle. CÉCILE.

Il n'est plus tems, Monsieur du Pont.

M. DU PONT.

Elle fait mon talent pour les écritures ; je compte me faire recevoir bientôt écrivain juré expert aux vérifications ; tout cela feroit peut-être....

Mlle. CÉCILE.

Elle trouve déjà Monsieur Dutrouillet charmant , & elle ne l'a jamais vu.

M. DU PONT.

Elle fait que j'ai hérité de mon oncle , qui demeuroit à la placé de Sorbonne , & qui venoit toujours ici, Monsieur de la Forêt.

Mlle. CÉCILE.

Quoi, c'étoit votre oncle ?

M. DU PONT.

Oui, vraiment, frere aîné de mon pere.

Mlle. CÉCILE.

Elle l'aimoit beaucoup ; je crois qu'il l'appelloit sa commere.

M. DU PONT.

Sans doute ; c'est cela même.

Mlle. CÉCILE.

Eh bien, vous croyez?....

ET LES FRIPONS. 163

LOUIS, *chante.*

La Bourbonnoise a bien des écus.

M. DU PONT.

Ah! voilà Madame votre mere.

LOUIS, *chante.*

A bien des écus, la Bourbonnoise ;

A bien des écus....

SCENE III.

Mad. DE LA TASSE, Mlle. CÉCILE,
M. DU PONT, LOUIS.

Mad. DE LA TASSE.

LOUIS ?

LOUIS.

Madame ?

Mad. DE LA TASSE.

Rangez donc ce tabouret, qui fera casser le
col à quelqu'un.

LOUIS.

Allons, allons, Madame, on y va.

M. DU PONT.

Madame De la Tasse, je suis bien votre
serviteur.

Mad. DE LA TASSE.

Ah! Monsieur, je ne vous voyois pas; je vous salue. (*à Mlle. Cécile.*) Eh bien, qu'est-ce que vous avez donc vous? vous ne savez ce que vous faites.

Mlle. CÉCILE.

Quoi donc, ma chere mere?

Mad. DE LA TASSE.

Vous oubliez tout: tenez, voilà vos ciseaux que vous laissez traîner par terre.

Mlle. CÉCILE.

Je croyois les avoir dans mon sac, ma chere mere.

Mad. DE LA TASSE.

Allons, laissez votre ouvrage, il faut que nous allions chez votre grand'mere.

Mlle. CÉCILE.

Cela fera bientôt fait. (*Elle plie son ouvrage, & regarde M. Du Pont, pendant que Mad. De la Tasse parle à Louis, & Du Pont soupire.*)

LOUIS.

Madame, est-ce que vous allez fortir?

Mad. DE LA TASSE.

Oui. Si un Monsieur, qui s'appelle Monsieur

Du Trouillet, vient me demander, vous viendrez me chercher chez ma mere.

LOUIS.

Oui, Madame.

Mad. DE LA TASSE.

Mais tout de suite, entendez-vous, Louis?

LOUIS.

Oh, que oui; laissez-moi faire, je fais bien pourquoi.

Mad. DE LA TASSE.

Eh bien, venez-vous, Cécile?

Mlle. CÉCILE.

Oui, ma chere mere.

Mad. DE LA TASSE.

Allons, passez.

Mlle. CÉCILE.

Me voilà. (*Elle passe.*)

Mad. DE LA TASSE.

Eh bien, trouffez donc votre robe; elle ne songe à rien. Allons, quand vous serez mariée, je serai bien débarrassée. (*Elles s'en vont.*)



S C E N E I V.

M. DU PONT, LOUIS.

LOUIS, *après avoir regardé aller Mad. De
la Tasse & Cécile.*

MONSIEUR Du Pont, voilà Monsieur Du
Croc & Monsieur Du Cornet qui viennent.

M. DU PONT.

Ici ?

LOUIS.

Oh, sûrement.

M. DU PONT.

Eh bien, donne-moi la Gazette; je veux un
peu écouter ce qu'ils diront.

LOUIS.

Celle d'Utrecht, ou d'Amsterdam ?

M. DU PONT.

N'importe, la première venue.

LOUIS.

Tenez, voilà celle d'Utrecht.

M. DU PONT.

C'est bon; ne fais pas semblant de les en-
tendre. (*Il lit.*)

LOUIS.

Oh , laissez - moi faire ; je regarderai à la porte.

S C E N E V.

M. DU PONT, M. DU CROC,
M. DU CORNET, LOUIS.

M. DU CROC.

TIENS, asseyons-nous ici. (*MM. Du Croc & Du Cornet s'asseyent auprès d'une table.*)

LOUIS.

Ces Messieurs veulent-ils quelque chose ?

M. DU CROC.

Non , laissez-nous en repos. (*Louis va regarder à la porte.*)

M. DU CORNET.

Tu crois donc qu'il va arriver ?

M. DU CROC.

L'on m'a mandé qu'il arrivoit aujourd'hui ; mais comme je ne fai pas où il demeurera , je crois qu'il faut l'attendre ici.

M. DU CORNET.

Comment s'appelle-t-il ?

M. DU CROC.

Du Trouillet.

M. DU CORNET.

Je connois ce nom-là.

M. DU CROC.

Il est de Poissy.

M. DU CORNET.

C'est cela même : son pere est la plus grande bête qu'il y ait au monde.

M. DU CROC.

Tant mieux ; nous aurons bon marché du fils ; il faut le faire déguerpir de Paris, avant qu'il ait épousé Mademoiselle Cécile.

M. DU CORNET.

Sans doute ; parce que tu voudrois bien l'épouser toi ?

M. DU CROC.

Sa mere ne demandera pas mieux.

M. DU CORNET.

Je le crois ; mais qu'est-ce que j'aurai moi pour ma peine, & toi-même en cas que ton mariage manque ?

M. DU CROC.

Ce que nous pourrions attraper à Du Trouillet.

M. DU CORNET.

Ah ! j'entends ; laisse-moi faire. Tu m'aideras ?

M. DU CROC.

Sans doute, comme à l'ordinaire.

M. DU CORNET.

C'est bon. Nous nous conduirons selon que le sujet prêtera.

SCENE VI.

M. DU PONT, M. DU CROC,
M. DU CORNET, M. DU TROUILLET,
LOUIS.

M. DU TROUILLET, *à la porte,*
à Louis.

MONSIEUR, est-ce ici où demeure Madame
De la Tasse ?

LOUIS.

Oui, Monsieur.

M. DU TROUILLET.

Et Mademoiselle sa fille aussi ?

LOUIS.

Oui, Monsieur.

M. DU TROUILLET.

Y font-elles ?

LOUIS.

Non , Monsieur ; mais donnez-vous la peine d'entrer.

M. DU TROUILLET.

Oui , oui ; pour les attendre , n'est-ce pas ?
(*Il entre.*)

LOUIS.

Oui , Monsieur ; parce que je m'en vais les chercher.

M. DU TROUILLET.

Il ne faut pas les déranger ; je ne suis pas pressé ; je n'ai point d'affaires.

LOUIS.

Mais je crois , si je ne me trompe , que Monsieur est le prétendu de Mademoiselle ?

M. DU TROUILLET.

Oui , c'est vrai. Comment voyez-vous cela ?

LOUIS.

C'est que Madame m'a dit de l'avertir quand vous arriveriez.

M. DU TROUILLET.

Ah ! ah ! elle le favoit donc ?

LOUIS.

Apparemment.

M. DU TROUILLET.

Je ne comprends pas cela. Il faut que mon pere lui ait mandé ; car pour moi , je ne lui ai jamais écrit.

LOUIS.

Asseyez-vous là , s'il vous plaît.

M. DU TROUILLET.

Où ?

LOUIS.

Où vous voudrez.

M. DU TROUILLET.

Je m'en vais me mettre ici ; ferai-je bien ?

LOUIS.

Oui , oui ; je m'en vais chercher Madame & Mademoiselle.

M. DU TROUILLET, *arrêtant Louis.*

Attendez donc.

LOUIS.

Comment , est - ce que vous ne ferez pas bien aise de voir notre Demoiselle ?

M. DU TROUILLET.

Oh que si , sur-tout si elle est jolie ; parce que j'aime les jolies filles , moi.

LOUIS.

Eh bien, c'est pour cela.

M. DU TROUILLET.

Ecoutez donc , & ne bougez. Je suis malin , moi : je veux la voir sans qu'elle fache qui je suis.

LOUIS.

Ah , j'entends.

M. DU TROUILLET.

Vous voyez bien qu'il ne faut pas lui dire : ainsi je vous en prie restez-là , je vous payerai chopine.

LOUIS.

Ah ! Monsieur , vous êtes bien bon ; il ne faut rien pour cela. Je vous avertirai seulement quand elles reviendront.

M. DU TROUILLET.

Voilà ce que je veux. (*Il s'assied auprès d'une table. Louis regarde à la porte.*)

M. DU CROC.

Il me paroît que nous tirerons parti de ce nigaud-là.

M. DU CORNET.

Il faut nous approcher.

M. DU CROC.

Monfieur arrive de Province à ce qu'il me paroît.

M. DU TROUILLET.

Oui, Monfieur, de Poiffy, tout-à-l'heure.

M. DU CORNET.

Ah ! c'est un beau pays. C'est apparemment pour être Mousquetaire que vous venez ici.

M. DU TROUILLET.

Ah ! mon Dieu, que nenni ; c'est bien tout au contraire.

M. DU CROC.

Ah, je vois bien ; c'est que Monfieur veut fe faire Abbé.

M. DU TROUILLET.

Bon ; c'est encore bien plus au contraire.

M. DU CORNET.

Plus au contraire ?

M. DU TROUILLET.

Oui, vous ne devinez pas ?

M. DU CORNET.

Non.

M. DU TROUILLET.

Ah ! je fuis bien aife de vous embarrasser l'efprit comme cela ; car on m'avoit dit qu'à

Paris tout le monde en avoit beaucoup plus que moi ; & pourtant....

M. DU CORNET.

Vous en avez plus que nous ?

M. DU TROUILLET.

Ce n'est pas là ce que je veux dire ; je suis trop bien élevé pour cela.

M. DU CROC.

Et comment êtes-vous venu ?

M. DU TROUILLET.

Dans une voiture de mon pere.

M. DU CROC.

Etiez vous seul ?

M. DU TROUILLET.

Bon , seul ! nous étions beaucoup.

M. DU CORNET.

Tant mieux , on ne s'ennuye pas , parce qu'on cause.

M. DU TROUILLET.

Ah , oui causer ! je ne pouvois pas parler ; parce qu'ils faisoient un tapage terrible.

M. DU CROC.

Vous connoissiez ces gens-là ?

M. DU TROUILLET.

Oh beaucoup ; parce que je passe ma vie avec eux.

M. DU CROC.

Eh bien , cela vous fera des connoissances à Paris.

M. DU TROUILLET.

Bon , des connoissances ; ils sont peut-être tous morts à présent. (*Il rit.*)

M. DU CORNET.

Comment morts !

M. DU TROUILLET.

Eh , mais sans doute , ils ne venoient que pour cela à Paris.

M. DU CROC.

Est-ce que c'étoient des criminels ?

M. DU TROUILLET.

Non , vous n'y êtes pas.

M. DU CORNET.

Qu'est-ce que c'étoient donc que ces gens-là.

M. DU TROUILLET.

Ces gens-là , étoient des veaux. (*Il rit.*)

M. DU CROC.

Ah ! vous êtes venu dans une charrette avec des veaux ?

M. DU TROUILLET.

Oui , vous n'auriez jamais deviné ? (*Il rit.*)

M. DU CORNET.

Cela fait une bonne compagnie.

M. DU TROUILLET.

Oh, moi, je les aime fort, parce qu'ils ne mordent jamais ; ils sont doux comme des moutons.

M. DU CROC.

Ah, c'est vrai ; mais si vous aimez aussi les moutons, vous auriez pu venir avec eux.

M. DU TROUILLET.

Oui da, ils viennent à pied eux.

M. DU CROC.

Ah, c'est vrai.

M. DU TROUILLET.

Oh, mon voyage étoit bien arrangé comme cela ; mon pere fait bien ce qu'il fait ; c'est un homme d'esprit.

M. DU CROC.

Vous tenez bien de lui.

M. DU TROUILLET.

On dit que je tiens de ma mere ; mais elle ne parle pas si bien que moi, parce qu'elle bégaie.

M. DU CORNET.

Vous n'êtes pas comme cela vous ; vous parlez bien.

M. DU

M. DU TROUILLET.

J'ai été jusqu'à sept ans , que l'on croyoit que je ferois muet.

M. DU CROC.

Cela auroit été grand dommage.

M. DU TROUILLET.

Sans doute. Eh bien , j'ai parlé en six mois aussi-bien que je parle à présent.

M. DU CROC.

C'est bien heureux ! Est-ce pour des affaires ou pour votre plaisir que vous êtes venu à Paris ?

M. DU TROUILLET.

Pour l'un & pour l'autre.

M. DU CORNET.

Ah , ah.

M. DU TROUILLET.

Vous ne devinerez peut-être pas encore ?

M. DU CROC.

Cela me paroît bien difficile.

M. DU TROUILLET.

C'est que je me marie ; vous voyez bien que tous les deux s'y trouvent.

M. DU CROC.

Oui , vous avez raison ; mais cela vous occasionnera bien de la dépense.

M. DU TROUILLET.

Oh, oui ; mais aussi mon cher pere m'a-t-il donné bien de l'argent.

M. DU CROC.

Si vous n'en aviez pas assez , je vous en prêteroais avec grand plaisir.

M. DU TROUILLET.

Monsieur , vous avez bien de la bonté ; car vous ne me connoissez pas.

M. DU CORNET.

On voit que vous avez la mine d'une honnête homme , & qu'avec vous il n'y a rien à perdre.

M. DU TROUILLET.

C'est bien vrai ; & je pense de même de vous , Messieurs ; aussi je vous confie que j'ai cinquante bons louis d'or , dans cette poche-là.

M. DU CROC.

Il faut prendre garde de les perdre.

M. DU TROUILLET.

Oh , ils sont bien enveloppés dans du papier.

M. DU CORNET.

Le papier quelquefois se déchire ; cela n'est pas sûr.

M. DU TROUILLET.

Vous allez voir, vous allez voir.

M. DU CROC.

J'en ai bien vu perdre comme cela, sans qu'il parût rien au papier. T'en souviens-tu, Du Cornet?

M. DU CORNET.

Oh, pour cela oui.

M. DU TROUILLET.

Ma foi, écoutez donc; je crois que vous avez raison, le papier est déchiré. (*Il tire ses louis, & il les compte.*)

M. DU CROC, *bas à Du Cornet.*

Prends tes dez; je reviendrai quand j'entendrai du bruit.

M. DU CORNET.

Oui, oui.

M. DU CROC.

Monsieur, je suis très-fâché d'être obligé de vous quitter. Je reviendrai dans l'instant.

M. DU TROUILLET.

Monsieur, il ne faut pas vous gêner; & puis vous voyez bien que je compte mes louis, & que je les renveloppe.

M. DU CORNET.

Oui, oui; je tiendrai compagnie à Monsieur.

M ij

M. DU CROC.

Je ne ferai pas long-tems. (*Il s'en va.*)

M. DU PONT, à Louis, qui s'approche
de lui.

Ne dis rien ; je vais faire semblant de dormir. (*Il ronfle.*)

S C E N E V I I.

M. DU TROUILLET, M. DU CORNET,
M. DU PONT, faisant semblant de dormir,
LOUIS, à la porte.

M. DU TROUILLET, comptant ses louis.

IL me faudra d'autre papier.

M. DU CORNET.

On va vous en donner. Garçon ?

LOUIS.

Monseigneur.

M. DU CORNET.

Donnez donc du papier à Monsieur.

LOUIS.

En voilà, en voilà. Faut-il qu'il soit blanc ?

M. DU TROUILLET.

Non, non ; bleu, rouge, c'est égal.

LOUIS.

Tenez , en voilà d'écrit.

M. DU TROUILLET.

C'est bon.

LOUIS.

Il ne vous faut plus rien ?

M. DU TROUILLET.

Non , non. Il m'a fait oublier mon compte.

M. DU CORNET.

Il n'y a qu'à recommencer.

M. DU TROUILLET.

Vous avez raison. (*Il recompte.*)

M. DU CORNET.

Cela fera plus sûr. (*Il tire des dez de sa poche, & il arrange une rafle de six.*)

M. DU TROUILLET.

Quarante-cinq , quarante-six , quarante-sept , quarante-huit , quarante-neuf : il m'en manque un.

M. DU CORNET.

Voyez dans votre poche.

M. DU TROUILLET.

Ah , vous avez raison ; le voilà.

M. DU CORNET.

Cela fait-il bien cinquante ?

M. DU TROUILLET.

Oui.

M. DU CORNET.

Eh bien, c'est bon : vous avez perdu.

M. DU TROUILLET.

Comment perdu ; je vous dis que je l'ai retrouvé.

M. DU CORNET.

Oui ; mais c'est vos cinquante louis qui sont perdus.

M. DU TROUILLET.

Eh non. Les voilà tous.

M. DU CORNET.

Oui ; mais je les ai gagnés.

M. DU TROUILLET, *riant*.
Allons donc, vous badinez.

M. DU CORNET.

Non, je ne badine pas ; ils sont à moi.

M. DU TROUILLET.

Comment à vous ?

M. DU CORNET.

Oui ; vous voyez bien que j'ai raffe de six.

M. DU TROUILLET.

Qu'est-ce que cela me fait ?

M. DU CORNET.

Cela vous fait, que vous ne pouvez pas en

faire davantage , vous auriez beau jouer jusqu'à demain.

M. DU TROUILLET.

Mais je ne veux pas jouer.

M. DU CORNET.

Parce que vous ne pouvez pas gagner ; ainsi donnez-moi vos cinquante louis.

M. DU TROUILLET.

Non , Monsieur , ils ne sont pas à vous.

M. DU CORNET.

Je vous réponds que je les aurai.

M. DU TROUILLET.

Mais , Monsieur , je n'ai pas joué.

M. DU CORNET.

Comment , Monsieur , vous me donnez un démenti ?

M. DU TROUILLET.

Mais vous le savez bien.

M. DU CORNET , *se levant.*

Pour qui me prenez-vous ? Allons , Monsieur , donnez-moi mon argent , & partez.



S C E N E V I I I .

M. DU TROUILLET, M. DU CORNET,
M. DU PONT, M. DU CROC, LOUIS.

M. DU CROC.

COMMENT donc, qu'est-ce que c'est que cela ? te voilà bien en colere.

M. DU CORNET.

Et j'ai raison, Monsieur m'insulte. Il me donne un démenti.

M. DU TROUILLET.

Mais, Monsieur....

M. DU CORNET.

Allons, Monsieur, vous me payerez mes cinquante louis, & vous vous battrez.

M. DU TROUILLET.

Moi, Monsieur ?

M. DU CORNET.

Oui, vous m'avez insulté, & vous me ferez raison.

M. DU TROUILLET.

En vérité de Dieu, Monsieur, je vous assure...

ET LES FRIPONS. 185

M. DU CROC.

Ne vous fâchez pas tous les deux, & dites-moi ce qui est arrivé.

M. DU TROUILLET.

Mon sieur, je m'en vais vous le dire.

M. DU CORNET.

Laissez-moi parler, Monsieur; c'est à moi à me plaindre.

M. DU CROC.

Voyons.

M. DU CORNET.

Nous jouons cinquante louis; j'amène rasle de six, que voilà, & Monsieur ne veut pas me payer.

M. DU CROC.

Vous avez tort, Monsieur Du Trouillet.

M. DU TROUILLET.

Comment tort?

M. DU CROC.

Assurément.

M. DU CORNET.

Il fait plus; il m'insulte. Allons, Monsieur, puisque vous dites que vous n'avez pas joué, l'épée à la main.

M. DU TROUILLET.

L'épée à la main?

M. DU CORNET.

Oui, Monsieur.

M. DU CROC.

Allons, c'est juste.

M. DU TROUILLET.

Mais, Monsieur, cette épée-là n'est pas à moi.

M. DU CORNET.

Qu'est-ce que vous voulez dire ?

M. DU TROUILLET.

Que je l'ai empruntée pour faire le voyage ;
je n'en porte jamais à Poissy : c'est vrai comme
je suis ici.

M. DU CORNET, *se promenant.*

Cela ne fait rien.

M. DU CROC.

C'est pourtant une raison, Du Cornet.

M. DU TROUILLET, *à M. Du Croc.*

Ah ! je vous en prie, parlez pour moi.

M. DU CORNET.

Je veux qu'il se batte,

M. DU CROC, *à M. Du Trouillet.*

Il vous tuera.

M. DU TROUILLET.

Voilà ce que je crains. Ah ! mon Dieu, comment faire ?

ET LES FRIPONS, 187

M. DU CROC.

Commencez par lui donner vos cinquante louis.

M. DU TROUILLET.

Il le faut bien. J'aime mieux cela que d'être tué.

M. DU CROC.

Nous verrons après. Du Cornet, Monsieur du Trouillet est bien fâché de t'avoir offensé; il convient qu'il a perdu.

M. DU CORNET.

Eh bien, qu'il me paye.

M. DU TROUILLET.

Monsieur, si vous vouliez bien vous souvenir que je n'ai pas....

M. DU CORNET.

Vous avez perdu; je veux de l'argent.

M. DU TROUILLET, *tremblant.*

Allons, Monsieur, le voilà.

M. DU CORNET.

N'avez-vous rien ôté. (*Il prend l'argent.*)

M. DU TROUILLET.

Non, Monsieur; voilà comme je l'ai compté devant vous.

M. DU CORNET.

Voyons ; dix , vingt , trente , quarante , & cinquante : c'est bon.

M. DU TROUILLET.

Vous voudrez bien que je ne me batte pas ?

M. DU CORNET , *se promenant.*

Nous verrons.

M. DU TROUILLET.

Il ne promet rien , Monsieur !

M. DU CROC.

Il faut le laisser calmer ; je tâcherai de vous raccommoder.

M. DU TROUILLET.

Ah ! je vous en prie.

M. DU CROC.

Comptez sur moi.

M. DU TROUILLET.

J'y compte aussi : je suis bienheureux de vous avoir trouvé.

M. DU CROC.

Je suis bien-aïse de vous être utile.

M. DU TROUILLET.

On m'avoit bien dit qu'à Paris tout étoit rempli de fripons.

M. DU CROC.

Prenez garde à ce que vous dites : si Du Cornet vous entendoit.

M. DU TROUILLET.

Ce n'est pas de lui que je parle.

M. DU CROC.

Et avez-vous encore d'autre argent ?

M. DU TROUILLET.

Non, vraiment ; mais comme je vais épouser Mademoiselle de la Tasse, sa mère m'en donnera.

M. DU CROC.

Ah, sûrement.

M. DU TROUILLET.

Et puis j'ai une bague.

M. DU CROC.

Vous la jouerez encore.

M. DU TROUILLET.

Oh, que non : & puis, en vérité, je n'ai pas joué.

M. DU CORNET.

Qu'est-ce qu'il dit ?

M. DU CROC.

Rien, rien.

M. DU CROC.

Est-elle jolie, votre bague?

M. DU TROUILLET.

Mais oui; la voilà : ma chere mere m'a dit qu'elle valoit vingt-cinq louis.

M. DU CROC.

Voyons. (*Il prend la bague.*) Oui, vous en aurez cela ou rien : mais cachez-là, car Du Cornet aime le jeu, & il vous feroit peut-être encore jouer, s'il la voyoit.

M. DU TROUILLET.

J'ai envie de la mettre dans ma bouche.

M. DU CROC.

C'est fort bien imaginé.

M. DU TROUILLET.

Tenez, comme cela, la voit-on?

M. DU CROC.

Non, pas beaucoup.

M. DU TROUILLET.

Et puis je dirois que j'ai une fluxion.

M. DU CROC.

Vous avez bien de l'esprit au moins. Ah ça, il faut que je vous raccommode avec Du Cornet.

M. DU TROUILLET.

Ah ! je vous en ferai très-obligé ; car sans cela, je n'oserois jamais sortir d'ici.

M. DU CROC.

Bon , c'est le meilleur homme du monde ; quand il est en colere , cela ne dure qu'un moment ; mais il est terrible.

M. DU TROUILLET.

Je suis aussi comme cela moi.

M. DU CROC.

Je le crois bien : chacun a son défaut. Vous allez voir. Du Cornet , es-tu encore fâché contre Monsieur Du Trouillet ?

M. DU CORNET.

Moi, point du tout ; c'est fini , je n'y pense plus.

M. DU CROC.

Allons , touchez-vous dans la main tous les deux.

M. DU CORNET.

Je le veux bien. (*Il tend la main à M. Du Trouillet.*)

M. DU TROUILLET.

Monsieur , vous me faites bien de l'honneur.

M. DU CORNET.

Reste-tu ici, Du Croc ?

M. DU CROC.

Non, vraiment. A propos....

M. DU CORNET.

Où va tu donc ?

M. DU CROC.

Chez mon Jouaillier ; il y a une pierre à ma bague, que je crains qui ne tombe.

M. DU CORNET.

Quelle idée ! viens à la Comédie Française.

M. DU CROC.

Ce n'est pas le quartier.

M. DU CORNET.

Mais puisque cette pierre à tenu jusqu'à présent, elle tiendra bien encore : tu iras demain.

M. DU CROC.

Non, je ne veux pas la perdre.

M. DU CORNET.

Voyons-là donc ?

M. DU CROC, *regardant à son doigt.*

Ah, ah, je n'ai pas ma bague ; je l'ai pour-
rant

tant prise avant de partir ; je l'avois tout-à-l'heure.

M. DU CORNET.

Il faut chercher.

M. DU CROC.

Je n'ai pas remué de ma place ; c'est singulier !

M. DU CORNET.

Mais, Monsieur du Trouillet ne l'a-t-il pas vu ?

M. DU TROUILLET.

Non, Monsieur.

M. DU CORNET.

Je ne crois pas cela : un homme qui est capable de ne pas vouloir payer ce qu'il a perdu, est capable de voler une bague.

M. DU TROUILLET, *pleurant.*

Pour cela, je suis bien malheureux d'être venu ici !

M. DU CORNET.

Qu'est-ce que vous dites ? Allons, vous êtes un fripon ; rendez-là tout-à-l'heure.

M. DU TROUILLET.

Mais, Monsieur, je vous jure que je ne l'ai pas.

M. DU CORNET.

Du Croc ?

M. DU CROC.

Mais je ne saurois croire qu'il l'ait.

M. DU CORNET.

Je te dis que si. Allons, finissez, que je ne vous le dise pas deux fois.

S C E N E I X.

Mad. DE LA TASSE, Mlle. CÉCILE,
M. DU TROUILLET, M. DU
CROC, M. DU CORNET, M. DU
PONT, LOUIS.

Mad. DE LA TASSE.

COMMENT donc, Messieurs, qu'est-ce que c'est que ce bruit-là ?

M. DU CORNET.

Madame, vous arrivez à propos pour faire rendre à Du Croc une bague que cet homme-là lui a volé.

Mad. DE LA TASSE.

Quoi ! Monsieur, chez moi ?

M. DU TROUILLET.

Madame, vous ne me connoissez pas ; je viens pour être votre gendre ; je m'appelle Du Trouillet.

M. DU CORNET.

Je vous dis, Madame, que c'est un voleur.

Mad. DE LA TASSE.

Comment ?

M. DU CORNET.

Oui, Madame, il ne vouloit pas me payer cinquante louis que je lui ai gagné.

Mad. DE LA TASSE.

Quand cela ?

M. DU CORNET.

Ici, tout-à-l'heure.

Mad. DE LA TASSE.

Quoi, Monsieur, vous êtes joueur, & vous jouez si gros jeu encore ?

M. DU TROUILLET.

Non, Madame, ne croyez pas....

M. DU CORNET.

Comment, vous osez soutenir....

Mad. DE LA TASSE.

Un moment, Messieurs, il peut être joueur ;

mais je ne crois pas qu'il soit un voleur. Comment est faite votre bague, Monsieur Du Croc ?

M. DU CROC.

C'est une pierre jaune, entourée.

Mad. DE LA TASSE.

Eh bien, Monsieur Du Trouillet n'a qu'à se fouiller.

M. DU TROUILLET, *désespéré.*

Ah ! c'est bien traître celui-là !

Mad. DE LA TASSE.

Comment, vous ne le voulez pas ?

M. DU TROUILLET.

Pardonnez-moi, Madame.

M. DU CROC.

Cela n'est pas nécessaire ; je la lui ai vu mettre dans sa bouche ; il n'a qu'à l'ouvrir.

M. DU TROUILLET.

Mais...

Mad. DE LA TASSE.

Allons, Monsieur, ouvrez la bouche.

M. DU TROUILLET.

Eh bien, oui, Madame, j'ai une bague ; mais c'est la mienne ; la voilà. (*Il tire la bague de sa bouche.*) Monsieur le fait bien.

Mad. DE LA TASSE.

C'est celle de Monsieur Du Croc. (*Elle l'a donnée à M. Du Croc.*) Monsieur, je vous prie de ne le pas faire arrêter; son pere est un très-honnête - homme, qui ne mérite pas d'avoir pour fils un coquin.

M. DU CROC.

Madame, c'est à votre considération que je ne lui ferai rien.

M. DU TROUILLET.

Mais, Madame, pouvez-vous croire que votre gendre....

Mad. DE LA TASSE.

Mon gendre; un voleur, mon gendre! non; misérable, tu ne le feras jamais.

M. DU TROUILLET.

Si vous vouliez m'entendre....

M. DU CROC.

Madame, puisque Monsieur n'épouse pas Mademoiselle Cécile, vous savez les propositions que je vous ai faites.

Mad. DE LA TASSE.

Oui, Monsieur, je les accepte de tout mon cœur.

M. DU PONT, *se levant.*

Ah ! Madame , arrêtez.

Mad. DE LA TASSE.

Quoi donc ?

M. DU CROC.

Que voulez-vous dire, Monsieur ?

M. DU PONT.

Que je vais tout découvrir : oui, Messieurs, vous êtes deux fripons.

M. DU CROC.

Monsieur.

M. DU PONT.

Je ne crains pas de le dire ; & Louis est témoin : vous avez cru qu'il ne vous entendoit pas , & que je dormois ; vous avez forcé Monsieur Du Trouillet de vous donner cinquante louis, qu'il n'avoit pas joué ; & la bague que vous venez de lui prendre est la sienne, qu'il avoit dit à Monsieur Du Croc , qu'il cachoit dans sa bouche, de peur que Monsieur Du Cornet ne la lui fît perdre en jouant.

M. DU CROC.

Cela n'est pas vrai.

M. DU PONT.

Vous avez eu affaire à un nigaud, & vous l'attendiez pour cela.

M. DU TROUILLET.

Monfieur, je vous fuis bien obligé de prendre mon parti.

M. DU CORNET.

Monfieur, savez-vous que vous rifquez beaucoup ?

M. DU PONT.

Meffieurs, je vous connois, & vous rifquez plus que moi ; car fi vous ne rendez pas les cinquante louis & la bague, nous allons envoyer chercher un Commiffaire.

M. DU CROC.

Monfieur, Monfieur, il ne faut pas faire tant de bruit ; tout ceci n'étoit qu'un jeu, nous n'avions pas envie de rien garder, & vous allez le voir.

M. DU PONT.

A la bonne heure.

M. DU TROUILLET.

Quoi, on me rendra tout ?

M. DU CROC.

Sans doute. Voilà votre bague.

M. DU CORNET.

Et voilà vos cinquante louis.

M. DU TROUILLET.

Ah ! Messieurs, que je vous ai d'obligation !

M. DU CROC.

Madame, nous ne reviendrons plus ici ; puisqu'on n'y entend pas mieux la plaisanterie que cela.

Mad. DE LA TASSE.

Tant mieux, Messieurs, tant mieux.

S C E N E X.

Mad. DE LA TASSE, Mlle. CÉCILE,
M. DU TROUILLET, M. DU
PONT, LOUIS.

LOUIS, *regardant à la porte.*

AH ! pardi, ils s'en vont grand train ; ils ne demandent pas leur reste.

M. DU TROUILLET.

Monseigneur, je vous remercie bien. Vous voyez, Madame, que je ne suis ni un joueur, ni un fripon.

Mad. DE LA TASSE.

Non ; mais vous êtes un grand nigaud.

M. DU TROUILLET.

J'aurois été bien fâché de ne pas épouser Mademoiselle votre fille ; car je la trouve bien jolie , & je l'aimerai bien.

Mad. DE LA TASSE.

Oui ; mais elle n'est pas pour vous ; je ne veux pas que ma fille soit la femme d'un sot : vous pouvez vous en retourner à Poissy , dire cela à Monsieur votre pere , & lui faire bien mes complimens.

M. DU TROUILLET.

Pardi , j'ai fait là un beau voyage !

Mad. DE LA TASSE.

Vous le méritez.

M. DU TROUILLET.

Oui ; mais comment ferai-je pour m'en aller ? La charrette aux veaux fera peut-être partie à présent. Adieu donc , Madame ; adieu , Mademoiselle ; adieu Monsieur.

Mad. DE LA TASSE.

Adieu , adieu.

S C E N E X I.

Mad. DE LA TASSE, Mlle. CÉCILE,
M. DU PONT, LOUIS.

Mad. DE LA TASSE.

POUR cela , Monsieur , je vous remercie bien ; vous m'avez empêché de donner ma fille à un fripon & à un sot , je n'oublierai jamais cela.

M. DU PONT.

Madame, si vous vouliez....

Mad. DE LA TASSE.

Quoi ?

M. DU PONT.

Vous feriez mon bonheur en me l'accordant : nous nous aimons depuis long-tems.

Mad. DE LA TASSE.

Il fallait donc le dire plutôt , & tout cela ne seroit peut-être pas arrivé. Voilà donc pourquoi vous étiez si triste , Cécile ?

Mlle. CÉCILE.

Oui, ma chere mere.

Mad. DE LA TASSE.

Ah ça, je ne demande pas mieux; mais il faut savoir qui vous êtes, Monsieur.

M. DU PONT.

Madame, je m'appelle Du Pont, & je suis le neveu de Monsieur de la Forêt, que vous connoissiez.

Mad. DE LA TASSE.

Comment, que je connoissois? il étoit mon compere. Je vous connois aussi; je vous ai vu tout petit, & vous étiez bien gentil. Allons, allons, mes enfans, entrons là-dedans, & nous arrangerons tout cela; je ferai fort aise que vous foyez mon gendre.

M. DU PONT.

Eh bine, Mademoiselle?

Mlle. CÉCILE.

Ah! Monsieur Du Pont que je suis contente!

M. DU PONT.

Je me flatte que vous le ferez toujours, du moins je ferai tout ce que je pourrai pour cela.

Fin du soixante-sixieme Proverbe.

LA
SONNETTE.

SOIXANTE-SEPTIEME PROVERBE.



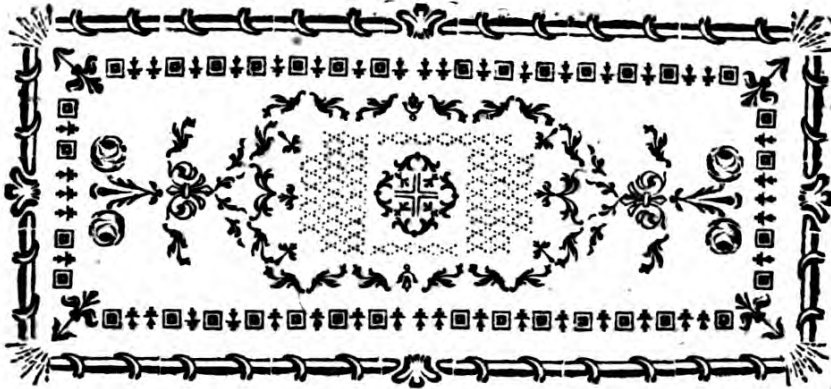
P E R S O N N A G E S .

M. VICTORIN , *Commissaire des Guerres.*
En petit uniforme , sans chapeau ni épée.

Mad. VICTORIN. *En robe de tafetas , petit
manteau de gaze blanche à fleurs.*

Le Chevalier DU PARC.
M. DE SAINT-VIGNARD.
M. DE LA VIROUX. } *Officiers d'Infan-
terie , en uni-
formes.*

*La Scène est dans une ville de garnison , à la
porte de M. Victorin , la nuit.*



LA
SONNETTE.
PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

Mad. VICTORIN, M. VICTORIN.

M. VICTORIN.

QUELLE fantaisie de vouloir vous promener à l'heure qu'il est ; il ne fait point chaud du tout : en vérité les femmes sont bien extraordinaires !

Mad. VICTORIN.

Et les maris ne sont gueres complaisants. Cependant vous dites que vous m'aimez ?

M. VICTORIN.

Sûrement, je vous aime.

Mad. VICTORIN.

Vous allez peut-être croire que je ne vous aime pas, moi.

M. VICTORIN.

Je ne dis pas cela.

Mad. VICTORIN.

Pourquoi donc me trouver ridicule ?

M. VICTORIN.

Eh bien, je vous demande pardon.

Mad. VICTORIN.

Vous ne m'auriez pas dit cela avant d'être mon mari : convenez qu'il y a deux ans....

M. VICTORIN.

Je vous dis que j'ai tort.

Mad. VICTORIN.

Hélas ! pourquoi ne peut-on pas rester amans après le mariage !

M. VICTORIN.

Croyez-vous que je ne le suis plus ?

Mad. VICTORIN.

Mais pourquoi ce ton brusque, indifférent & froid, que vous avez tous ? Est-ce qu'il y a
une

une espèce de honte à traiter aussi-bien sa femme que celle d'un autre?

M. VICTORIN.

Vous traitai-je moins bien pour cela?

Mad. VICTORIN.

Je ne vous reproche que le ton : pourquoi faut-il avoir toujours l'air excédé de ce que l'on aime ? prendre un ton ironique, qui en vérité ne sauroit plaire.

M. VICTORIN.

Le préjugé peut en être cause ; & les exemples des nouveaux mariés, qui dans les premiers momens sont bien ennuyeux, font craindre sans doute de leur ressembler.

Mad. VICTORIN.

Toutes ces raisons sont peu satisfaisantes. Quand à la promenade que vous croyez que je veux vous faire faire, vous vous trompez.

M. VICTORIN.

Pourquoi donc sortir ?

Mad. VICTORIN.

Nous n'irons pas plus loin.

M. VICTORIN.

Vous conviendrez que vous avez des idées bien extraordinaires, & qu'il n'est pas étonnant que....

Mad. VICTORIN.

Point du tout.

M. VICTORIN.

Point du tout est fort bon. Et le chien de basse-cour, que vous avez emprunté à votre frère, par exemple, pour une nuit, qu'en voulez-vous faire ?

Mad. VICTORIN.

C'est ce que je veux vous expliquer.

M. VICTORIN.

Et il faut que ce soit ici.

Mad. VICTORIN.

Oui.

M. VICTORIN.

A la bonne heure ; puisque vous le voulez, il faut bien que cela soit.

Mad. VICTORIN.

Ecoutez-moi.

M. VICTORIN.

Voyons.

Mad. VICTORIN.

Vous connoissez le ton avantageux du Chevalier Du Parc ? c'est un de ces enfans gâtés de Paris....

M. VICTORIN.

A peu-près , qui ne servent que pour pouvoir porter une plume à leur chapeau.

Mad. VICTORIN.

Vous savez que plusieurs Officiers du même Régiment m'ont rendu des soins assez publiquement & inutilement ; ils en sont convaincus ; ils l'ont même dit au Chevalier Du Parc. Le Chevalier Du Parc venoit d'arriver ; il ne les entretenoit que des femmes de Paris, des rigueurs qu'elles avoient essuyées de sa part ; parce qu'il ne pouvoit pas y suffire, lorsqu'il m'aperçut à l'assemblée. Il se récria, fit l'étonné de trouver en Province quelqu'un d'aussi-bien ; il le dit à tout le monde , & se fit détester des autres femmes.

M. VICTORIN.

C'est débiter à merveilles.

Mad. VICTORIN.

On lui dit que je vengerois les femmes de Paris de ses rigueurs.

M. VICTORIN.

Vous ?

Mad. VICTORIN.

Oui : il répondit que sûrement je ne lui résisterois pas , & il eut l'impertinence de le

parier le même soir avec ses camarades , en foupant à l'auberge ; cela me revint.

M. VICTORIN.

Il commence à faire froid , vous me conterez tout cela dans la maison tout aussi-bien.

Mad. VICTORIN.

Un moment ; vous allez savoir pourquoi je vous ai amené ici. Le Chevalier Du Parc entreprit de gagner son pari ; je le reçus très-bien ; il me donna de mauvais vers , de plattes chansons ; je trouvai tout cela charmant : on me rendoit compte des progrès qu'il disoit avoir fait. Il eut la hardiesse de me demander un rendez-vous la nuit ; je lui répondis que j'y songerois , & hier je lui ai envoyé la clef de la porte , en lui mandant qu'il pourroit venir ce soir , de bonne-heure même ; parce vous iriez à la campagne.

M. VICTORIN.

Etes-vous folle donc ?

Mad. VICTORIN.

Non , non. Il est vrai qu'il y aura peut-être de quoi rire.

M. VICTORIN.

C'est donc pour cela que vous m'avez tant

pressé aujourd'hui d'aller à Morinval? Vous croyiez que j'y coucherois.

Mad. VICTORIN.

Justement: c'est à cause de cela que je vous ai prié de revenir. Voyez comme cela est conséquent; & puis je vous dirois tout ce que je viens de vous dire, & ce que vous allez faire.

M. VICTORIN.

Mais pourquoi lui donner la clef de la porte? Je parie qu'il l'a montrée déjà à tous les Officiers de son régiment.

Mad. VICTORIN.

Tant mieux; c'est ce que je veux.

M. VICTORIN.

Je ne fais pas à quoi vous en voulez venir; mais en garnison, il faut toujours qu'une femme évite les histoires où elle peut avoir part.

Mad. VICTORIN.

Je vous réponds que celle-ci ne me fera point de tort. Je lui ai recommandé sur-tout de ne point faire de bruit en entrant, de peur de réveiller les domestiques, que j'enverrai coucher de bonne-heure.

M. VICTORIN.

Voyons comment vous fortirez de-là?

Mad. VICTORIN.

Il faut que vous m'aidiez.

M. VICTORIN.

Moi?

Mad. VICTORIN.

Oui, je n'ai voulu me confier qu'à vous.

M. VICTORIN.

Que faut-il que je fasse?

Mad. VICTORIN.

Que vous attachiez la corde de la sonnette qui est auprès de la porte, de manière qu'on ne puisse pas l'ouvrir sans qu'elle sonne.

M. VICTORIN.

Cela est bien aisé.

Mad. VICTORIN.

Elle fera du bruit qui éveillera le chien, qui sera lâché, & qui viendra auprès de la porte: je ne crois pas pour lors que le Chevalier Du Parc ose entrer. Il passera peut-être la nuit comme cela, & tout le monde se moquera de lui.

M. VICTORIN.

Vous êtes bien folle! Allons, je m'en vais

attacher la sonnette. Il étoit bien nécessaire d'être dans la rue pour me conter tout cela. Je n'ai jamais vu de nuit d'été aussi froide. Allons, allons, passés. (*Ils rentrent tous les deux.*)

SCENE II.

M. DE SAINT-VIGNARD, M. DE
LA VIROUX, *avec des fusils.*

M. DE SAINT-VIGNARD, *appellant bas.*

LA VIROUX?

M. DE LA VIROUX.

Me voilà.

M. DE SAINT-VIGNARD.

Il vient d'entrer quelqu'un chez Madame Victorin; si c'étoit le Chevalier?

M. DE LA VIROUX.

Comment veux-tu que ce soit lui, puisque nous l'avons laissé à table?

M. DE SAINT-VIGNARD.

Il pourroit avoir couru.

M. DE LA VIROUX.

Et par où? nous l'aurions rencontré; il

n'auroit pas pris le plus long , apparemment.

M. DE SAINT-VIGNARD.

N'auroit-il pas pu passer à droite , au lieu de passer à gauche ?

M. DE LA VIROUX.

Bon , bon ; plaçons - nous , j'entends quelqu'un.

M. DE SAINT-VIGNARD.

Restes-tu là ?

M. DE LA VIROUX.

Oui.

M. DE SAINT-VIGNARD.

Je m'en vais de l'autre côté.

M. DE LA VIROUX.

Ne parle donc pas.

M. DE SAINT-VIGNARD.

Non , non.

M. DE LA VIROUX , *revenant.*

Je me suis trompé ; il ne vient personne.

M. DE SAINT-VIGNARD.

Tu crois donc que Madame Victorin , veut se moquer de Du Parc ?

M. DE LA VIROUX.

J'en suis persuadé.

M. DE SAINT-VIGNARD.

Et moi aussi ; mais ce que nous faisons ici en ce cas-là ne servira à rien pour notre pari ?

M. DE LA VIROUX.

Pour le pari , non ; mais nous nous amuserons toujours à l'impatienter.

M. DE SAINT-VIGNARD.

Je ne faurois croire que ce soit réellement la clef de la porte , qu'il nous a montrée.

M. DE LA VIROUX.

Nous verrons. Allons , je crois que le voilà. Je l'entends chanter.

M. DE SAINT-VIGNARD , *allant*
se replacer.

Cela est bon.



SCENE III.

Le Chevalier DU PARC, M. DE SAINT-VIGNARD, M. DE LA VIROUX.

M. DE LA VIROUX.

QUI va là?

Le Chevalier DU PARC.

Officier.

M. DE LA VIROUX.

On ne passe pas.

Le Chevalier DU PARC.

Pourquoi cela?

M. DE LA VIROUX.

C'est la consigne.

Le Chevalier DU PARC.

Que diable est-ce que cela veut dire! N'est-ce pas ici la rue de la place au Charbon?

M. DE LA VIROUX.

Oui, mon Officier.

Le Chevalier DU PARC.

Il ne doit pas y avoir de sentinelle ici.

M. DE LA VIROUX.

Pardonnez-moi, toujours.

Le Chevalier DU PARC.

Ah, je m'en vais par l'autre côté. (*Il s'en va, & reparoît.*)

M. DE LA VIROUX.

Songe à toi.

M. DE SAINT-VIGNARD.

Ne t'embarrasse pas.

Le Chevalier DU PARC.

Je passerai sûrement par ici.

M. DE SAINT-VIGNARD.

Qui va là ?

Le Chevalier DU PARC.

Officier.

M. DE SAINT-VIGNARD.

Où est votre feu ?

Le Chevalier DU PARC.

Je n'ai point de feu.

M. DE SAINT-VIGNARD.

On ne passe pas.

Le Chevalier DU PARC.

C'est un tour qu'on me joue. Sentinelle ?

M. DE SAINT-VIGNARD.

Mon Officier.

Le Chevalier DU PARC.

De quelle compagnie êtes-vous ?

M. DE SAINT-VIGNARD.

De la compagnie De la Viroux.

Le Chevalier DU PARC.

Je veux voir un peu.

M. DE SAINT-VIGNARD.

Ne m'approchez pas.

Le Chevalier DU PARC.

Bon ! c'est Saint - Vignard ! Je favois bien qu'il n'y avoit pas de sentinelle ici. Qui est l'autre là bas ?

M. DE SAINT-VIGNARD.

C'est La Viroux.

Le Chevalier DU PARC.

Vous vouliez donc me faire perdre le pari, tous les deux.

M. DE SAINT-VIGNARD.

Tu le perdras bien fans cela.

Le Chevalier DU PARC.

La Viroux ?

M. DE LA VIROUX.

Eh bien ?

Le Chevalier DU PARC.

Allons, allez-vous-en tous les deux.

M. DE LA VIROUX.

Non, nous voulons voir si tu entreras dans la maison de Madame Victorin.

Le Chevalier DU PARC.

Je te dis que j'ai la clef.

M. DE SAINT-VIGNARD.

Mais l'on a peut-être changé la serrure.

Le Chevalier DU PARC.

Ne faites pas de bruit, & venez tous deux auprès de la porte : car on m'a recommandé d'entrer bien doucement, de peur d'éveiller les domestiques.

M. DE LA VIROUX.

Ne crains rien.

Le Chevalier DU PARC, *mettant la clef dans la serrure.*

Tiens, vois si la porte ne s'ouvrira pas. (*Elle s'ouvre ; mais lorsqu'il la pousse, la sonnette sonne, & un gros chien vient en-dedans contre la porte & abboye. Ils s'éloignent bien vite tous les trois. MM. De Saint-Vignard & La Viroux en riant.*)

M. DE SAINT-VIGNARD, LA VIROUX.

Ah, ah, ah, ah, ah.

Le Chevalier DU PARC.

Mais voulez-vous bien ne pas faire tant de bruit.

M. DE SAINT-VIGNARD, LA VIROUX.

Ah, ah, ah, ah, ah.

Le Chevalier DU PARC.

Paix donc.

M. DE LA VIROUX.

Il n'y a jamais eu de sonnette à la porte de Madame Victorin.

M. DE SAINT-VIGNARD.

Ni de chien dans sa maison, à ce qu'il me semble.

M. DE LA VIROUX.

De chien ? mais cela me rappelle qu'hier elle demanda à son frere de lui prêter celui-là.

M. DE SAINT-VIGNARD.

C'étoit pour recevoir Du Parc.

Le Chevalier DU PARC.

J'espère, qu'ayant entendu ce bruit-là, elle aura fait attacher le chien, & qu'elle aura ôté la sonnette, pour l'empêcher d'aboyer.

M. DE LA VIROUX.

Ma foi , je le crois aussi ; elle est peut-être à présent dans la crainte que tu ne revienne pas.

M. DE SAINT-VIGNARD.

Je la plains bien sincèrement ; il n'y a pas deux hommes comme Du Parc dans le monde ; & quand une femme a eu le bonheur de lui plaire , elle ne doit plus être malheureuse.

Le Chevalier DU PARC.

Messieurs , vous plaisantez.

M. DE SAINT-VIGNARD.

Non, vraiment.

Le Chevalier DU PARC.

Vous voudriez bien être à ma place.

M. DE LA VIROUX.

Ah , pas encore.

Le Chevalier DU PARC.

Il me semble que je n'entends rien.

M. DE SAINT-VIGNARD.

Non : allons.

Le Chevalier DU PARC.

Que diable , restez-là.

M. DE SAINT-VIGNARD.

Ah , comme tu voudras.

M. DE LA VIROUX.

Oui ; mais il ne faut pas qu'il fasse semblant d'entrer , & qu'il s'en aille.

M. DE SAINT-VIGNARD.

Oui , oui ; approchons-nous.

Le Chevalier DU PARC.

Ne faites donc pas de bruit.

M. DE LA VIROUX.

Non , non. (*Ils approchent tous les trois. Le Chevalier Du Parc ouvre , le bruit de la sonnette recommence , & le chien aboye encore plus fort. MM. De Saint-Vignard & De la Viroux rient encore en s'éloignant de la porte.*)

Le Chevalier DU PARC.

En vérité , je ne fai pas ce qu'il y a de si plaifant à cela.

M. DE SAINT-VIGNARD.

Comment , d'avoir la clef , & de ne pas entrer.

M. DE LA VIROUX.

C'est une bien bonne clef que celle-là !

M. DE SAINT-VIGNARD.

Il n'a pas d'attention non plus ; on lui recommande de ne pas faire de bruit , & il fait un tintamare de tous les diables.

M. DE

M. DE LA VIROUX.

Ah , oui ; cela n'est pas honnête.

M. DE SAINT-VIGNARD.

Sans doute ; quand on a le bonheur d'être aimé d'une femme , il faut la ménager.

M. DE LA VIROUX.

Cependant c'est sa faute à elle : que n'empêche-t-elle la sonnette ?

M. DE SAINT-VIGNARD.

Cela est vrai ; à sa place , j'entrerois toujours.

M. DE LA VIROUX.

Oui ; mais il y a le chien.

M. DE SAINT-VIGNARD.

Est-ce que tu craindrois le chien ?

Le Chevalier DU PARC.

Le chien ? mais . . .

M. DE LA VIROUX.

Je le connois , moi ; il est bien fort.

Le Chevalier DU PARC.

Mais , Messieurs , si vous étiez à ma place , qu'est-ce que vous feriez ?

M. DE SAINT-VIGNARD.

Moi , j'entrerois sûrement.

M. DE LA VIROUX.

Et moi aussi ; je n'en voudrais pas avoir le démenti.

M. DE SAINT-VIGNARD.

Oui ; mais nous perdrons le pari , en le conseillant comme cela.

M. DE LA VIROUX.

Il faudra bien tôt ou tard qu'il y renonce.

M. DE SAINT-VIGNARD.

Non pas , si le chien s'endort.

Le Chevalier DU PARC.

Messieurs , vous êtes de mauvais plaisants. Allons , laissez-moi , par grace.

M. DE LA VIROUX.

Cela ne se peut pas , tu le fais bien.

(Le Chevalier Du Parc, va encore pour entrer ; même bruit de la sonnette & du chien.)

Le Chevalier DU PARC.

Le diable emporte & la sonnette & le chien !

M. DE SAINT-VIGNARD.

Ce que je trouve d'étonnant , c'est que personne ne remue dans la maison.

M. DE LA VIROUX.

Ne parle donc pas si haut, j'entends quelqu'un.

M. DE SAINT-VIGNARD.

On ouvre une fenêtre, je crois.

M. DE LA VIROUX.

Oui; paix, paix.

SCENE IV.

Le Chevalier DU PARC, M. DE SAINT-VIGNARD, M. DE LA VIROUX, M. VICTORIN.

M. VICTORIN, *à la fenêtre.*

MONSIEUR le Chevalier Du Parc?

Le Chevalier DU PARC.

Réponds pour moi, Saint-Vignard.

M. DE SAINT-VIGNARD.

Ah, ah, vous n'êtes pas encore couché, Monsieur le Commissaire?

M. VICTORIN.

C'est vous, Monsieur De Saint-Vignard ?

M. DE SAINT-VIGNARD.

Oui, vraiment, je passe par ici.

M. VICTORIN.

Oui; mais vous avez avec vous Monsieur le Chevalier Du Parc; n'est-ce pas ?

M. DE SAINT-VIGNARD.

Pourquoi me demandez-vous cela ?

M. VICTORIN.

Je ne vous le demande pas, car j'en suis sûr. Madame Victorin, vient de me dire qu'il avoit parié qu'il entreroit chez elle la nuit.

M. DE LA VIROUX, *au Chevalier
Du Parc.*

On se moque de toi.

M. DE SAINT-VIGNARD.

Paix donc.

M. VICTORIN.

Elle le prie de renoncer à ce projet; parce qu'elle a grande envie de dormir.

Le Chevalier DU PARC, *bas.*

Dit qu'elle m'a donné la clef; pour la confondre vis-à-vis de son mari.

M. DE SAINT-VIGNARD.

Mais...

M. DE LA VIROUX.

Dis, dis; nous saurons plus complètement comme elle le joue.

M. DE SAINT-VIGNARD.

On dit qu'il n'a pas tort; puisque Madame Victorin, lui avoit donné une clef pour entrer.

M. VICTORIN.

Cela est vrai, elle lui a donnée une clef; mais elle le prie d'être persuadé qu'avec cette clef on reste à la porte.

M. DE LA VIROUX.

Fort bien.

M. VICTORIN.

Qu'en Province, celui qui fait le plus de bruit, ne réussit pas toujours auprès des femmes; & qu'on ne fait souvent qu'éveiller les voisins, sans alarmer personne.

M. DE SAINT-VIGNARD.

Cela arrive quelquefois , Monsieur le Commissaire.

M. VICTORIN.

Vous chargez-vous de dire tout cela à Monsieur le Chevalier Du Parc ?

M. DE SAINT-VIGNARD.

Ne vous inquiétez pas ; il le fait déjà.

M. VICTORIN.

Ah, je vous entends. En ce cas-là , je vous souhaite à tous le bon soir.

M. DE SAINT-VIGNARD.

Et la clef , ne la voulez-vous pas ?

M. VICTORIN.

Non , non ; laissez-là dans la serrure , cela est égal. (*Il se retire.*)



S C E N E V.

M. DE SAINT-VIGNARD, Le Chevalier
DU PARC, M. DE LA VIROUX.

Le Chevalier DU PARC, *jettant la clef
avec dépit.*

T I E N S , la voilà ta chienne de clef.

M. DE LA VIROUX.

Ah ! tu devois la garder pour une autre
fois.

Le Chevalier DU PARC.

Allons, allons, nous coucher.

M. DE SAINT-VIGNARD.

Tu conviendras bien, avant, que tu as perdu
le pari ?

M. DE LA VIROUX.

Et que tu as été berné en plein.

M. DE SAINT-VIGNARD.

Dis que les femmes de ce pays-ci ne se
connoissent pas en vrai mérite.

M. DE LA VIROUX, *suivant le
Chevalier Du Parc.*

Où vas-tu donc ? Tu es bien pressé.

M. DE SAINT-VIGNARD.

Attends, attends-nous. (*Ils s'en vont.*)

Fin du soixante-septieme Proverbe.

**LE TROMPEUR
FAVORABLE.**

SOIXANTE-HUITIEME PROVERBE.



P E R S O N N A G E S .

M. LE BLANC, *Tuteur de Mlle. De Saint-Genest. Habit brun , veste d'or , perruque à nœuds.*

Mlle. DE SAINT-GENEST. *Mise comme une jeune demoiselle , en tafetas.*

JULIE, *Femme-de-chambre de Mlle. De Saint-Genest. En Femme-de-chambre.*

Le Chevalier DUCHERNY. *Habit vert galonné , veste brodée , épée & chapeau.*

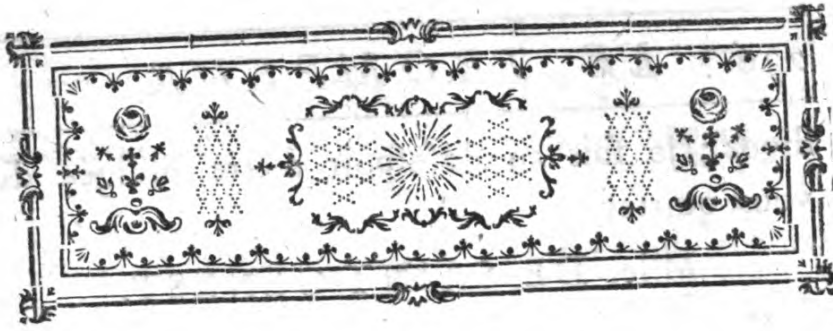
M. DUCHERNY, *pere du Chevalier Ducherny. Habit brun galonné d'or , épée & chapeau.*

M. JAQUEMIN, *Commissaire. En habit noir , & puis en robe.*

CHAMPAGNE, } *Laquais de M. Le Blanc.*
PICARD, } *En habits gris à boutons d'or.*

Des ARCHERS. *En uniforme du Guet à pied.*

La Scène est chez M. Le Blanc , dans un salon.



LE TROMPEUR FAVORABLE.

P R O V E R B E.

SCENE PREMIERE.

Mlle. DE SAINT-GENEST, JULIE.

Mlle. DE SAINT-GENEST.

JULIE, tu ne veux pas me dire absolument ce que tu as ?

JULIE.

J'ai réellement du chagrin, Mademoiselle.

Mlle. DE SAINT-GENEST.

Pourquoi cela ? Je ne te cache rien ; tu fais tous mes secrets : quelle est cette réserve ?

JULIE.

Eh bien, Mademoiselle, c'est vous qui m'af-

fligez ; je suis au désespoir d'être obligée de vous quitter.

Mlle. DE SAINT-GENEST.

Comment , me quitter ? je ne le souffrirai pas.

JULIE.

Il faut donc que vous sortiez d'ici ; car tant que vous y resterez , je ne peux pas y demeurer exposée à toutes les persécutions de votre tuteur.

Mlle. DE SAINT-GENEST.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

JULIE.

Que vous le croyez amoureux de vous , Monsieur le Blanc ?

Mlle. DE SAINT-GENEST.

Que trop ; puisqu'il s'oppose au mariage du Chevalier Ducherny , avec moi , & qu'il veut absolument que je l'épouse.

JULIE.

Je crois que c'est de votre bien qu'il est amoureux.

Mlle. DE SAINT-GENEST.

Mais il est jaloux.

JULIE.

Bon ; les hommes sont jaloux dès qu'ils voient qu'on ne se soucie pas d'eux. Est-ce qu'il ne croit pas que j'aime Champagne , que je ne peux pas souffrir.

Mlle. DE SAINT-GENEST.

Monsieur Le Blanc est amoureux de toi ?

JULIE.

Oui , voilà ce que c'est ; & comme ses desfeins ne peuvent être que mal-honnêtes , je ne veux pas y être exposée davantage.

Mlle. DE SAINT-GENEST.

Je le voudrois bien qu'il fût amoureux de toi , pouvoir lui prouver que je le fai , le confondre , & être enfin débarrassée de ses poursuites. Mais sur quoi juges-tu cela ?

JULIE.

Sur les propositions qu'il m'a faites de me faire ma fortune , si je voulois me rendre à ses desirs.

Mlle. De SAINT-GENEST , *riant.*

Quoi , tout de bon ?

JULIE.

Oui , riez. Il vouloit me donner cinquante

louis , pour aller l'attendre ce soir , dans le cabinet qui est au bout du jardin.

Mlle. DE SAINT-GENEST.

Hé bien, tu n'as pas voulu ?

JULIE.

Mais je vous le demande ? En vérité vous avez une jolie opinion de moi , avec votre question.

Mlle. DE SAINT-GENEST, *révant.*

Non ; c'est qu'il me vient une idée....

JULIE.

Qu'est-ce que c'est ?

Mlle. DE SAINT-GENEST.

Tu crois qu'il se rendroit au pavillon ?

JULIE.

J'en suis sûre , vous dis-je.

Mlle. DE SAINT-GENEST.

Hé bien , il faut que tu acceptes la proposition.

JULIE.

Comment , vous me croyez capable ? ...

Mlle. DE SAINT-GENEST.

Non ; mais écoutez-moi.

J U L I E .

Je fai ce que vous allez me dire ; vous voulez nous y surprendre ensemble ?

Mlle. DE SAINT-GENEST.

Non. Il faut , te dis-je , que tu accepte la proposition , & je m'y rendrai à ta place. Je ferai en droit pour-lors de lui faire des reproches, qui l'empêcheront de songer davantage à m'épouser , & ce fera un obstacle de moins pour le Chevalier.

J U L I E .

Oui ; mais j'ai refusé avec colere , & de façon à lui ôter tout espoir de réussir.

Mlle. DE SAINT-GENEST.

Si tu l'as quitté avec colere , il cherchera à t'appaiser , quand ce ne seroit que pour t'empêcher de m'en rien dire.

J U L I E .

Cela pourroit être.

Mlle. DE SAINT-GENEST.

Je crois l'entendre ; je vais te laisser avec lui , & tu viendras me dire ce qui se fera passé.

JULIE.

Il faut que je vous sois aussi attachée que je le suis, pour me prêter à ce que vous desirez là.

Mlle. DE SAINT-GENEST.

Mais tu ne risques rien. S'il te donne les cinquante louis, tu feras même très-bien de les prendre.

JULIE.

Vous le croyez ?

Mlle. DE SAINT-GENEST.

Oui, oui ; il faut bien qu'il paye cette petite correction. Tu viendras me retrouver chez moi.

JULIE.

Oui, Mademoiselle. Je crois à présent que je réussirai : le plaisir de tromper Monsieur Le Blanc, me réjouit d'avance.



SCENE

S C E N E I I.

M. LE BLANC, JULIE.

M. LE BLANC.

EH bien, ma chere Julie, es-tu encore fâchée contre moi ?

JULIE.

Mais, Monsieur, n'avois-je pas raison ?

M. LE BLANC.

Ce que je te propofois devoit-il t'offenser ? c'est une preuve que je t'aime.

JULIE.

Je le fai bien, Monsieur ; mais on ne peut pas s'empêcher d'être surprise de voir qu'on a mauvaise opinion de vous ; rien n'est si humiliant.

M. LE BLANC.

Et où est la mauvaise opinion ?

JULIE.

Comment ! d'offrir de l'argent à une honnête fille, pour la séduire ; c'est abuser de ses richesses.

M. LE BLANC.

Et avec qui les partagera-t-on, si ce n'est

avec les personnes qu'on aime ? Et puis c'est si peu de chose pour moi , voilà ce qu'il faut considérer.

J U L I E.

Oui , il est vrai ; mais ce feroit moi qui recevrais , & ce feroit moi qui aurois tort.

M. LE BLANC , *lui donnant une bourse.*

Quelle folie ! Tiens , mets cela dans ta poche.

J U L I E.

En vérité....

M. LE BLANC.

Allons , prends.

J U L I E.

Mais si Mademoiselle vient à favoir....

M. LE BLANC.

Elle n'en fera rien.

J U L I E , *prenant la bourse.*

Tenez , vous me faites faire - là une chose affreuse !

M. LE BLANC.

Tu te rendras dans le pavillon bientôt , c'est-à-dire , quand il fera nuit : le jour tombe , ainsi je n'attendrai pas long-tems.

J U L I E.

N'apportez pas de lumiere.

M. LE BLANC.

Non, non.

JULIE.

Je m'en vais auprès de ma maîtresse, en attendant. (*Elle sort.*)

M. LE BLANC.

Champagne ?

SCENE III.

M. LE BLANC, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

MONSIEUR.

M. LE BLANC.

Tout va bien ; Julie a consenti enfin à se rendre au pavillon, tu feras vengé de ses rigueurs.

CHAMPAGNE.

Tant mieux, cela lui apprendra à être si glorieuse, & à me mépriser.

M. LE BLANC.

Le Chevalier est-il chez lui ?

CHAMPAGNE.

Oui, je viens de le voir rentrer.

Q ij

M. LE BLANC.

Cela est bon. Tiens , voilà la clef de la petite porte du jardin que j'ai enveloppée dans un petit billet , où il est invité à se rendre au pavillon , de la part de Mademoiselle de Saint-Genest. Fais-la lui donner en main propre , par ton homme.

CHAMPAGNE.

Il va l'avoir dans le moment.

M. LE BLANC.

Reviens ici tout de suite.

CHAMPAGNE.

Oui , oui.

M. LE BLANC.

Dis qu'on m'apporte de la lumiere ; car il faut que j'écrive , & l'on ne voit plus clair.

CHAMPAGNE.

Picard va vous en apporter. (*Il sort.*)



SCENE IV.

M. LE BLANC, M. JAQUEMIN,
PICARD.

PICARD, *apportant deux bougies.*

MONSIEUR le Commissaire Jaquemin.

M. LE BLANC.

Ah! Monsieur Jaquemin, je vous attendois
avec impatience.

M. JAQUEMIN.

Je ne vous ai pas manqué de parole, comme
vous voyez. Ah ça, dites-moi votre affaire.

M. LE BLANC.

Tout-à-l'heure. (*à Picard qui écoute.*) Va-t-en.

PICARD.

C'est que j'attendois, pour savoir si vous ne
vouliez rien. (*Il sort.*)



S C E N E V.

M. LE BLANC, M. JAQUEMIN.

M. LE BLANC.

Avez-vous tout votre monde, votre robe,
des flambeaux ?

M. JAQUEMIN.

Oui, ne vous inquiétez pas.

M. LE BLANC.

C'est qu'il faut faire le plus grand éclat.

M. JAQUEMIN.

Oui ; mais il faut que je sache de quoi il
s'agit, pour voir si je peux en honneur me
charger de faire ce que vous desirez.

M. LE BLANC.

Je vais m'expliquer. Vous savez que j'ai chez
moi une pupile, qui s'appelle Mademoiselle
de Saint-Genest ?

M. JAQUEMIN.

Oui.

M. LE BLANC.

L'avez-vous vue ?

M. JAQUEMIN.

Non , jamais.

M. LE BLANC.

Cela ne fait rien. Je veux absolument l'épouser ; mais elle aime le Chevalier Ducherny : il a fait mille tentatives pour venir ici , & son pere m'a fait faire des propositions sans fin pour la lui donner en mariage. Voici mon plan : écoutez bien ceci.

M. JAQUEMIN.

Je vous écoute.

M. LE BLANC.

Je tends un piège au Chevalier , pour le brouiller sans miséricorde avec Mademoiselle de Saint - Genest. J'ai engagé , avec de l'argent , Julie à m'accorder ce soir un rendez-vous , dans le pavillon qui est au bout du jardin.

M. JAQUEMIN.

Fort bien.

M. LE BLANC.

Julie est la femme-de-chambre de Mademoiselle de Saint-Genest : je crois que vous l'avez vue hier.

M. JAQUEMIN.

Non , je ne la connois pas.

M. LE BLANC.

Elle doit être actuellement dans le pavillon à m'attendre ; & au lieu de moi , je veux que ce soit le Chevalier qui s'y trouve : pour cela je lui ai envoyé la clef de la porte du jardin , avec un billet qui le presse de s'y rendre , pour parler à Mademoiselle de Saint-Genest. Vous savez comme les amans faisoient , avec avidité , tout ce qui peut flatter leurs desirs ; je suis sûr qu'il ira.

M. JAQUEMIN.

Que voulez-vous que je fasse ?

M. LE BLANC.

Que vous surpreniez le Chevalier avec Julie dans ce pavillon , où ils seront sans lumière ; l'éclat que vous ferez , attirera Mademoiselle de Saint-Genest , qui deviendra furieuse contre le Chevalier , & j'aurai aussi tout lieu de me plaindre de ce procédé. Vous les amenez ici , où vous trouverez le pere du Chevalier , qui sera très en colere contre son fils , & qui sera forcé d'abandonner le projet de lui faire épouser Mademoiselle de Saint-Genest. Elle , dans son dépit , pour se venger du Chevalier , n'aura rien de mieux à faire que de consentir à m'épouser.

M. JAQUEMIN.

Par dépit?

M. LE BLANC.

Que m'importe. Voilà la clef du jardin :
vous comprenez bien tout cela?

M. JAQUEMIN.

A merveille.

M. LE BLANC.

Vous dites qu'on vous a averti qu'il étoit
entré un voleur chez moi par cette porte, &
que vous le cherchez.

M. JAQUEMIN.

Oh, laissez-moi faire.

M. LE BLANC.

Voilà Champagne ; nous allons favoir...



SCENE VI.

M. LE BLANC, M. JAQUEMIN,
CHAMPAGNE.

M. LE BLANC.

HÉ bien ?

CHAMPAGNE.

Ma foi, Monsieur, il a gobé l'hameçon ; il a reçu le billet avec joie ; il a baisé la clef avec transport, & il a dit qu'il alloit y aller.

M. LE BLANC.

C'est bon. Vous voyez bien, Monsieur Jaquemin, que vous n'avez plus qu'à vous mettre en devoir d'exécuter tout ce que nous avons dit.

M. JAQUEMIN.

Oui, oui ; je vais mettre une mouche auprès de la porte, pour m'assurer quand il fera entré. Vous me reverrez bientôt comme vous le souhaitez. Adieu, Monsieur.

M. LE BLANC.

Adieu, Monsieur Jaquemin.



SCENE VII.

M. LE BLANC, CHAMPAGNE.

M. LE BLANC, *écrivant.*

TOI, à présent porte ce billet au pere du Chevalier, afin qu'il vienne ici, & qu'il soit présent à cette scène. (*Il donne le billet à Champagne.*)

CHAMPAGNE.

Allons, j'y vais; je suis bien sûr de le trouver.

SCENE VIII.

M. LE BLANC, JULIE.

M. LE BLANC, *se promenant.*

OUI, je crois ce moyen admirable; je vais bien me divertir.

JULIE *passe, & est étonnée de trouver*
M. le Blanc, qui l'est de même.

Ah!....

M. LE BLANC.

Quoi, te voilà ?

JULIE.

Oui, ... Monsieur, ... j'aurois eu beau vous attendre.

M. LE BLANC.

Comment ? j'allois te trouver ; pourquoi n'es-tu donc pas dans le pavillon ?

JULIE.

Monsieur je m'en vais vous dire ; c'est que Mademoiselle a voulu se promener avec moi, & après s'être beaucoup promenée, elle a voulu entrer dans le pavillon, pour s'y reposer : comme je craignois que vous n'y vinssiez pendant qu'elle & moi nous y étions, je suis venue ici pour voir en chemin si je ne vous rencontrerois pas, & pour vous empêcher d'y aller.

M. LE BLANC.

Oui ; mais où est Mademoiselle de Saint-Genest ?

JULIE.

Monsieur, elle est restée dans le pavillon où elle m'attend ; parce que je lui ai dit que j'allois chercher un manteau.

M. LE BLANC, *se récriant.*

Elle est dans le pavillon ?

JULIE.

Oui, Monsieur.

M. LE BLANC, *très-inquiet.*

O ciel !

JULIE.

Qu'avez-vous donc ?

M. LE BLANC, *agité.*

Va vite la prier de revenir.

JULIE.

Mais Monsieur, pourquoi ?

M. LE BLANC.

Eh, ne perds pas de tems, je t'en prie.

JULIE.

Il faut que je cherche ce manteau ; allez y vous-même.

M. LE BLANC, *se récriant avec effroi.*

Moi !

JULIE.

Pourquoi pas ?

M. LE BLANC.

Eh, va donc, il fera peut-être trop tard.

JULIE.

Mais pourquoi ? (*à part.*) Je veux le savoir avant.

SCENE IX.

M. LE BLANC, M. DUCHERNY,
JULIE.

M. DUCHERNY.

JE viens tout de suite, Monsieur Le Blanc : avez-vous quelques bonnes nouvelles à m'apprendre ? Mais qu'avez-vous donc ? quel est ce désespoir ?

M. LE BLANC.

Ah !

M. DUCHERNY.

Vous m'effrayez ! Que vous est-il arrivé ? Mademoiselle, savez-vous ce qu'il a ?

JULIE.

Non, Monsieur, je ne l'ai jamais vu comme cela. (*M. Le Blanc s'est assis, & il est appuyé sur une table, la tête sur ses deux mains.*)



SCENE X.

M. LE BLANC, M. DUCHERNY,
M. JAQUEMIN, Le CHEVALIER,
Mlle. DE SAINT-GENEST, JULIE,
DES ARCHERS *qui restent à la porte.*

JAQUEMIN.

Monsieur Le Blanc, vous devez être content, Monsieur le Chevalier & Mademoiselle Julie n'ont point fait de résistance ; ils consentent à s'épouser, ainsi l'honneur est réparé.

M. LE BLANC.

Eh, Monsieur, vous n'avez su ce que vous faisiez.

M. JAQUEMIN.

Comment, ils vous le diront eux-mêmes. Monsieur & Mademoiselle, ne consentez-vous pas à vous marier ensemble.

Le CHEVALIER, Mlle. DE SAINT-
GENEST.

Oui, Monsieur.

M. JAQUEMIN.

Vous voyez bien.

M. LE BLANC.

Oui, vous avez bien opéré. C'est Mademoiselle de Saint-Genest, & non pas Mademoiselle Julie.

M. JAQUEMIN.

Mon sieur, vous m'aviez dit....

M. LE BLANC.

Ne parlons pas de cela.

Le CHEVALIER.

Je ne fais pas, Monsieur, à quoi sert cette surprise, ni le billet que j'ai reçu, que Mademoiselle m'a dit qui ne venoit pas de sa part. Je n'avois pas besoin de tout cela pour consentir à l'épouser; puisque mon pere & moi nous avons fait tout au monde, depuis long-tems, pour l'obtenir de vous.

M. LE BLANC.

Je le fais bien.

M. DUCHERNY.

A quoi bon tout cet éclat?

Le CHEVALIER.

Mon sieur le Commissaire éclaircissez-nous; je vous prie, cette aventure.

M. JAQUEMIN, à M. Ducherny.

Mon sieur, comme vous êtes très-honnête
homme,

homme, & que sûrement j'aurai affaire à vous ;
voici ce que c'est.

M. LE BLANC.

Monsieur Jaquemin.....

M. JAQUEMIN.

Non, Monsieur.

M. DUCHERNY.

Monsieur, achevez donc ?

M. JAQUEMIN.

Il a été pris dans le piège qu'il avoit tendu.

Le CHEVALIER.

Comment ?

M. JAQUEMIN.

Il avoit donné rendez-vous à Mademoiselle
Julie, dans le pavillon.

Mlle. DE SAINT-GENEST.

Cela est vrai.

M. JAQUEMIN.

Et il avoit écrit à Monsieur votre fils, de la
part de Mademoiselle, de s'y rendre, & je
devois le surprendre avec Mademoiselle Julie.

JULIE.

Quoi, Monsieur, vous vouliez me déshono-
rer ? Je ne fai à quoi il tient que je ne vous
arrache le yeux.

M. JAQUEMIN.

Mademoiselle de Saint-Genest auroit été furieuse contre Monsieur le Chevalier, & elle auroit par dépit épousé Monsieur Le Blanc.

Mlle. DE SAINT-GENEST.

Moi ! voilà un joli projet, Monsieur !

M. DUCHERNY.

Monsieur, je crois qu'avec cette conduite, vous n'avez plus d'espoir, & que vous ne vous opposerez plus après un éclat pareil à leur union.

M. LE BLANC.

Non, Monsieur ; je consens à tout, & je ne veux jamais les revoir. (*Il sort.*)

M. DUCHERNY.

Nous l'appaiserons. Monsieur le Commissaire c'est moi que vous fatisferai.

M. JAQUEMIN.

Monsieur, je ne suis pas inquiet.

Le CHEVALIER, à *Mlle. De Saint-Genest.*

Nous ne nous attendions pas que Monsieur Le Blanc nous serviroit si bien.

Fin du soixante-huitieme Proverbe.

L A
GUINGUETTE.

SOIXANTE-NEUVIEME PROVERBE.



P E R S O N N A G E S .

Mad. MINUIT, *Sage-Femme. Robe d'Indienne brune, grand bonnet, mouchoir de col à carreaux, coëffe sur les épaules.*

Mlle. GOTON, *Fille de Mad. Minuit. Robe d'Indienne bleu & blanc, relevée dans les poches, avec un tablier à carreaux rouges, bordé de vert, un bonnet sans rubans.*

M. PIQUEPOINT, *Tailleur. Habit canelle, veste rouge bordée d'or, perruque ronde, chapeau uni.*

M. BATTU, *Huissier. Habit gris de fer, boutons d'or, veste noire, perruque à nœuds, chapeau & canne.*

M. DE LA TRESSE, *Perruquier. Habit blanc, veste de basin, cheveux retrouffés avec un peigne, chapeau poudré.*

Un GARÇON *Cabaretier. Veste brune, tablier, bonnet de tafetas noir.*

Tous les Acteurs sont du Fauxbourg S. Lazare.

La Scène est aux Porcherons, dans le jardin d'un cabaret; il y a plusieurs tables.



LA
GUINGUETTE.
PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

Mlle. GOTON, M. BATTU.

Mlle. GOTON, *tenant M. Battu sous
le bras.*

MAIS je ne le vois pas par ici.

M. BATTU.

Qui cela, Monsieur Piquepoint ?

Mlle. GOTON.

Oui, lui-même ; il craint ma mere, il n'osera
pas venir.

R iij

M. BATTU.

Ne vous embarrassez pas ; il a avec lui un gaillard , qui ne craint ni le feu ni l'eau.

Mlle. GOTON.

Qui donc cela ?

M. BATTU.

C'est un Perruquier de ses amis , qui vous fait la barbe, & qui vous frise au fer ; il faut voir.

Mlle. GOTON.

Mais Monsieur Piquepoint n'est-il pas aussi un habile Tailleur ?

M. BATTU.

Ah , je vous en réponds ; c'est lui qui m'a retourné cet habit-là ; voyez s'il y paroît ?

Mlle. GOTON.

S'il pouvoit changer de même la haine que ma mere a pour la sienne !

M. BATTU.

Ah dame , écoutez donc , la haine ne se met pas à la calandre comme le drap ; mais on lui donne quelquefois du fil à retordre. Vous l'aimez donc bien Monsieur Piquepoint ?

Mlle. GOTON.

Je serois trop ingrate si je ne l'aimois pas ;

c'est une ancienne connoissance : ma mere m'avoit mise en couture chez la sienne ; c'est - là où j'ai appris mon métier , & vous sentez bien qu'on ne se voit pas comme cela de près , sans se dire un mot.

M. BATTU.

Sans doute , & c'est une bonne raison ; enfin vous verrez , si ce que j'ai imaginé ne réussira pas.

Mlle. GOTON.

Je fais bien qu'après vous il faut tirer l'échelle auprès de ma mere ; mais si enfin , quand elle fera son nom , elle ne vouloit pas entendre parler de lui ?

M. BATTU.

Je vous dis que cela n'arrivera pas ; j'entends les affaires apparemment ; je ne suis pas Huissier pour rien.

Mlle. GOTON.

Allons , tant mieux ; parce que quand on a pris une fois , comme on dit , de l'amour pour un quelqu'un , il seroit bien chagrinant après , d'être obligée de songer à en prendre pour une autre personne.

M. BATTU.

Ne craignez rien. Tenez, le voilà Monsieur Piquepoint.

S C E N E I I.

Mlle. G O T O N , M. P I Q U E P O I N T ,
M. B A T T U .

M. P I Q U E P O I N T .

A H , Mademoiselle , je vous cherche par-tout depuis une heure.

Mlle. G O T O N .

Allez-vous-en donc ; si ma mere venoit.

M. P I Q U E P O I N T .

Madame Minuit ? bon , elle est là-bas à regarder danser , avec une de ses commeres ; ainsi vous pouvez me parler. Je ne vous dirai pas....

Mlle. G O T O N .

Oh , oui , je fai ce que vous savez : croyez-vous réussir ?

M. P I Q U E P O I N T .

Ah , vantez-vous-en , votre mere ne m'a pas vu du depuis que j'ai fait mon tour de France ;

elle ne me reconnoîtra pas ; parce que j'ai pris la perruque quand j'ai été revenu à Paris , & puis j'ai affaire à un grivois qui n'est pas manchot de la langue ; laissez-nous faire.

M. BATTU.

Tenez , voilà Madame Minuit qui vient : allez-vous-en.

M. PIQUEPOINT.

Eh pardi , je vais m'asseoir à cette table-là , chacun est libre ici pour son argent.

Mlle. GOTON.

Oui , oui , je vous verrai pendant ce tems-là.

M. PIQUEPOINT.

Hé , Garçon , la maison ?



S C E N E I I I.

Mad. MINUIT , Mlle. G O T O N ,
M. B A I T T U , M. P I Q U E P O I N T ,
Le G A R Ç O N .

Le G A R Ç O N , *sans paroître.*

A L L O N S , allons.

Mad. MINUIT , *en rentrant.*

Nous nous retrouverons , ma commere.

Le G A R Ç O N .

Qu'est-ce qui a appelé ici ?

M. P I Q U E P O I N T .

C'est moi ; donnez-moi demi-setier.

Le G A R Ç O N .

Tout-à-l'heure. (*Il sort.*)



S C E N E I V.

Mad. MINUIT , Mlle. G O T O N ,
M. PIQUEPOINT *assis* , M. B A T T U .

M. B A T T U .

D'où venez-vous comme ça , Madame Minuit ?

Mad. M I N U I T .

Hé pardi , d'où j'étois , à voir danser , avec Madame Du Croc la Bouchere ; je fais mes affaires par-tout en riant , moi , comme vous voyez. Elle doit accoucher dans deux mois ; sa sage-femme est morte , & elle m'a promis qu'elle n'en auroit pas d'autre que moi.

M. B A T T U .

Vous avez bien de l'esprit , au moins.

Mad. M I N U I T .

Ah , oui , comme dit cet autre , tout autour de la tête , & rien dedans. Eh bien , où est donc cette salade que je devons manger.

M. B A T T U .

Elle va venir , elle va venir.

Mad. M I N U I T .

Nous mettrons-nous là ?

Mlle. G O T O N , *regardant Piquepoint.*

Ah , oui , ma chère mère , nous verrons mieux le monde.

M. B A T T U .

Garçon , allons , cette salade , du vin , du pain ?

Le G A R Ç O N .

Vous allez l'avoir , on l'épluche.

M. P I Q U E P O I N T .

Garçon , & mon demi-fetier ?

Le G A R Ç O N , *apportant le demi-septier.*

Je le tiens , le voilà.

M. B A T T U .

Garçon , allez donc.

Le G A R Ç O N .

J'y vais , j'y vais.

Mlle. G O T O N .

Il y a bien du monde ici , aujourd'hui.

M. B A T T U .

Oh dame , un jour de fête ; c'est toujours comme cela.

Mlle. G O T O N .

Et les Dimanches , y en a-t-il autant , Monsieur Battu ?

M. BATTU.

Qui dit l'un dit l'autre.

Mad. MINUIT.

Elle ne fait pas tout cela, elle. Premièrement, & d'un, il faut que vous sachiez que je l'ai élevée comme une Duchesse; pourquoi? parce que l'éducation va avant tout.

M. BATTU.

Oh, vous êtes une dessalée, vous, Madame Minuit.

Mad. MINUIT.

Je connois un peu le monde; il m'en passe tant par les mains.

M. BATTU.

Du métier dont vous êtes, cela n'est pas étonnant.

Mad. MINUIT,

A propos, savez-vous que Madame la Rose est grosse de trois mois?

M. BATTU.

Et il y a plus d'un an que son mari demeure à Senlis, & qu'il n'est venu à Paris.

Mad. MINUIT.

Oui; mais elle vient de Senlis, elle.

M. BATTU.

Et depuis quand ?

Mad. MINUIT.

Il y avoit quinze jours qu'elle y étoit.

M. BATTU.

Ah, c'est malin, cela.

Mad. MINUIT.

Oui, elle a dit à tout le quartier qu'elle s'ennuyoit de ne le pas voir, qu'elle en mouroit d'envie ; & l'on a dit que c'étoit une envie de femme grosse.

M. BATTU.

Ah, il est bon-là, le lapin. Hé, Garçon ?

Le GARÇON.

Le voilà, le voilà. (*Il arrange tout.*) Voilà toujours du vin & du pain.

M. PIQUEPOINT, *à part.*

Ah, voilà La Tresse, enfin.



SCENE V.

Mad. MINUIT, Mlle. GOTON,
M. BATTU, M. PIQUEPOINT,
M. DE LA TRESSE, Le GARÇON.

M. DE LA TRESSE.

Bon jour Piquepoint, tu m'attendois, je parie ?

M. PIQUEPOINT.

Affurément : quand on s'est donné rendez-vous, est-ce qu'on manque de parole ?

M. DE LA TRESSE.

Quelquefois, selon l'occurrence de l'occasion.

M. PIQUEPOINT.

Je ne te reconnois pas là.

M. DE LA TRESSE.

Mais, un moment, on ne condamne pas les gens sans les entendre, apparemment.

M. PIQUEPOINT.

C'est juste.

M. DE LA TRESSE.

Quand on ne sçait pas, il ne faut pas parler.

c'est que pour te le dire en deux mots, je me suis trouvé dans une danse avec un quelqu'un, qui m'a donné un coup de talon dans la cheville du pied, qui m'a fait monter la moutarde au nés, de manière qu'il ne l'a pas porté loin, car je lui ai donné un coup de peigne sur le visage, avec mon poing, dont il se sentira long-temps.

M. PIQUEPOINT.

Tu ne feras donc jamais sage?

M. DE LA TRESSE.

Mais c'est que ce mal-peigné là, après encore un coup de pied au cul que je lui ai donné, s'est avisé de m'appeller chien de Merlan; quand on a de l'honneur, c'est un peu dur à entendre, & sans le respect du sexe, & la garde qui est accourue, je crois que cela ne se feroit pas passé comme cela; mais je le retrouverai: ce coquin-là me regardoit de travers encore.

Mad. MINUIT, à M. Battu.

Voilà un Perruquier qui a l'air d'un bien mauvais sujet.

M. DE LA TRESSE.

Quoi-ce que c'est donc, Madame, que vous avez à dire comme cela en me regardant?

Mad.

Mad. MINUIT.

Eh ! mais, voyez un peu quel mal on lui fait ? un chien regarde bien un Evêque.

M. DE LA TRESSE.

Oui ; mais il ne parle pas en riant à un autre chien.

M. PIQUEPOINT.

Finis donc, La Tresse.

M. BATTU.

Qu'est-ce que c'est qu'un chien, Monsieur, feroit - ce de moi, par exemple, que vous voudriez parler ?

M. DE LA TRESSE.

Et quand cela feroit, ne seriez-vous pas trop heureux d'être le chien de Madame ? Si vous prenez cela pour vous, à la bonne heure ; qui se sent morveux se mouche ; ne vous échauffez pas, not' bourgeois.

M. BATTU.

Comment....

Mlle. GOTON.

Allons, Monsieur Battu, laissez ça là.

M. PIQUEPOINT, *bas à La Tresse.*

Fort bien, fort bien.

Tome V.

M. DE LA TRESSE.

Tu feras content : mais buvons donc. Garçon ?

Le GARÇON.

Allons , allons. Qu'est-ce qu'il y a pour ces Messieurs ?

M. DE LA TRESSE.

Donnez-nous chopine.

M. PIQUEPOINT.

Et une falade.

M. DE LA TRESSE.

C'est bien dit.

Le GARÇON.

Vous allez en avoir une.

Mad. MINUIT.

Et nous donc , Garçon ?

Le GARÇON.

Tout à ce moment , Madame Minuit.

M. DE LA TRESSE.

Quoi , cette Dame , qui fait tant la fiere , s'appelle Madame Minuit ?

M. PIQUEPOINT.

Oui , oui ; paix donc.

Mad. MINUIT.

Pourquoi donc qu'il parle de moi, cet autre ?

M. DE LA TRESSE.

Ah, je ne suis pas étonné si elle a besoin d'un bout de chandelle quand elle parle ; c'est pour voir clair à ce qu'elle dit, apparemment.

Mad. MINUIT.

Oui, peste de manant.

M. DE LA TRESSE.

Madame Minuit de la douceur.

M. PIQUEPOINT.

Tais-toi donc.

M. DE LA TRESSE.

C'est vous qui demeurez dans la rue du Bout-du-Monde ; il ne faut pas vous fâcher, pour cela : savez-vous bien que j'ai pensé être votre gendre ; & quoiqu'on dise, la nuit tous chats sont gris, c'est vot' nom qui m'en a empêché ; mais je ne connoissois pas cette belle enfant-là.

Mad. MINUIT.

Allons, Monsieur, passez votre chemin, & laissez-nous en repos.

M. DE LA TRESSE.

Madame Minuit , chacun est ici pour son écot , & avec de l'argent le vin n'est pas cher.

M. PIQUEPOINT.

Si tu veux chercher querelle , comme cela à tout le monde , je m'en vais te laisser là.

M. DE LA TRESSE.

Ah , tu prends le parti du beau sexe ; c'est bien fait à toi.

M. PIQUEPOINT.

Allons , ne dis plus rien.

M. DE LA TRESSE.

Tu ne m'empêcheras pas de regarder Mamselle Minuit , apparemment.

M. PIQUEPOINT.

Tiens-toi tranquille toujours.

Mad. MINUIT , à M. Battu.

J'ai bien envie de frotter les oreilles à ce garnement-là.

Mlle. G O T O N.

Ah ! ma chere mere , ne prenez pas garde à lui.

M. B A T T U.

Oui , oui , Madame Minuit , montrez-vous la plus raisonnable.

M. DE LA TRESSE.

Ah , voilà du vin ; & cette falade ?

Le GARÇON.

Vous allez l'avoir.

M. DE LA TRESSE.

Allons , buvons à la fanté de Madame Minuit. Madame Minuit , fans rancune , vous voulez bien qu'on boive à vos plaisirs ?

Mad. MINUIT.

Allons , allons ; c'est celui de ne jamais vous voir.

M. DE LA TRESSE.

Ah , voyez donc comme elle fait la petite bouche ! ce n'est pas là la politesse de votre quartier, Madame Minuit.

M. BATTU.

Où voulez-vous donc aller ?

Mlle. GOTON.

Ma chere mere , restez donc là.

Mad. MINUIT , *en colere , se levant.*

C'est que....

M. BATTU.

Affoyez-vous , affoyez-vous.

Mad. MINUIT.

Qu'il ne me dise donc plus rien, ou je...

M. BATTU.

Ne l'écoutez pas.

M. DE LA TRESSE, *bas à Piquepoint.*

Il faudra nous battre, n'est-ce pas ?

M. PIQUEPOINT.

Oui, oui, mais pas encore.

M. DE LA TRESSE, *bas.*

Je veux toujours l'agacer :

M. PIQUEPOINT.

Fort bien.

M. DE LA TRESSE.

Parlez donc un peu, Madame Minuit.

Mlle. GOTON.

Allons, Monsieur, on ne vous dit rien, ne nous parlez pas.

M. DE LA TRESSE.

Ah, mon Dieu, Mamefelle, est-ce que vous êtes aussi revêche que Madame votre mère ?

M. PIQUEPOINT.

Veux-tu bien te taire. Mesdames, je vous demande bien pardon pour lui.

Mad. MINUIT.

Ah, Monsieur, ce n'est pas votre faute, & l'on fait distinguer les personnes qui ont des manières honnêtes.

M. DE LA TRESSE.

Oui, oui, ne vous y fiez pas, Madame Minuit; c'est un gaillard qui est retord, il amadou la poule pour avoir les pouffins, je me souviens de ce qu'on m'a dit.

Mad. MINUIT.

Je ne veux pas le savoir; il est honnête, & plus que vous, afin que vous le fachiez.

M. PIQUEPOINT.

Madame, vous avez bien de la bonté.

M. DE LA TRESSE.

Voilà pourquoi il m'a amené ici; c'est pour lui tenir compagnie, pendant qu'il regardera Mamefelle Minuit.

M. PIQUEPOINT.

Madame, ne croyez pas ce qu'il dit.

Mad. MINUIT.

Et Monsieur, quand cela seroit, où est le mal, quand c'est en tout bien & tout honneur?

M. BATTU.

Oui, Madame Minuit a raison.

Mlle. GOTON.

Ma chere mere, je n'en favois rien, en vérité.

Mad. MINUIT.

Allons, taifez-vous, quand je parle.

M. DE LA TRESSE.

J'ai été bien nigaud de donner dans cet amour-là : oh, je vois bien que tu feras le gendre de Madame Minuit, tu me couperas l'herbe sous le pied.

Mad. MINUIT.

Ah, elle n'étoit pas encore venue ; si tu ne manges pas d'autre fruit, tu as bien l'air de mourir de faim.

M. DE LA TRESSE.

Parlez donc, Madame Minuit, est-ce que vous me prenez pour un âne ?

Mad. MINUIT.

Je ne nomme personne, Monsieur.

M. DE LA TRESSE.

Qu'est-ce que c'est donc que ces manieres-là ?

M. PIQUEPOINT.

Allons, Madame Minuit fait bien ce qu'elle dit, ne parle pas davantage.

M. DE LA TRESSE.

Mais si je veux parler moi ?

Mlle. G O T O N.

Il est bien honnête ce Monsieur-là ; ma chere mere.

Mad. MINUIT.

Oui, mais l'autre.

M. B A T T U.

Allons, buvez, Madame Minuit.

Mad. MINUIT, à *Piquepoint*.

Monsieur, c'est à votre santé, tout seul.

M. PIQUEPOINT.

Madame, c'est bien de l'honneur pour moi.

M. DE LA TRESSE.

Ah, pardi Madame Minuit, si vous croyez faire des jaloux, ce n'est pas encore votre tour.

M. PIQUEPOINT.

Mais pourquoi attaque-tu comme cela le monde ?

M. DE LA TRESSE.

Parce que cela me plaît apparemment. Ah, voilà notre salade.

Le GARÇON.

Non Monsieur, on l'épluche, je m'en vais vous l'apporter.

M. DE LA TRESSE.

Je veux avoir celle-là, & je l'aurai.

Mad. MINUIT.

Tu ne l'auras pas, puisqu'elle est à moi.

M. DE LA TRESSE.

Madame Minuit, rendez-moi la de bonne grace, où.....

Mad. MINUIT.

Qu'est-que tu feras ?

M. PIQUEPOINT.

Je crois que tu menaces Madame Minuit ?

M. DE LA TRESSE.

Tout comme une autre.

M. PIQUEPOINT.

Finis un peu ces manières-là.

M. DE LA TRESSE.

Qu'est-ce que tu veux donc dire toi ?

M. PIQUEPOINT.

Que je t'apprendrai à respecter le sexe.

M. DE LA TRESSE.

Toi ?

M. PIQUEPOINT.

Oui, moi; veux tu voir?

M. BATTU.

Allons Messieurs, la paix, la paix.

M. DE LA TRESSE.

Eh-bien, de quoi donc il se mêle, celui-là?

M. PIQUEPOINT.

Tais-toi, & demande pardon à Madame Minuit.

M. DE LA TRESSE.

Moi? J'aimerois mieux que cinq cens Diabes me tordent le cou, vois-tu? demander pardon à cette guenon là.

Mad. MINUIT.

Mais voyez donc un peu cet infotent.

M. DE LA TRESSE.

Tu es mon ami & tu me conseilles cela?

M. PIQUEPOINT.

Oui, & je te le ferai faire encore.

M. DE LA TRESSE.

Je t'en défie.

M. PIQUEPOINT.

Nous verrons.

M. DE LA TRESSE, *se levant.*

Eh-bien, fors; nous allons voir.

M. PIQUEPOINT.

Oui, oui, je fortirai, attends, attends-moi.

M. DE LA TRESSE.

Je t'attends au coin de la rue. (*Il s'en va*).

M. BATTU, *retenant Piquepoint.*

Eh Monsieur, montrez-vous le plus raisonnable.

SCENE VI.

Mad. MINUIT, Mlle. GOTON,
M. BATTU, M. PIQUEPOINT.

M. PIQUEPOINT, *en colere.*

NON, non, je veux lui apprendre à parler, pour que cela ne lui arrive plus.

Mad. MINUIT.

Mais Monsieur, un petit moment de patience; c'est bien honnête à vous, de vouloir vous battre comme cela, pour une femme que vous ne connoissez pas.

Mlle. G O T O N.

Ah, pour cela oui ma chere mere!

M. PIQUEPOINT.

Je ne vous connois pas Madame? on connoît toujours les honnêtes gens. Laissez-moi aller.

Mad. M I N U I T.

Monfieur Battu, retenez-le.

M. B A T T U.

Allons, Monfieur Piquepoint, écoutez-moi, vous allez vous faire des affaires, la garde viendra, on vous menera au Châtelet, & vous ferez bien avancé.

M. PIQUEPOINT.

Monfieur, cela ne me fait rien, Madame est une brave femme, qui est insultée par un homme avec qui je fuis.....

Mad. M I N U I T.

Mais Monfieur, qu'est-ce que cela fait? c'est passé, n'y songez plus.

M. PIQUEPOINT.

Cela ne se peut pas, Madame.

Mad. M I N U I T.

Je vous en prie pour l'amour de moi.

M. PIQUEPOINT.

Allons, puisque vous le voulez j'y consens;

mais je le retrouverai. Madame & Monsieur je suis bien votre ferviteur.

M. B A T T U.

Où voulez-vous aller ?

Mad. M I N U I T.

Vous ne vous en itez qu'avec nous déjà ; allons , mettez-vous-là.

M. P I Q U E P O I N T.

Madame , vous avez bien de la bonté.

Mlle. G O T O N.

Oui , Monsieur , je m'en vais vous faire une place à côté de ma chere mere.

M. P I Q U E P O I N T.

Mais Mademoiselle , je ne prendrai pas votre place.

Mad. M I N U I T.

Monsieur Battu , lui donnera la sienne.

M. B A T T U.

Oui , oui , passez-là , Mademoiselle , je me mettrai ici.

Mlle. G O T O N.

Mais , c'est que....

Mad. M I N U I T.

Allons , faites ce que Monsieur Battu vous dit.

Mlle. G O T O N.

M'y voilà, ma chere mere.

M. B A T T U.

Madame Minuit ; c'est un brave garçon que Monsieur Piquepoint.

Mad. M I N U I T.

Eh mais , écoutez donc , vous n'avez pas besoin de le dire , on le voit bien.

M. B A T T U.

Et un habile homme encore.

Mad. M I N U I T.

Et de quelle vacation êtes-vous , Monsieur ?

M. P I Q U E P O I N T.

Je suis Tailleur , Madame , & apprentif de Paris.

M. B A T T U.

C'est quelque chose. Il ne me reconnoit pas ; c'est pourtant lui qui m'a retourné cet habit-là.

M. P I Q U E P O I N T.

Mais ? cela se peut bien.

M. B A T T U.

Il y a deux ans.

M. P I Q U E P O I N T.

Ah ! c'est que depuis ce tems-là , j'ai fait mon tour de France , & on voit tant de choses , que cela fait perdre la mémoire.

Mad. M I N U I T.

Oui, mais les voyages donnent bien de l'esprit.

M. PIQUEPOINT.

Ah, Madame, cela feroit bon, si j'avois été à votre école.

Mad. M I N U I T.

Vous n'en avez pas besoin. Vous êtes donc de Paris ?

M. PIQUEPOINT.

Oui, Madame, de la Paroisse Saint-Laurent, il y a plus de vingt ans.

Mad. M I N U I T.

Eh mais, nous sommes de la même Paroisse ; c'est heureux cela ! As-tu jamais vu Monsieur dans notre quartier, toi, Goton ?

Mlle. G O T O N.

Oui, ma mere, bien des fois.

Mad. M I N U I T.

Monsieur Battu, écoutez donc, si ce que nous disions ce matin pouvoit se faire, Madame Padoue auroit un pied de nés avec son fils, qu'elle m'a fait dire qui étoit un bon sujet.

M. B A T T U.

Oui, oui, mais.....

Mad.

Mad. M I N U I T.

Mais , mais.... ce que je dis est vrai apparemment ; c'est que cette femme - là a une langue d'aspic.

M. PIQUEPOINT.

Est-ce que vous ne l'aimez pas ?

Mad. M I N U I T.

Ah , pour cela non ; c'est une méchante bête ?

M. PIQUEPOINT.

Madame.....

Mad. M I N U I T.

Est-ce qu'elle n'a pas voulu faire accroire au pauvre défunt , que Goton n'étoit pas sa fille ; mais il ne faut pas parler de cela devant les enfans , je ne dis rien.

M. PIQUEPOINT.

Il ne faut pas croire les rapports.

Mad. M I N U I T.

Eh pardi , puisqu'elle l'a dit devant moi , il n'y a pas de rapport à cela , & elle veut que son fils épouse ma fille.

M. B A T T U.

Cela pourra se faire Madame Minuit.

Mad. M I N U I T.

J'aimerois mieux la noyer tout - à - l'heure avec une pierre au cou , voyez - vous , plutôt que d'y consentir ; ce n'est pas qu'elle n'ait été de mes amies , Madame Padoue , puisque ma fille a été en couture chez elle.

M. B A T T U.

Ne vous emportez pas , & finissons cette affaire-là ; si Mademoiselle Goton veut bien de Monsieur , il n'y a pas à aller par quatre chemins.

Mad. M I N U I T.

Qu'elle le veuille ou non ; cela ne fait rien ; je suis sa mere en un mor , on ne peut pas dire le contraire , comme cette vilaine Madame Padoue , disoit de son pere.

M. B A T T U.

Sans doute , sans doute ; ce n'est pas là le cas.

Mad. M I N U I T.

Eh-bien , cela fera fini tout de suite. Allons Goton , vous entendez ?

Mlle. G O T O N.

Oui ma chere mere ; mais.....

Mad. M I N U I T.

Oh, point de mais, si Monsieur..... comment vous appelez-vous ?

M. PIQUEPOINT.

Piquepoint, Madame, à vous obéir.

Mad. M I N U I T.

Je dis donc, si Monsieur Piquepoint, le veut bien.....

M. PIQUEPOINT.

Madame c'est bien de l'honneur, & je ne demande pas mieux ; mais.....

Mad. M I N U I T.

Quoi aussi des mais ! savez vous, Monsieur, que je n'aime pas à être contrariée ?

M. B A T T U.

Allons Monsieur, dites vos raisons à Madame Minuit.

M. PIQUEPOINT.

C'est que je crains que Madame ne change d'avis quand elle saura qui je suis.

Mad. M I N U I T.

Eh pourquoi cela ? est-ce que vous avez eu quelques pendus dans votre famille ?

M. PIQUEPOINT.

Non, Madame.

Mad. MINUIT.

Vous me prenez donc pour une girouette.

M. PIQUEPOINT.

Je ne dis pas cela ; mais c'est que j'ai une
mere.

Mad. MINUIT.

Est-ce que je ne suis pas une mere aussi moi ?
vous en aurez deux, & qui plus est, c'est qu'il
ne vous en coûtera rien, pour l'accouchement
de votre femme.

M. BATTU.

C'est bien quelque chose cela, Monsieur Pi-
quepoint.

M. PIQUEPOINT.

Sûrement ; mais elle n'est pas encore grosse.

Mlle. GOTON.

Comment Monsieur, est-ce que vous ne vou-
driez plus de moi, à présent ; cela seroit joli à
vous.

M. PIQUEPOINT.

Ah mon dieu Mademoiselle, au contraire, je
ne dis pas cela.

Mad. MINUIT.

Parlez donc ?

M. PIQUEPOINT.

C'est que ma mere m'a voulu marier à un quelqu'un qui n'a pas voulu de moi , & elle en a été si piquée, qu'elle veut à cette heure que j'en épouse une autre.

Mad. MINUIT.

Oh , nous lui ferons entendre raison.

M. PIQUEPOINT.

Oui ; mais quand vous saurez qui elle est , vous ne voudrez sûrement plus de moi.

Mad. MINUIT.

Quand je vous dis, en un mot comme en cent , que je vous donne ma parole ; apparemment que je suis une honnête-femme. Qu'est-ce qu'elle est , votre mere ?

M. PIQUEPOINT.

Elle est Couturiere.

Mad. MINUIT.

Eh bien , ma fille est Couturiere aussi. Et pourquoi ne voudroit-elle pas que vous l'épousiez ? Madame vaut bien Monsieur , & Monsieur vaut bien Madame.

M. PIQUEPOINT.

C'est que vous ne savez pas mon vrai nom ;
parce que j'en ai changé , pour faire mon tour
de France.

Mad. MINUIT.

C'est bien fait : mais comment vous appe-
lez-vous ?

M. PIQUEPOINT.

Je suis le fils de Madame Padoue.

Mad. MINUIT.

De Madame Padoue ? Ah ! celui-là est bon :
mais je vous reconnois à présent. Et vous dites
qu'elle veut vous marier à une autre. Laissez-
moi faire , je lui parlerai encore une fois.

M. PIQUEPOINT.

C'est qu'elle est bien entêtée.

Mad. MINUIT.

Ah , je le suis plus qu'elle.

M. BATTU.

Mais , Madame Minuit , il faudroit employer
la douceur.

Mad. MINUIT.

La douceur ? Si elle refusoit ma fille ; elle
qui lui a montré son métier. Ah , je n'aime
pas l'ingratitude : je m'en vais la trouver ;
allons , allons-nous-en.

M. PIQUEPOINT, *se levant de table.*

Je crois qu'il faut que je la prévienne.

M. BATTU.

Oui, il a raison. (*bas à Piquepoint.*) C'est-il vrai qu'elle ne voudra pas?

M. PIQUEPOINT, *bas à M. Battu.*

Oh que si, elle fait toute notre manigance.

Mad. MINUIT.

Qu'est-ce qu'il dit, Monsieur Battu?

M. BATTU.

Qu'il faut que nous allions tous chez sa mere.

Mad. MINUIT.

Eh, vraiment; c'est bien comme cela que je le compte. Allons, partons.

M. BATTU.

Il faut payer. Garçon?

M. PIQUEPOINT.

Monsieur, cela me regarde.

Mad. MINUIT.

Allons, mon gendre, chacun son écot, payez pour vous, Monsieur Battu payera pour nous.

M. BATTU.

Eh bien, nous payerons à la maitresse.

Mad. MINUIT.

Allons, donnez le bras à ma fille; je m'en vais prendre celui de Monsieur Battu. (*Ils partent les premiers.*)

M. PIQUEPOINT.

Vous voyez bien que nous en sommes venus à bout.

Mlle. G O T O N.

Ah, j'ai eu bien peur toujours!

Fin du soixante-neuvième Proverbe.

L'AMATEUR

D U

TRAGIQUE.

SOIXANTE-DIXIEME PROVERBE.



P E R S O N N A G E S .

M. TENDREVILLE , *oncle de Mlle. De Rinant. Habit brun à boutons d'or, veste d'or, cravate, grande perruque brune, canne & chapeau.*

Mlle. DE RINANT. *Robe bleue, petit bonnet.*

M. DE LA CHAINIERE. *Habit de petit velours, veste d'argent, chapeau uni & épée.*

M. DU RIVAUT. *Habit rouge, perruque à nœuds, canne & épée.*

SAINT-JEAN, *Laquais. Habit gris, boutons d'or.*

La Scène est chez M. Tendreville.



L'AMATEUR

D. U

TRAGIQUE.

PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

Mlle. DE RINANT, *travaillant à la tapisserie,*

M. DE LA CHAINIERE.

M. DE LA CHAINIERE.

JE viens de voir sortir Monsieur votre oncle, Mademoiselle ; il y avoit long-tems que j'attendois ce moment-là.

Mlle. DE RINANT.

J'avois sûrement la même impatience que vous.

M. DE LA CHAINIERE.

Ne me flattez-vous pas ?

Mlle. DE RINANT.

Pourquoi vous flatterois-je ? Mais que dis-je ?
à quoi vous servira-t-il d'être aimé ?

M. DE LA CHAINIERE.

A faire mon bonheur.

Mlle. DE RINANT.

Et si mon oncle ne veut pas consentir à nous
marier ensemble ?

M. DE LA CHAINIERE.

Comment ! auroit-il quelque projet contraire
à notre amour ?

Mlle. DE RINANT.

Je n'en fais rien ; tout ce que je fais , c'est
qu'il ne veut pas me marier.

M. DE LA CHAINIERE.

Lui en avez-vous parlé ?

Mlle. DE RINANT.

Je l'ai tenté ; j'ai loué devant lui le bonheur
d'une de mes amies que sa mere marioit.

M. DE LA CHAINIERE.

Eh bien ?

Mlle. DE RINANT.

Il a haussé les épaules , en disant qu'une

filie étoit toujours plus heureuse qu'une femme mariée.

M. DE LA CHAINIERE.

Il est vrai que ce sont-là les propos des parens qui ne veulent pas marier leurs enfans.

Mlle. DE RINANT.

Mais, mon oncle, ai-je ajouté, quand on épouse quelqu'un que l'on aime, & dont on est bien aimée? Ce n'est pas encore là un bonheur, m'a-t-il répondu; car après le mariage on ne s'aime plus. Cela m'a affligée à penser, & je ne l'ai pas pressé davantage.

M. DE LA CHAINIERE.

Quoi, vous croiriez que je pourrois jamais cesser de vous aimer?

Mlle. DE RINANT.

Mais si cela arrive toujours?

M. DE LA CHAINIERE.

Ah, bannissez cette crainte : ce n'est pas avec un véritable amour, un amour comme le mien qu'on peut changer. Souvent on se marie sans se connoître à présent, & le cœur n'a point de part à ces unions. Il y a des femmes qui n'ont même connu l'amour, que trois ou quatre ans après avoir été mariées. Est-il étonnant que

dans ces mariages on ne goûte pas plus de douceurs ? Nuls soins , nuls égards ; on ne s'est jamais désiré ; on finit par s'éviter. Mais nous ! pourriez - vous croire....

Mlle. DE RINANT.

Pensez-vous que je ne me fois pas dit tout ce que vous pourriez me dire ? Cela n'a pas empêché que la crainte ne m'ait arrêté , & je n'ai pas voulu m'exposer à voir détruire mon bonheur.

M. DE LA CHAINIERE.

Et vous vous exposez à être forcée de m'abandonner , pour en épouser un autre !

Mlle. DE RINANT.

Que dites-vous ? je ne consentirois jamais...

M. DE LA CHAINIERE.

N'attendons pas qu'un obstacle de plus , s'oppose à notre mariage.

Mlle. De RINANT.

Comment faire ?

M. DE LA CHAINIERE.

Votre oncle me connoit , il fait quel est mon bien , qui pourroit le retenir ?

Mlle. De RINANT.

S'il a d'autres projets ?

M. DE LA CHAINIERE.

C'est ce qu'il faut savoir. Monsieur Du Rivault, n'est-il pas de ses amis.

Mlle. DE RINANT.

Mais je crois que oui.

M. DE LA CHAINIERE.

Il faudroit le mettre dans nos intérêts, un tiers parle souvent mieux que les parties intéressées.

Mlle. DE RINANT.

Voulez-vous que je l'envoie prier de venir ici ?

M. DE LA CHAINIERE.

Y vient-il souvent ?

Mlle. De RINANT.

Oui, & je ne serois pas étonnée.....



S C E N E I I.

Mlle. DE RINANT, M. DU RIVAUT, M. DE LA CHAINIERE, SAINT-JEAN.

S A I N T - J E A N.

MONSIEUR Du Rivault.

M. DE LA CHAINIERE.

Ah, nous sommes trop heureux !

M. DU RIVAUT.

On m'a dit, Mademoiselle, que Monsieur de Tendreville n'étoit pas ici ; mais comme ce qui m'amene vous regarde personnellement, je n'ai pas été fâché de vous en parler avant de lui en rien dire.

Mlle. DE RINANT.

Est-ce quelque chose de pressé, Monsieur ?

M. DU RIVAUT.

Mais oui.

Mlle. DE RINANT.

C'est que nous aurions quelque chose à vous dire, qui ne l'est pas moins.

M.

M. DU RIVAULT.

Oh , mais j'aurai bientôt fait , je peux même le dire devant Monsieur de la Chainiere ; c'est un mariage pour vous très-convenable , un parti fort riche , un très-joli sujet , qui...

Mlle. DE RINANT.

Ah , Monsieur , vous n'en avez point parlé à mon oncle ?

M. DU RIVAULT.

Non ; mais si vous voulez cela fera bientôt fait , j'aime à expédier une affaire en peu de tems , & je fais à peu près où le trouver. (*Il se leve*). Je vais.....

Mlle DE RINANT.

Eh , non , Monsieur , je vous en prie.

M. DU RIVAULT.

Comment ! je croyois vous faire le plus grand plaisir , & j'étois charmé d'en saisir l'occasion.

Mlle. DE RINANT.

Nous vous en fournirons une bien plus sûre ; asseyez-vous , je vous prie.

M. DU RIVAULT.

Allons, tant mieux, que faut-il faire ?

M. DE LA CHAINIERE.

Mon sieur, j'aime, Mademoiselle.....

M. DU RIVAULT.

Ah, ah, j'entends; pardi j'allois faire de belle besogne ! Eh-bien, vous voudriez l'épouser ; c'est tout simple : je vois qu'elle n'en seroit pas fâchée, & que vous allez me charger de cette négociation-là auprès de l'oncle.

Mlle. DE RINANT.

C'est cela même, Monsieur.

M. DU RIVAULT.

Voyez si je n'étois pas venu ici, ce qui auroit pu arriver ; parbleu, je m'en fai bien bon-gré.

M. DE LA CHAINIERE.

Croyez-vous, Monsieur, que Monsieur de Tendreville puisse m'accorder Mademoiselle ?

M. DU RIVAULT.

Je n'en fai rien, il faudra voir ; je n'étois pas bien sûr que le parti que j'avois à lui pro-

poser pût lui convenir ; c'est pourtant quelqu'un d'une fortune immense , & quelquefois cela fait ouvrir les yeux.

M. DE LA CHAINIERE.

La mienne est honnête.

M. DU RIVAULT.

Sans doute , aussi ce n'est pas-là ce qui pourra l'arrêter , & je pense..... c'est un homme un peu extraordinaire , que Monsieur de Tendreville , le connoissez-vous ?

M. DE LA CHAINIERE.

Un peu , j'ai cet honneur là.

M. DU RIVAULT.

Oui , mais je dis , son caractère ? premièrement il n'en a point ; c'est le moment qui le décide.

M. DE LA CHAINIERE.

Si nous pouvions en trouver un bon.

M. DU RIVAULT.

C'est à quoi je rêve.

Mlle. DE RINANT.

Il y a des instants où il est fort tendre.

M. DU RIVAULT.

Tendre, si vous voulez..... Quelquefois.....
oui Mademoiselle, vous avez raison, cela est
vrai.

M. DE LA CHAINIERE.

Il faudrait trouver un de ces momens - là,
par exemple.

M. DU RIVAULT.

Attendez; vous savez sans doute son goût
extrême pour la Tragédie? Tout ce qui est tra-
gique l'enchanté, l'empouillé le transporte, l'at-
tendrit; plus le ton, que la chose.

M. DE LA CHAINIERE.

Il y a quelques gens comme cela.

M. DU RIVAULT.

Pourriez-vous faire une Tragédie?

M. DE LA CHAINIERE.

Moi?

M. DU RIVAULT.

Oui, pourquoi pas?

M. DE LA CHAINIERE.

*Parce que je n'ai jamais fait de vers, depuis
le College.

M. DU RIVAULT.

Tant pis. Mais vous en savez ?

M. DE LA CHAINIERE.

Pas un , je n'ai pas de mémoire.

M. DU RIVAULT.

Il faudra en apprendre.

M. DE LA CHAINIERE.

Pourquoi faire ?

M. DU RIVAULT.

J'ai mes raisons.

M. DE LA CHAINIERE.

Mais encore ?

M. DU RIVAULT.

Ce qui est plus nécessaire que tout , c'est de les avoir débiter , de les crier , de les faire ronfler ; n'importe le sujet , le ton fera tout.

M. DE LA CHAINIERE.

Cela n'est pas fort difficile.

M. DU RIVAULT.

Apprenez-en donc , je vous dirai après cela , ce qu'il faudra faire.

Mlle. DE RINANT.

Mais, Monsieur, de quoi voulez-vous que Monsieur de la Chainiere s'occupe-là, pendant qu'une affaire essentielle.....

M. DU RIVAULT.

Je fai ce que je fais, Mademoiselle.

Mlle. DE RINANT.

Ah, voilà mon oncle, nous ne pourrons plus parler des mesures qu'il faut prendre, pour réussir à le faire consentir à notre mariage.

M. DU RIVAULT.

Ne vous embarrassez-pas, & laissez-moi faire.



SCENE III.

M. DE TENDREVILLE,
Mlle. DURINANT, M. DURIVAUT,
M. DE LA CHAINIERE.

M. DE TENDREVILLE.

AH, vous voilà ici, Monsieur du Rivault,
j'allois chez vous. On m'a-dit chez Madame de
l'Isle, que vous me cherchiez.

M. DURIVAUT.

Moi ?

M. DE TENDREVILLE.

Oui, vous; que vous aviez quelque chose à
me dire, qui me feroit grand plaisir.

M. DURIVAUT.

C'est un conte de Madame de l'Isle; vous
savez comme elle est, elle dit ce qu'elle fait,
& ce qu'elle ne fait pas.

M. DE TENDREVILLE.

Allons, mon ami, pourquoi me faire lan-
guir ?

M. DU RIVAULT.

Je vous dis que ce n'est rien.

M. DE TENDREVILLE.

Il me semble qu'elle m'a dit qu'il étoit question de quelqu'un de fort riche, qui.....

M. DE LA CHAINIERE, *à M. du Rivault.*

Ah, Monsieur!.....

M. DU RIVAULT.

Non, pas fort riche; mais assez. (*à M. de la Chainiere*). Il faut que vous me secondiez.

M. DE TENDREVILLE.

Eh-bien, ce quelqu'un d'assez riche?

M. DU RIVAULT.

Seroit bien-aise d'être un peu de vos amis.

M. DE TENDREVILLE.

Mais encore, qui est-ce?

M. DU RIVAULT.

Puisque vous voulez absolument le savoir, c'est Monsieur de la Chainiere.

M. DE TENDREVILLE.

Il me fait bien de l'honneur , & j'ai fort connu Monsieur son pere.

M. DE LA CHAINIERE.

Monsieur, je serois très-flatté.....

M. DE TENDREVILLE.

Est-ce qu'il est mort fort riche, le bon-homme la Chainiere ?

M. DE LA CHAINIERE.

Non , Monsieur ; mais il m'a laissé une fortune honnête.

M. DE TENDREVILLE.

Oui , oui ; il avoit de quoi vivre. Mais Monsieur qui vous fait désirer si fort mon amitié ?

M. DE LA CHAINIERE.

Monsieur.....

M. DU RIVAUT.

Il n'osera jamais vous le dire.

M. DE TENDREVILLE.

Pourquoi ?

M. DU RIVAULT.

Allons , parlez hardiment.

M. DE LA CHAINIERE.

Monsieur du Rivault , Monsieur , vous expliquera mieux que moi ce qui me l'a fait désirer.

M. DE TENDREVILLE.

Eh bien , parlez donc vous , Monsieur du Rivault ?

M. DU RIVAULT.

Ne vous fâchez pas. Monsieur de la Chainiere fait combien vous aimez les vers tragiques.

M. DE TENDREVILLE.

Ah cela est vrai , cela ; les aime-t'il , lui ?

M. DU RIVAULT.

S'il les aime ? Il a fait une Tragédie , & c'est sur cela qu'il voudroit vous consulter ; mais il veut que vous lui parliez en ami.

M. DE LA CHAINIERE , *bas à M. du*

Rivault.

Mais , Monsieur . . .

M. DU RIVAULT, *bas.*

Ne me démentez-pas (*A M. de Tendreville*),
Eh bien, le voulez-vous ?

M. DE TENDREVILLE.

Ah, pour cela, de tout mon cœur.

M. DU RIVAULT.

Vous vous y connoissez très-bien.

M. DE TENDREVILLE.

Mais, pas mal. Monsieur, si vous voulez me
lire votre Tragédie, vous me ferez le plus grand
plaisir du monde.

M. DE LA CHAINIERE.

De tout mon cœur, & je venois vous de-
mander un jour pour cela.

M. DE TENDREVILLE.

Un jour ? mais tout à l'heure ; pourquoi re-
tarder ?

M. DU RIVAULT.

Oui, fans doute.

Mlle. DE RINANT, à *M. du Rivault.*

Vous allez l'embarrasser.

M. DU RIVAULT.

Non , non (*à M. de la Chainiere.*) Allons ,
Monsieur , nous allons vous écouter.

M. DE LA CHAINIERE.

Je ne l'ai pas ici.

M. DE TENDREVILLE.

Eh bien , nous allons l'envoyer chercher ; il
n'y a qu'à fonner.

M. DE LA CHAINIERE.

Cela ne se peut pas. Elle n'est pas chez moi.
Je l'ai prêtée à une Dame qui est allée à Ver-
sailles ; mais qui reviendra sûrement demain.

M. DE TENDREVILLE.

Ce retard m'afflige réellement ; mais je ne
savois pas que vous eussiez ce talent là.

M. DU RIVAULT.

Il s'en cacheoit , & c'est moi qui l'ai détermi-
né à vous consulter.

M. DE TENDREVILLE.

Je vous en ai la plus grande obligation. Mais,

Mon sieur , ne pourriez-vous pas vous en rappeler quelque chose ?

M. DU RIVAULT.

Oui , ce que vous me disiez ce matin , par exemple.

M. DE TENDREVILLE.

Ah oui , vous ne pouvez pas reculer.

M. DE LA CHAINIERE.

Mon sieur du Rivault plaifante , Mon sieur ; je n'ai pas de mémoire.

M. DE TENDREVILLE.

On se souvient toujours de ce que l'on a fait.

M. DU RIVAULT.

C'est timidité ; allons , allons , ne vous faites pas prier davantage. *Bas.* Dites ce que vous voudrez.

M. DE TENDREVILLE.

Ecoutez-vous ma nièce ?

Mlle. DE RINANT.

Sûrement , mon oncle.

M. DU RIVAULT.

Songez à nous déclamer ce morceau-là

M. DE TENDREVILLE.

Oh, oui ; je suis fou de la déclamation.

M. DU RIVAULT.

Allons donc.

M. DE LA CHAINIERE, *fort embarrassé, se lève*
& réve.

Puisque vous le voulez . . .

M. DU RIVAULT.

Sans doute.

M. DE TENDREVILLE.

Je trouve qu'il a déjà l'air pénétré de ce qu'il va dire. Il n'y a que les Auteurs pour bien réciter les vers.

M. DU RIVAULT.

Écoutons, écoutons.

M. DE LA CHAINIERE, *déclamant.*

Triste & sombre desert, solitude éternelle,
Soyez le confident de ma peine cruelle.

M. DE TENDREVILLE, *admirant.*

Fort bien ; cela est très-beau !

M. DU RIVAULT.

Je vous le disois bien.

M. DE LA CHAINIERE.

Un cœur trop inflexible , un fort trop rigoureux ,
Tout s'oppose au destin qui peut combler mes vœux !

M. DE TENDREVILLE, *pleurant.*

Il m'attendrit.

M. DU RIVAULT.

Vous verrez le reste.

M. DE LA CHAINIERE.

Sors du fatal séjour chere ombre que j'adore ,
Et les feux de l'enfer seront pour moi l'aurore.

M. DE TENDREVILLE.

Beau , beau , beau !

M. DE LA CHAINIERE.

Mais quel Démon la suit ? c'est l'Amour malheureux ,
Attaché sans relâche à notre sort affreux !

M. DE TENDREVILLE.

Cela est déchirant.

M. DE LA CHAINIERE.

Me pardonnerez-vous trop aimable Princesse,
Me pardonnerez-vous ma fatale tendresse ?
Ce sont vos seuls attraits qui causent tant de maux,
Un seul de vos regards produit mille rivaux.

M. DE TENDREVILLE.

Divin, divin !

M. DE LA CHAINIERE.

Mais peut-on reprocher une âme si tendre !
Dans cet instant si doux, daignez encor m'entendre.....
Ou bien.....

M. DE TENDREVILLE, *pleurant.*

Ah, je n'en puis plus !

M. DU RIVAULT.

N'interrompez-donc pas.

M. DE LA CHAINIERE.

Vous me fuyez !....

M. DE TENDREVILLE, *pleurant.*

Ah que cela est beau !

M. DE LA CHAINIERE.

Que vois-je ? Ah quel malheur !
Un rival trop heureux !.... l'enfer est dans mon cœur !

M. DE TENDREVILLE, *pleurant.*

Ah ! il déchire le mien.

M.

M. DE LA CHAINIERE.

Mort, viens à mon secours ! *Il fait semblant de tirer un poignard.*

M. DE TENDREVILLE, *pleurant.*

Il me fait trembler.

M. DE LA CHAINIERE.

De ces jours que j'abhorre ;
Tranchons le cours affreux. *Il se frappe & tombe dans un fauteuil.*

M. DE TENDREVILLE, *pleurant.*

Cela est trop touchant !

M. DU RIVAULT.

Laissez-le donc finir.

M. DE LA CHAINIERE.

Comment je vis encore ?....
O vous, tristes témoins de mes cruels malheurs ;
Ne m'oubliez jamais, songez toujours.... je meurs.

M. DE TENDREVILLE, *sanglottant.*

Il est mort ! . . . Ah, ah, ah, je n'ai jamais rien vu de si beau !

M. DU RIVAULT.

Je vous l'avois bien dit.

M. DE TENDREVILLE.

Ah, Monsieur, comment . . . Est-il possible que vous ayez fait cela ?

M. DE LA CHAINIERE.

Monsieur.

M. DE TENDREVILLE.

Je vous dis, c'est que c'est . . . Il y a là du terrible, du pathétique, du déchirant ; cela est admirable !

M. DE LA CHAINIERE.

Vous me donneriez de l'orgueil, si je ne savois pas . . .

M. DE TENDREVILLE.

Je vous dis, je n'ai jamais rien vu de pareil ! Je n'ai pas bien compris le sujet ; mais c'est ma faute ; car j'ai été si pénétré . . .

M. DU RIVAULT.

Comment, vous n'avez pas vu que c'étoit un Prince, qui . . .

M. DE TENDREVILLE.

Si, j'ai bien vu que c'étoit un Prince amoureux.

M. DU RIVAULT.

Oui; mais à qui un pere cruel ne veut pas donner sa fille.

M. DE TENDREVILLE.

Le pere est donc un tyran ?

M. DU RIVAULT.

Oui, un tyran.

M. DE TENDREVILLE.

C'est une cruelle situation, & bien rendue.

M. DU RIVAULT.

C'est qu'elle est bien sentie; parce que l'Auteur que vous voyez, l'éprouve actuellement.

M. DE TENDREVILLE.

Quoi, il est comme ce malheureux Prince ?

M. DU RIVAULT.

Précisément. Et, devinez qu'est-ce qui est le tyran ?

M. DE TENDREVILLE.

Qu'est-ce qui peut être un tyran vis-à-vis de lui ; qui pourroit même le devenir ?

M. DU RIVAULT.

Vous ?

M. DE TENDREVILLE.

Moi ! que me dites-vous-là ! Je ne serai jamais un tyran ; je ne les puis souffrir : ils ne font dans les Pieces que pour faire le malheur des gens vertueux.

M. DU RIVAULT.

Si vous plaignez les gens vertueux , les voilà. Monsieur de la Chainiere aime votre nièce , il en est aimé : si vous ne consentez pas qu'ils s'épousent , que ferez-vous ?

M. DE TENDREVILLE.

Vous me prenez - là sur le tems.

M. DU RIVAULT.

Il faut décider.

M. DE TENDREVILLE.

Moi , je voudrois toujours ne voir que des

heureux , sur-tout quand ils le méritent , & Monsieur a un talent . . .

M. DE LA CHAINIERE.

Celui de réussir auprès de vous , Monsieur , fera sûrement pour moi toujours le plus précieux.

M. DE TENDREVILLE.

Il est vrai que personne au monde ne peut me convenir autant que vous. Allons , je vous donne ma nièce ; aimez-vous bien , mes enfans : mais , dans votre bonheur , Monsieur , n'oubliez jamais la Tragédie , car il n'y a de plaisir véritable que celui-là.

M. DE LA CHAINIERE.

Ah , Monsieur , que d'obligations ! . . .

Mlle. DE RINANT.

Mon oncle ! . . .

M. DE TENDREVILLE.

Paix donc ; vous m'attendriez encore , laissez-moi respirer. Venez dans le jardin vous promener ; je vais envoyer chercher mon No-

taire, & je veux que le contrat se fasse sur le champ. M. du Rivault, ne vous en allez-pas.

M. DU RIVAUT.

C'est un spectacle trop doux pour moi que de les voir au comble de leurs vœux, pour n'en pas jouir autant qu'il me fera possible.

Fin du cinquieme Volume.



EXPLICATION

DES PROVERBES.

Contenus dans ce cinquieme Volume.

60. *A QUELQUE chose, malheur est bon.* 3
61. *Il est plus Heureux que Sage.* 23
62. *Charbonnier doit être Maître chez lui.* 47
63. *C'est Gros-Jean qui remontre à son Curé.* 65
64. *Il ne faut pas dire, Fontaine je ne boirai pas
de ton Eau.* 101
65. *Elle est comme l'Anguille de Melun, &c.* 127
66. *Il ne faut pas se Confesser au Renard.* 157
67. *Plus de Bruit que de Besogne.* 207
68. *La Tricherie revient à son Maître.* 235
69. *Tout Chemin mène à Rome.* 261
70. *Il faut battre le Fer, tandis qu'il est chaud.* 299

FIN.

